HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

ŒUVRES

MÊLÉES ET POSTHUMES

DE

FABRE D'ÉGLANTINE.

ŒUVRES

MÊLÉES ET POSTHUMES

DE

PH. FR. NAS. FABRE D'ÉGLANTINE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { LA VEUVE FABRE D'ÉGLANTINE, rue de la Planche, n.° 539.
MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 28.

VENDÉMIAIRE AN XI.

Prix, les deux volumes :

In-12. carré de Limoges,	3 fr.
In-8.° carré d'Auvergne,	6
quelques exemplaires ont été tirés sur papier vélin,	10 fr.

Cet Ouvrage est mis sous la sauvegarde de la Loi.

LIBRARY
754915
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1982
F2 A12
1803
t. 1

FABRE D'EGLANTINE

A SES CONCITOYENS,

A LA CONVENTION NATIONALE,

ET AUX COMITÉS DE SALUT PUBLIC ET DE SURETÉ GÉNÉRALE.

PRÉCIS APOLOGÉTIQUE.

DÉTENU en arrestation, chargé d'imputations, les unes fausses, les autres vagues, je vais répondre.

On m'accuse d'avoir falsifié ou altéré un décret de la convention nationale, un tel acte serait un crime sans doute; mais je vais prouver que, bien loin d'en être coupable, si quelqu'un est digne d'éloges sur

le fait de ce prétendu décret, c'est moi : oui, moi ; et mes preuves seront aussi claires qu'invincibles.

Je conçois que les comités de salut public et de sûreté générale ont pu se laisser entraîner à sévir contre moi, moins cependant par le fait, que par les calomnies indirectes et perfides vomies contre moi, auprès de chacun d'eux : j'en dirai la raison, et je ne doute pas, après ce que je vais exposer, que mon innocence ne soit hautement et unanimement reconnue, malgré les clameurs atroces et singulièrement audacieuses de ceux qui voudraient écarter de leurs projets mes regards qui ont commencé à les démêler.

Je viens au fait.

D'après ce qui a été dit à la convention nationale, dans la séance du 22 nivôse, jour de mon arrestation, il semblerait :

1.° Qu'il a existé un décret, pour être mis sur-le-champ à expédition : *C'était*, dit le rapporteur, *c'était là le décret qui*

devait être remis au secrétaire, pour y apposer L'EXPEDIATUR (1). Eh bien! cela n'est pas vrai ;

2.° Que j'ai, en conséquence, *altéré* le sens et la teneur d'un décret de la convention nationale. Eh bien ! cela n'est pas vrai ;

3.° Que j'ai, moi, remis ce prétendu décret *altéré* au secrétaire de la convention nationale. Eh bien ! cela n'est pas vrai ;

4.° Qu'il apparaîtrait que moi (*Delaunai* ou *Fabre d'Eglantine*), (2) j'ai pu être dépositaire de l'original de ce prétendu décret. Eh bien ! cela n'est pas vrai ;

5.° Qu'il y a enfin *altération* quelconque dans une loi. Eh bien ! cela n'est pas vrai.

Il n'y a point de loi ; il n'y a point de décret. Il y a SUPPOSITION de décret ; il reste à voir par qui, à l'insu de qui ; il reste à voir les faits.

---

(1) Voyez le Moniteur, 24 nivôse an II. Loi du 11 vendémiaire an 1er.

(2) Voyez la même séance.

PREMIER FAIT.

Un jour Delaunai d'Angers, après m'avoir tournoyé sur les bancs, en me caressant de l'œil; après m'avoir dit : *Tu vas être bien content, je vais abîmer la Compagnie des Indes.* Un jour, dis-je, Delaunai parut à la tribune avec un discours foudroyant contre cette compagnie; elle était traînée dans la boue, et si ignominieusement et avec tant de vérité, que je m'aperçus qu'il ne pouvait y avoir que les *traînés* qui eussent pu dévoiler tant de turpitude, pour en imposer à la convention, et lui escamoter un décret favorable à leurs vues. (1) Effectivement, le discours était de leur fabrique. Tant d'efforts contre eux-mêmes, dans le *considérant*, n'était que pour que les députés adoptassent aveuglément le projet de dé-

(1) Voyez la dénonciation de Chabot qui l'atteste.

cret subséquent, dans la supposition, assez juste, que la convention prendrait pour destructeur de la Compagnie des Indes, tout décret qui suivrait assez habilement une pareille diatribe; mais la politesse de Delaunai, et la connaissance que j'avais de ses précédentes opinions sur cette matière me tinrent en garde. En effet, la lecture du projet de décret me démontra que les administrateurs de cette compagnie ne voulaient autre chose que perpétuer la compagnie et son agiotage, en ayant l'air de la supprimer par une fausse liquidation.

A l'instant, je tombe sur le projet de décret de Delaunai, en dévoilant franchement ma pensée, et je propose un simple amendement de deux lignes, qui mettait, sans retour, les administrateurs à la porte, et la compagnie à néant. Delaunai attéré, voulut lutter et lutta contre moi. Cambon (pour d'autres raisons, sans doute, que Delaunai) vint à son secours. Je résistai à trois reprises et par trois discours con-

sécutif, et avec une chaleur proportionnée à la fourberie qui m'indignait. Robespierre aîné, m'appuya, et j'emportai l'amendement suivant.

La Convention décrète, que la liquidation de la Compagnie des Indes, sera faite par le gouvernement; et que les scellés apposés sur les effets de cette compagnie ne seront levés qu'après que le mode de liquidation aura été décrété et organisé.

J'écrivis et signai cet amendement au bureau des secrétaires, à côté de Delaunai, qui vint à la tribune me le voir écrire, et le remis à *Louis, du Bas-Rhin*, sans doute, puisqu'il dit que je lui ai remis un décret; mais je ne lui ai pas remis, ni put remettre vingt-deux jours après le prétendu décret dont le comité parle, attendu qu'il n'y a point de décret, que je ne lui en ai pas remis d'autres, et que, *Louis du Bas-Rhin*, n'était pas là, vingt-deux jours après. Cette transposition de temps, n'est pas ici d'une petite conséquence.

Cambon fit un sous-amendement ; il fut même fait quelques propositions incidentes ; et comme la séance tendait à sa fin, le tout fut renvoyé à la commission des finances, dite des cinq, à laquelle je fus adjoint pour présenter une nouvelle rédaction.

DEUXIÈME FAIT.

Le renvoi en nouvelle rédaction du projet de Delaunai, de mon amendement et du sous-amendement de Cambon, me firent craindre que l'on ne profita de l'intervalle, pour spolier par quelque manœuvre, les effets de la Compagnie des Indes, dont les administrateurs se voyaient dégarnis par mon amendement lorsqu'il avait force de loi.

En conséquence, je fis décréter le lendemain, sur ma motion spéciale, et par forme de garantie provisoire : « Que les » scellés apposés et à apposer sur les ef-

» fets de la Compagnie des Indes, ne se-
» seraient levés que lorsque le mode de
» liquidation aurait été décrété et orga-
» nisé. » Me voilà donc bien toujours avec la preuve de mon zèle et de ma surveillance aux intérêts de la nation.

TROISIÈME FAIT.

Je me présentai à la commission des cinq, où je trouvai tout le monde tellement pour les administrateurs et contre mon amendement, qu'il n'y eut rien d'arrêté, et que je n'y remis plus les pieds, les avertissant bien que je les attendais à la tribune.

QUATRIÈME FAIT.

Quelques jours après mon apparition unique à la commission des cinq, me trouvant à la convention, Chabot m'appela et me mena dans la salle de la liberté. Là, il me dit : « Voici le nouveau projet de
» décret (bien *projet* de décret, bien inti-

» tulé PROJET en toutes lettres), (1) Voici, » dit-il, le nouveau projet, c'est Delaunai » qui l'a rédigé; il n'a pas voulu le pré- » senter, il craint; tu l'as combattu avec » tant d'acharnement, qu'il est comme fâ- » ché; enfin, il craint, et je me suis chargé » de te le communiquer et de te dire de » corriger, si tu ne le trouves pas bien, » afin d'éviter les disputes. » Je lis le pro- jet, et bientôt je m'aperçois qu'au moyen de cette rédaction, les administrateurs de la compagnie des Indes pouvaient se rat- tacher de nouveau à leur proie et en écar- ter le gouvernement. Je me récriai avec force, en disant que je voyais le piége. Sur quoi Chabot me dit : « Eh bien! corrige, » corrige; je ne suis venu que pour cela : » quant à moi, je n'y tiens pas du tout; » corrige, exprime ton opinion, et je la » communiquerai. » Effectivement, je pris

---

(1) Voyez les pièces originales : Elles ont été, par la suite, soustraites par *Vouland*, pour y substituer le véritable décret.

sur-le-champ mon crayon, j'effaçai du projet de Delaunai tout ce que je crus être en faveur des administrateurs, et j'écrivis en marge mes idées de manière à imprimer mon opinion au projet, laquelle était toujours que les administrateurs ne pussent pas éluder la main du gouvernement; cela fait, je signai le projet, au crayon, avec paraphe à chaque correction, de peur qu'on ne doutât que ce ne fut bien là mon opinion; et je renvoyai le tout à Delaunai et à mes collègues. Chabot reprit le projet et s'en alla. Il est à observer qu'il manifesta, à cet égard, une indifférence très marquée et un détachement complet.

Voilà ce que le comité de sûreté générale appelle le décret original qui devait être remis au secrétaire, pour y apposer *l'expédiatur*. Adieu ne plaise que, si c'eut été là un décret, j'y eusse aussi franchement, cordialement et au crayon *ex abrupto*, apposé mes idées et paraphé, *ne varietur*, chacune d'elles! Mais moi, membre

de la commission, chargé de se concerter pour une nouvelle rédaction, à laquelle commission j'étais précisément adjoint, pour attacher mes idées à la rédaction nouvelle; moi, requis expressément par un membre de cette commission, et en son nom, tenant le projet de décret en main, bien *projet*, bien intitulé PROJET : requis, dis-je, de donner mon avis et ma signature, j'ai, sans contredit, eu le droit de donner cet avis, et le devoir à remplir de ne signer qu'après l'avoir bien sincèrement donné. Or, ce n'est point là, bien certainement, falsifier un décret, mais bien rectifier selon ma conscience un projet rédigé par Delaunai, sur lequel un membre de la commission requiert mon opinion conciliatoire. Ce n'est point là une falsification ! mais bien un acte de bonne foi et de bon citoyen, mais bien opiner isolément, comme les députés le pratiquent tous les jours en pareil cas, sur une matière dont la convention m'avait investi : Je reviendrai sur ce fait.

CINQUIEME FAIT.

Le lendemain, Chabot vint chez moi de grand matin, et pour la première et unique fois de sa vie. J'étais couché, je dormais : c'est un député qui me demande; je me lève et le reçois jambes nues. « On a » accepté tes corrections, me dit Chabot; » voici la copie au net et mot à mot du » projet de décret tel que tu l'as corrigé, » signe-le. » Sans autre façon, je prends une plume et je signe la copie du *projet* de décret bien PROJET (1). Je signe, dis-je, cette copie qui était sans ratures, puisque c'était là une copie au net : je signe le premier. Chabot reprend la copie qu'il va, dit-il, faire signer aux autres, et me quitte. Ce n'est point encore là falsifier un décret; mais en vertu de son droit et de son devoir, signer avec plaisir son opinion que

(1) Voyez les pièces.

l'on croit être bonne, et que des collègues se résolvent enfin à adopter.

SIXIÈME FAIT.

Depuis cet instant où Chabot, emportant cette copie me quitta, tout le reste m'est absolument étranger. Je n'ai participé à rien autre qu'aux faits que je viens d'énoncer; je n'ai participé à rien de ce qui put être ni en fait, ni en relation, ni en pensée, ni même en souvenir de cette matière, ni en quoi que ce soit; enfin, je le répète, d'aucune espèce de manière quelconque, et je défie qu'on me prouve le contraire. Voilà les faits.

Et je demande maintenant où est mon crime? Delaunai rédige un projet, il en recueille, et fait recueillir isolément l'approbation et les signatures; il va lui-même chercher celle de *Cambon*, qui me l'a dit,

et à qui Delaunai a dit à son tour, que c'était moi qui avais rédigé le projet, ce qui est faux, puisque Chabot m'a déclaré que l'auteur et le rédacteur du projet était Delaunai. Chabot vient à son tour solliciter mon opinion, et comme chargé de la commission, me demande mes corrections, si le projet ne me paraît pas assez bon. Je lis ce projet : je vois qu'on y élude mon amendement, amendement décrété ; je le restitue au projet dans son intégrité, et je signe. Je suis le seul qui, parmi tous, conserve l'esprit pur et réel de cet amendement décrété, et c'est moi que l'on blâme, que l'on attaque, que l'on accuse.

Maintenant, c'est à la pièce corrigée par moi, au crayon, qu'il faut avoir recours : qu'on la regarde, qu'on estime ce que j'ai imprimé de mon opinion au projet de Delaunai, et c'est par là que l'on verra qui du rédacteur ou du correcteur au crayon, déjouait ou favorisait le mieux les administrateurs de la compagnie des Indes, et

par conséquent avait plus à cœur les intérêts de la nation. Je n'ai pas la pièce sous mes yeux ; mais elle existe : mais par elle on se convaincra de la pureté, de la chaleur de mon zèle pour la patrie, en posant pour base de ce jugement, que le but de la convention nationale et l'utilité publique, voulaient que les administrateurs ne pussent s'emparer SEULS de la liquidation de la compagnie.

Certes, je ne vois rien que de louable dans ce que j'ai fait ; il n'y a point de décret falsifié ; il y a de ma part, en vertu de mon droit de membre de la commission et requis par un de ses membres, qui est là, qui atteste bien plus encore en ma faveur, comme on va le voir ; il y a, dis-je, de ma part, loyauté, bonne foi, franchise, intention droite, prouvée par mes corrections elles-mêmes, et non pas crime. Le crime, le voici ; mais s'il a été commis, c'est loin de moi, loin de tout moi-même, je le jure, et l'univers entier n'est pas capable de me

prouver le contraire. Le crime, c'est la supposition d'un décret.

Lorsque Chabot dénonça au comité de sûreté générale une conspiration, dans laquelle il était entré, selon sa déclaration, pour la dévoiler, parmi les faits nombreux dont il composa sa dénonciation, présentée sous le rapport du projet de corruption, tenté à l'égard des membres de la convention nationale, il dénonça le fait de cette supposition de décret. Il dit que Delaunai avait glissé dans les cartons des décrets à expédier le projet de décret dont je viens de parler, sans le proposer à la convention, et comme si l'assentiment de la convention l'eût solennellement converti en décret. Cette dénonciation faite, Chabot et Delaunai arrêtés en vertu des faits contenus, je ne tardai pas à l'apprendre comme tout le monde. A la première nouvelle que j'en reçus, et sachant que mon nom était mêlé dans l'affaire de ce prétendu décret, j'adressai sur-le-champ

au

au comité de sûreté générale, dans la personne du rapporteur investi de cette affaire, ma déclaration précise, exacte et formelle de tous les faits ci-dessus énoncés, en tant qu'ils étaient à ma connaissance, et qui se trouvèrent parfaitement concordans avec la dénonciation de Chabot et de Bazire. Cette déclaration, que je fis à cette époque, est entre les mains du rapporteur, et l'on peut la consulter pour s'assurer de ma véracité. Le comité de sûreté générale me donna subséquemment à cette déclaration, communication des faits, et me montra l'original du décret supposé par Delaunai. Je reconnus la copie du projet de décret que Chabot était venu me faire signer chez moi, de grand matin, comme il est rapporté dans le fait cinquième, ci-dessus. Mais cette copie, au lieu d'être parfaitement au net comme je l'avais signée, est chargée de ratures, un article entier entr'autres est totalement biffé pour faire place à un nouveau mis en marge, et le tout de plusieurs encres et de plusieurs plumes. Dans l'intitulé

Projet de Décret, le mot *projet* est effacé d'un trait ; ma signature, que je reconnus parfaitement sur cette copie, porte au-dessus ces mots : Ont signés (avec cette même orthographe signés au pluriel, être un solécisme) ; mais comme ma signature est fort proche du texte, les mots ont signés, intercalés après coup entre ce texte et ma signature, enjambent l'un sur l'autre d'une manière évidemment forcée. A la suite de ces mots ont signés et de ma signature, sont rapportées les signatures apposées au bas du projet de décret sur lequel j'avais imprimé mon avis au crayon. Je n'ai pas lu et encore moins pesé le sens de cette copie raturée et supposée décret ; je ne sais si elle contient le sens de la copie du projet de décret sans mes corrections, ou plus étendu encore, selon les vues et les intérêts de Delaunai et consorts ; ainsi je n'en puis rien dire, mais je ne puis être garant de ces falsifications évidentes ; et il n'a tenu qu'aux coupables de mettre au-dessous de ma signature tout ce qu'ils ont voulu.

Tout ce que je sais, c'est que Chabot déclare dans sa dénonciation, les faits suivans :

Chabot déclare, 1°. que Delaunai voulait tromper la convention ;

2.° Que j'avais aperçu le piége tendu dans son rapport, et que *j'avais craché sur son amorce* (ce sont ses termes), par mon amendement, qui chassait les administrateurs, et faisait triompher la nation de cette intrigue ;

3.° Que Delaunai ne craignait donc que moi dans la commission, comme opposant à son projet d'éloigner le gouvernement de la liquidation de la Compagnie des Indes ;

4.° Qu'il avait été résolu, par Delaunai et consorts, qu'il fallait me corrompre, et qu'on sacrifierait 100 mille francs ;

5.° Que lui, Chabot, s'était chargé de cette corruption ;

6.° Que Chabot m'avait, en conséquence, tâté en m'apportant le projet de décret ;

7.° Qu'il doit me rendre une justice éclatante, *que je me suis comporté dans cette*

affaire en homme infiniment probe, et qu'il s'est convaincu, qu'étranger à tout intérêt particulier, je ne cherchais qu'à servir la nation, etc., etc. Ce sont ses propres paroles, signées de lui, autant que ma mémoire peut m'en fournir actuellement le texte littéral.

8.° Qu'après cette épreuve faite sur moi, il avait été tranquille et rassuré, c'est-à-dire, selon le sens de sa dénonciation, convaincu qu'il n'avait point apparemment de découverte à faire sur mon compte, qui pût retarder son intention de révéler ce qu'il avait à dire au comité de sûreté générale;

9.° Que les 100 mille fr. lui avaient été remis en deux portions par un certain *Benoît*, aussi fourré dans la conspiration dont il parle;

10.° Qu'il a fait accroire à Delaunai qu'il m'avait remis les 100 mille fr.;

11.° Qu'il n'avait suivi la chose aussi loin, que pour avoir une preuve matérielle de la dénonciation; et qu'en conséquence, il remettait au comité de sûreté générale les

cent mille fr. en question, comme effectivement il a déposé cette somme.

Observons et rapprochons maintenant tous ces faits, et voyons ce qui en résulte à mon égard. Suis-je à l'abri, non plus que tout autre, des projets honteux et turpides que Delaunai ou Chabot, ou tous les deux ensemble peuvent former, et de la part qu'ils s'imaginent pouvoir m'y faire prendre ? Qu'y a-t-il de commun entre moi et Delaunai et consorts ? Quand, où, comment ai-je eu la moindre relation avec Delaunai ? En aucun lieu, en aucun temps, sous aucun rapport, je ne l'ai fréquenté ; mon habit n'a jamais touché le sien. J'en dis autant de Chabot, que j'ai vu, à la vérité, à la convention ; mais jamais la moindre relation n'a existé entre nous.

Quant à Chabot, je l'ai vu excellent patriote, et par cette raison, porté à bien juger de lui autant qu'il dépend de ma raison de bien juger ; je déclare néanmoins

que je ne puis voir sans douleur et sans indignation, qu'il ait pu laisser croire à Delaunai qu'il m'avait proposé et fait accepter les 100,000 fr. Comment aurait-il fait quadrer cette imposture avec ma conduite franche et loyale? comment n'a-t-il pas craint d'être soupçonné d'avoir persuadé à Delaunai que je fermerais les yeux sur la supposition du décret, pour s'emparer lui-même des 100,000 francs? c'est pourtant le soupçon sur lequel il doit s'attendre. Je ne l'accuserai pas formellement d'avoir voulu s'approprier cette somme; mais il me paraît évident, que le décret n'a été supposé que par la sécurité qui a pu être inspirée au coupable de ce crime.

Ce qui me le fait penser, c'est un fait qui, quoique léger dans son aperçu, devient ici très-important. Il a peut-être fait tout découvrir. Il prend sa source dans ma bonne foi, et j'en suis la victime; qu'il serve du moins à ma justification. Ce fait, le voici.

Quelques jours après que Chabot m'eut présenté de grand matin la copie au net du projet de décret à signer, et qu'il m'eut alors renouvelé, en termes très-exprès, l'assurance de l'humeur et de la colère que Delaunai avait conçu contre moi, comme je montais les bancs de la convention, mes yeux rencontrèrent ceux de Delaunai qui me cherchaient, et qui ne me dirent pas que Delaunai fut aussi courroucé contre moi que Chabot avait voulu me le faire entendre. Je saluai Delaunai d'un coup de tête, et lui dis, en passant, ces paroles-ci, qu'il faut bien observer : *Hé bien ! quand présentes-tu le projet de décret ?* Comme j'avançais vers la montagne, je n'entendis pas ce qu'il me répondit ; mais je me souviens qu'avec un air de surprise, il voulut me dire d'abord une chose, et qu'il se reprit comme pour m'en dire une autre. Ses paroles ne m'offrirent aucun sens déterminé, parce que j'avançais, je le répète, et que ma démarche n'était autre chose que cette prévenance que l'on a pour un collègue à

qui l'on est fâché d'avoir inspiré quelque haine. Ce fait est aussi rapporté dans ma déclaration au comité de sûreté générale.

Maintenant je conçois combien la surprise de Delaunai dût être grande, de m'entendre dire : « Hé bien ! quand présentes-tu le projet de décret ? » puisque ce projet était déjà frauduleusement transformé en décret : attentat sur lequel Delaunai croyait avoir permission de moi, au moyen des cent mille francs, dont, sur l'assurance de Chabot, il me croyait sans doute acceptant et possesseur. Je vais plus loin : ne serait-il pas possible que sur l'explication que Delaunai a dû vouloir prendre, après ce fait, auprès de Chabot, il ne soit survenu une querelle entre eux sur les 100,000 francs, que Delaunai a soupçonné alors ne m'avoir pas été remis ; et que d'après les suites plus ou moins pressantes d'une telle explication, Chabot se soit hâté de venir faire sa dénonciation au comité de sûreté générale. Il y a toute apparence, à ce que je présume

ici ; car Delaunai voyant qu'il avait supposé le décret, dès-lors sans mon congé, et qu'il allait infailliblement être découvert par moi, dont, je le répète, il voyait qu'il était loin d'avoir l'assentiment sur sa manœuvre, et qu'il lui avait été bien signifié antécédemment que s'il profitait de mon absence pour faire passer quelque décret contraire à mon opinion, je m'en plaindrais à la convention, et le ferais rapporter : fermeté, sur laquelle il devait bien compter, d'après le décret de précaution que j'avais fait rendre, ainsi qu'il est rapporté dans le second fait. Delaunai donc, dut connaître sa position fâcheuse ; il dut mettre le feu aux poudres dans la clique conspiratrice et corruptrice : c'est encore là ce qui explique ce qu'a dit Chabot, qu'il s'était tenu renfermé pendant deux fois 24 heures, pour n'être pas assassiné par cette clique. Malheureusement je ne prends jamais ma distribution, et le bulletin des décrets me passa, sans quoi j'aurais éventé la mine bien avant Chabot; quoiqu'il soit

vrai de dire qu'il précipita fort sa dénonciation. Peut être que Chabot, avait de son côté tout autant de peur que Delaunai, d'être découvert, et que je ne fusse bientôt instruit de la supposition du décret, soit par l'impression, soit par les enquêtes de Delaunai. La situation réciproque de ces deux hommes était fort critique, fort embarrassante et fort singulière : c'est à eux à expliquer dans quels rapports, ou périlleux ou coupables, ils en ont éprouvé les effets, et voulu esquiver ou dévoiler les résultats ; mais de toute manière, Chabot a un tort très-grave, c'est d'avoir, je le redis, fait accroire à Delaunai qu'il m'avait proposé et fait accepter les 100,000 fr. Il n'a pu vouloir lui persuader cette imposture, que pour l'autoriser à la supposition du décret dont il me déclarait par là complice à Delaunai : action, je le déclare, non-seulement sans délicatesse, mais honteuse, mais bien digne d'autres noms. Sans cela, Delaunai sur-tout, d'après mes corrections obstinées, faites au crayon, Delaunai n'eut

jamais osé, non-seulement supposer un décret, mais insister même pour faire passer un projet totalement dans son sens, en mon absence : bien sûr qu'il était que je l'aurais tôt ou tard fait rapporter.

Il est maintenant bien aisé de voir que cette *preuve matérielle* de 100,000 francs, dont on s'est servi contre moi à la convention, est une preuve évidente de ma loyauté et de ma bonne foi; puisque mon opposition aux instructions de Delaunai formait un tel obstacle aux malversateurs, et tellement utile à la nation, qu'on voulait en acheter la destruction 100,000 fr. Il serait absurde de dire que j'aurais participé gratuitement à une action honteuse, lorsqu'on voulait la payer si bien. Le propre d'une action de cette nature est d'être payée. Si l'on me l'avait payée, les 100,000 fr. et l'attestation formelle, et je puis dire religieuse, de Chabot, sur ma loyauté, ne seraient pas au comité de sûreté générale : si l'on n'avait pas dû me la payer, pour-

quoi aurait-on donné 100,000 francs? Me fera-t-on cupide et corrompu d'une part, généreux et désintéressé de l'autre dans le même acte? Voyez comme la vérité se fait jour dans toute cette affaire!! Il est bien vrai, que je tiens du citoyen Jagot, membre du comité de sûreté générale, que Delaunai nie avoir remis les 100,000 f. à Chabot; entre eux le débat : mais les 100,000 fr. sont néanmoins au comité, et la déclaration de Chabot aussi; et celle de Bazire est très-concordante avec celle de Chabot.

Le comité de sûreté générale, immédiatement après la dénonciation et l'emprisonnement de Chabot, en me communiquant les particularités de cette affaire, de laquelle je m'informai auprès de lui; le comité, dis-je, jugea si bien alors de mon intégrité, que dans l'instruction assez embarrassante et pénible qu'il en fallait faire, (car Chabot dénonce une vaste conspiration trop réelle, dont cette affaire-ci n'est

qu'un des moindres effets) le rapporteur me pria de l'aider dans son travail.

Mon intervention dans ce travail, était d'autant plus naturelle, que j'avais pénétré moi-même cette conspiration, deux mois auparavant. J'en avais résumé les probabilités en un petit mémoire rédigé en forme de questions, et je l'avais dénoncé à une collection de membres du comité de salut public et de sûreté générale, convoqués expressément, et au nombre de 10 à 12. Cette pièce, dont le temps a justifié tous les faits et résolu tous les doutes, est entre les mains du rapporteur; et ce n'est pas un des moindres griefs aux yeux des agens nombreux de la conspiration, tous mes calomniateurs. Ce sont eux qui ne cessent de me ruiner, par la voie publique et indirecte, auprès des meilleurs patriotes, trop confiants, sans doute, mais que l'excès de la perversité et de l'audace, dont ils ont été les dupes, ramènera à plus de clairvoyance sur les manœuvres ourdies contre

la patrie, et à plus de confiance et de justice envers moi.

J'ai donc procédé au travail dont je parle, de l'aveu, à la pressante invitation et à la connaissance de beaucoup de mes collègues, avec soin, activité et impartialité, pendant plus d'un mois, sans interruption, et jour et nuit. Le rapporteur peut me rendre la justice qui m'est due à cet égard, et sur mon travail qui est dans ses mains, et sur l'esprit de ce travail, et sur la manière dont je m'en suis acquitté. Mais, je dois le dire ici, c'est à cette fonction dangereuse que je dois ce nombre d'ennemis qui me poursuis sourdement d'une part, et avec tant de rage et d'extravagante audace de l'autre. La frayeur s'est emparée de bien des personnes. Vous avez dû voir, dans le temps, qu'elle différence la révélation et l'instruction de cette conspiration apporta dans l'audace précédente, et le langage de bien des gens. La conversion fut frappante : la douceur et la bénignité suc-

cédèrent, tant dans les paroles que dans les écrits, à la fureur antécédente; les paroles de paix aux turbulences, les éloges des patriotes à la calomnie. Un grand nombre de conspirateurs et d'agens tremblaient d'être découverts. On laissa agir mon zèle, pour en détourner secrètement les effets. Je trouvais chaque jour un nouveau fil. On me connaît de l'activité, du zèle; on m'accorde plus de pénétration peut-être que je n'en ai, et la guerre la plus terrible fut sourdement résolue contre moi. Tout-à-coup l'instruction cessa. Bientôt je me vis attaquer par des clameurs insignifiantes, par les calomnies les plus vagues en public, mais, sans doute en secret par les plus atroces, et on ne peut se défendre de celles-ci; mais les patriotes éminens, par leurs talens et leur vertu, ceux à qui la nation a confié un grand ascendant et une grande puissance, ne manqueront pas enfin de se dire, que si les tyrans, les machiavélistes de Londres, et tous les ennemis de la république ont des agens, c'est

auprès des patriotes accrédités et constitués en puissance, qu'ils doivent avoir placé les plus perfides et les plus dangereuses; qu'il n'est pas un seul de ces patriotes puissans qui ne doive être à son insu, circonvenu par la perfidie; que ses yeux, ses oreilles doivent être continuellement en garde; qu'il n'est pas un seul de ces patriotes puissans, dont le caractère, et la plus petite passion, et le plus petit intérêt, ne soit étudiés avec art, avec soin, avec précaution par les calomniateurs et les reptiles qui bavent sur la république, pour produire la haine, la division, la méfiance et l'esprit de parti entre les bons républicains, et anéantir par là, cette république qui a coûté tant de soins et de peines à nous tous. Si cela n'était pas ainsi, nos ennemis seraient bien stupides et bien peu concordans à leur politique et à leur morale.

C'est par les manœuvres sourdes de ces perfides agens, que toutes mes actions ont été empoisonnées; c'est eux qui ont controuvé

trouvé les calomnies dont on m'assaille, encore ne dit-on que des choses vagues; c'est par eux que mon zèle est précisément converti en mauvaise intention, mon activité en projets secrets, mon étude des hommes, mon occupation constante depuis que ma raison existe, mon occupation habituelle, involontaire même, en prescience sur les choses. Alors et pour peu que ces perfides interceptent les communications entre les ames et les personnes; pour peu qu'ils empêchent les éclaircissemens entre les calomniés et les auditeurs de la calomnie, la prévention arrive bientôt, et les hypothèses s'arrangent; et le calomnié seul, ignorant les coups qu'on lui porte, allant de bonne foi, et n'en allant que plus droit, n'en tombe que plus rapidement dans les filets des traîtres, et il y gémit victime de l'imposture, jusqu'à ce que la vérité, la vérité forte se fasse jour à travers ces machinations. Mais le temps n'est pas loin où cette vérité triomphera. Déjà je la sens, je la touche du doigt, dans le cœur et dans la

pensée de plus de personnes que mes ennemis, et ceux de la patrie, ne se l'imaginent.

Après cette opinion favorable du comité de sûreté générale, sur mon compte, lors de l'arrestation de Chabot, je ne conçois pas comment il a pu en changer. Voici cependant l'explication qu'il en donne :

Des déclarations faites par Delaunai d'Angers, il résulte qu'il devait se trouver une pièce essentielle parmi ses papiers, mis sous le scellé, qui devait faire connaître les vrais coupables (1).

Voilà donc les motifs qui ont pu faire juger au comité que j'étais, moi, le coupable. Je vais prouver qu'il a été impossible au comité de former cette conjecture. La pièce en question, est précisément celle qui parle le plus en ma faveur. Cette pièce, est le *projet* de décret, bien *projet*, bien inti-

(1) Moniteur, 24 pluviôse.

tulé PROJET, je ne me lasserai point de le répéter, sur lequel la commission, par le ministère de Chabot, l'un de ses membres, a requis mon avis, mon opinion, mes modifications, comme le seul opposant au succès, à l'intention et au *projet* de Delaunai, et sur lequel projet, j'ai attaché mon opinion au crayon, avec paraphe à chaque correction ou addition, bien en toute bonne foi, sur-le-champ, dans la salle de la liberté, *palam omnibus ;* et comme tous les députés le font, lorsque sur des différences d'opinion ils se r'accordent, se concilient, se parlent, se cherchent, se font parler; le tout pour éviter les discussions trop longues ou trop contentieuses; car il faut bien vous remettre ici sous les yeux, que Delaunai n'éprouva d'opposition à la tribune que de ma part; qu'il fut soutenu par Cambon, par Chabot, par Ramel; que je ne fus adjoint à cette commission qu'en vertu de mon opposition; qu'en m'abstenant d'assister à cette commission, lorsque j'y trouvai les quatre membres contre mon avis,

j'y laissai cette assurance bien formelle que je les attendais à la tribune ; que ce ne fut que pour éviter les débats que l'on requit, et que je dus penser que l'on requérait mon adhésion, ou simple ou modifiée ; que ce ne fut que dans ce sens que Chabot vint me requérir, et que je consentis volontiers, et très-franchement, à ce moyen ; que le lendemain Chabot vint m'apporter l'assurance de l'adhésion de la commission à mon opinion, et la copie au net, du projet modifié par mes corrections. Ainsi, je ne vois pas sur quels raisonnements le comité a pu fonder le jugement qu'il a porté sur moi à l'aspect de cette pièce.

Est-ce par le sens de mes corrections? Oh! pour le coup, je les invoque. On n'y a pas regardé : qu'on consulte les personnes les moins versées dans cette matière, on verra que par le *projet* de Delaunai, les administrateurs pouvaient écarter le gouvernement de la liquidation, et qu'au moyen de mes corrections, cela ne se pouvait

plus. Il est, certes, bien facile de s'en convaincre.

Pourquoi n'aurais-je donc pu faire ce que les autres membres ont fait ? Ils ont signé aveuglément ou sciemment le projet de décret, mais isolément ; parce que, sans doute, ils l'ont trouvé bon : mais, moi, dont on requiert l'avis et les *corrections*, j'ai voulu rendre à la nation ce qui me semblait devoir lui être utile.

Le comité ajoute que Cambon, en apposant sa signature, a corrigé aussi quelque chose du projet de Delaunai ; *mais que ces corrections n'altéraient pas le sens du décret.* D'abord, il faut dire : PROJET *de décret*, et non *le décret*, ce qui est bien différent. Ensuite, il faut voir que le mot *altérer* signifie diminuer la bonté, l'utilité d'une chose. Or, j'invoque ici, encore un coup, la copie originale du projet de Delaunai et de mes corrections ; et l'on verra, si, loin d'*altérer* le projet de Delaunai, je ne renverse pas

toute sa manœuvre, en liant avec rivure le gouvernement à la liquidation. Si la chose n'était pas ainsi, il n'aurait pas été supposé frauduleusement une autre copie bien raturée ; et si mes corrections étaient dans le sens de Delaunai, il n'aurait pas été besoin à Delaunai d'escamoter cette copie et de la serrer dans ses papiers pour y en substituer une autre ; il n'y avait qu'à décréter celle à laquelle je ne me serais pas opposé.

Cette vérité, que mes corrections ruinaient la manœuvre de Delaunai, non-seulement gît en fait, mais tombe encore sous les yeux d'une manière évidente. Car, était-ce pour me faire embrasser les intérêts de la nation au détriment des administrateurs, que les fripons voulaient me donner 100 mille francs? Or, puisque les cent mille francs étaient là tout prêts, puisqu'ils sont en *preuve matérielle* malgré la dénégation de Delaunai, puisque Chabot dit dans sa dénonciation écrite, qu'il doit

me rendre justice, *que je me suis comporté, dans cette affaire, en homme infiniment probe*, etc. et que Chabot n'a pas vu le moindre jour à me proposer les cent mille francs, comment se ferait-il que mes corrections se trouvassent *anti-nationales* et *altérantes*, et que ce fut le texte pur de Delaunai, qui sacrifie, lui et consorts, cent mille fr.; que ce fut, dis-je, ce texte pur de Delaunai qui se trouvât le projet par excellence, civique, désintéressé, et qui devait rester inaltérable? L'absurdité, je pense, ne peut aller plus loin.

Que si l'on me dit que c'était le projet de décret de la commission, et non celui de Delaunai, je réponds par un fait. Chabot, en me requérant, m'a dit: Chabot déclare par écrit *que Delaunai était l'auteur et le rédacteur du projet.* Or, jugez du sens de ce projet par les 100 mille francs, et par mon combat à la tribune contre lui. Bien plus, tous les membres de la commission étaient de l'avis de Delaunai; et à la convention et au co-

mité, moi seul, j'étais opposant ; moi seul, je l'aurais été ; il était donc bien naturel, il devait donc me paraître très-simple que Chabot vint me demander, au nom de la commission, mon avis, mes corrections sur ce projet de décret. D'ailleurs, laissons à part les chicanes de procureur, soyons de bonne foi, et voyons ce que c'était que l'opinion collective de la commission des cinq, et si les signatures et les adhésions n'en sont pas toutes aussi isolées que la mienne, et en travail de conciliation ambulante par le ministère de Delaunai et Chabot. D'abord voilà *Cambon* qui signe isolément entre les mains de Delaunai, qui va le trouver (c'est Cambon qui me l'a dit), et qui corrige aussi le décret : en voilà un. Vient ensuite *Delaunai*, auteur et rédacteur du projet, et grand intéressé à ce projet : en voilà deux. Paraît ensuite *Chabot*, qui vient requérir mon avis au nom de tous : en voilà trois. Me voilà ensuite, moi, aussi disjoint que les autres, qui signe et opine sur la réquisition de Chabot, comme Cam-

bon avait signé et opiné sur la prière de Delaunai : en voilà quatre. Reste *Ramel*, qui a signé je ne sais quand ni comment, ni à la réquisition de qui. Serait-ce donc que Ramel constituerait à lui seul le corps de la commission ? Et les autres membres sollicités par eux-mêmes, n'avaient-ils pas aussi leur droit d'opinion ? N'est-ce pas une dérision que de se refuser à voir la vérité dans tout ceci, et à voir que sur un simple projet ainsi promené, chacun l'un par l'autre avait son droit de suffrage ? Enfin, dirait-on que Chabot ayant les (1) 100,000 fr. en poche, à mon service, en cas que j'eusse molli (car, je le déclare, je n'ai point tâté dans ce sens) dirait-on que Chabot aurait eu le bonheur de me trouver tout-à-coup, et très-gratuitement et tellement métamorphosé, moi, si furieux et si obstiné à la commission et à la tribune, j'aurais fait de moi-même plus en-

---

(1) Voyez ma déclaration au comité de sûreté générale.

core que Delaunai n'aurait voulu ? Que non-seulement j'aurais consenti à ses desseins, mais que j'aurais encore, dans l'excès de mes complaisances, *altéré* le peu d'utilité nationale que Delaunai aurait bien voulu laisser dans son PROJET de décret ? Voilà pourtant ce que deviennent les assertions portées contre moi, lorsqu'elles sont pressées par une logique simple, claire, solide et appuyée sur tous les faits, sur toutes les pièces, et sur le dire et les écrits des témoins, agens immédiats de cette affaire.

Telle est ma défense sur cette affaire ! et je la crois indestructible.

Quant aux préventions suscitées et conçues contre moi, aux déclamations vagues dont on m'a assailli en mon absence, je n'ai rien à dire ; je ne réponds qu'à des faits.

Tout ce que je dis et dois dire, c'est que mon cœur, le ciel et la patrie me

sont témoins qu'il ne peut exister un républicain plus vrai, plus réellement tel que moi : c'est que depuis le 12 juillet 1789, il ne s'est pas passé un seul jour où je n'aie rendu un service à la patrie; j'en ai des témoins constans, et j'en allèguerai l'énumération quand on voudra, bien et solidement appuyée sur des faits. Non, pas un seul ne s'est écoulé où je n'aie pu me dire que j'avais servi efficacement la patrie; et parmi ces services, j'en puis compter quelques-uns qui l'ont sauvée, et je le prouverai.

On dit que je suis ambitieux, je n'ai jamais occupé aucun poste; je suis ambitieux de gloire solide.

On dit que j'intrigue, je défie, tout ministre passé et présent, tout fonctionnaire, toute administration de dire que j'aie fait placer un seul balayeur de bureau.

On dit que suis riche, je donne tout ce

que je possède dans l'univers, hors mes ouvrages, pour moins de 40,000 francs, et c'est le fruit de plusieurs pièces de théâtre, dont le succès dû à la bienveillance du public, a été tel, que telle de mes comédies a eu cent soixante représentations de suite. Qu'on lise les registres de tous les théâtres de France, et l'on verra qu'ils m'ont rendu plus de 150,000 francs. Voilà ce qui peut m'en rester : voilà le fruit de vingt-cinq années d'observations sur le cœur humain, de travail, de persécutions et de misère.

On dit que je suis luxueux : l'amour de tous les arts est dans mon ame ; le beau, le bon me plaît ; je peins, je dessine, je fais de la musique, je modèle, je grave, je fais des vers, et dix-sept comédie en cinq ans ; mon réduit est orné de ma propre main : voilà ce luxe.

Cherchez, compulsez, bureaux, agens, comités, ministères, administrations. Si

directement ou indirectement, j'ai jamais pris intérêt à aucune espèce de commerce, d'entreprises ou de toute autre façon d'aller à la fortune, en ce genre, je consens à passer pour un scélérat. Je n'ai jamais fait travailler seulement mon petit pécule; je n'ai de ma vie touché un denier de rente. Je vis au tas, je vis du jour à la journée, je vis en poète.

Accordez-moi, un peu de judiciaire, une imagination vive et ardente, un esprit d'observation quelquefois trop aiguisé, un amour excessif pour la patrie, une humeur officieuse et du courage, et vous aurez rencontré juste.

Signé, FABRE D'ÉGLANTINE.

ODE
A LA LYRE,

Pièce

Composée en 1771.

ODE

A LA LYRE.

FILLE de la nature, aimable Poésie !
O flamme qui répand tant de charmes divers !
Digne langue des Dieux ! ô puissante Harmonie !
Tu naquis avec l'Univers.

Au rivage du Nil, *Hermès* forma le sage ;
Orphée adoucit l'homme et les hôtes des bois :
Leur lyre jusqu'à nous, transmise d'âge en âge,
Répète encor les mêmes lois.

Homère chez les Grecs bientôt se fit entendre ;
Au gré de son génie, il disposa des cieux ;
Digne un jour de guider le grand cœur d'Alexandre,
Sa trompette enfanta les Dieux.

De la divinité chantre aimable et sublime,
O *David !* dans mon cœur tu gravas ses bienfaits ;
A ta voix le remords, dont m'accable le crime,
S'enfuit et fait place à la paix.

Amphyon, les rochers roulent dans la carrière,
Quand tu frappes l'écho de tes hymnes touchans,
Tu dis :.... Thèbes soudain du profond de la terre,
S'élève soumise à tes chants.

Dans Athènes, dans Rome, aux plaines Judaïques;
Des campagnes de l'Inde aux rochers du Taurus,
O nymphes d'Aganippe ! à vos pinceaux magiques
Les mortels doivent leurs vertus.

Mais de tant de bienfaits, oubliant la mémoire,
Toujours la terre ingrate, outrageant vos enfans,
Elle en attaqua tout, les vertus et la gloire,
Et quelquefois le cours des ans.

Apollon d'*Euripide*, ô *Socrate* ! ô grand homme !
Ton trépas est le fruit des forfaits d'*Anitus :*
Ainsi *Lucain*, *Sénèque* expièrent à Rome,
L'un ses vers, l'autre ses vertus.

Exilé de l'Olympe, errant dans la Phrygie,
Apollon au travail fut réduit en ces lieux :
Les hommes, loin de rendre hommage à son génie,
Furent ingrats comme les Dieux.

De ton fils, ô Clio ! la bacchante insensée
Déchira, sans pitié, les membres palpitans;
L'Ebre dans ses rochers, de sa langue glacée,
Étendit les derniers accens.

Mille autres dont les noms sont sacrés au Parnasse,
Ont-ils vu les humains caresser Apollon ?
Quel fut le sort d'*Ovide?* Et quel celui *du Tasse ?*
Et quel celui du grand *Milton ?*

Dans ce vaste univers, de l'or dont il abonde,
L'insatiable soif dévore les mortels ;
De l'or, de l'or encor : voilà les dieux du monde ;
Voilà l'objet de ses autels.

Des enfans d'Apollon, dans le siècle où nous sommes,
Les chants seront sans prix s'ils ne sont corrompus :
Gémissez sans dépit ; n'attendez rien des hommes,
Et travaillez pour les vertus.

Il en fut dont les rois embellirent la vie...
Il en fut..... Il est vrai. Si *Virgile* eut ses champs,
Ce fut moins toutefois par le droit du génie,
Que comme un prix de son encens.

Tel un serpent glacé par le fougueux Borée,
Au sein d'un bienfaiteur tendrement réchauffé,
Du premier mouvement de sa langue acérée
Perce le cœur qui l'a sauvé.

Allez, hommes ingrats ; le tems venge l'injure ;
Régnez, faites du bruit ; vous mourrez tout entiers ;
Et le nom de *Rousseau* dans la race future,
Aura son tribut de lauriers.

O muses ! séparez de la foule commune,
Les amis peu nombreux de vos chers nourrissons ;
Oui, malgré le fracas du char de la fortune,
Il en est que nous cherissons.

Heureux est le mortel, dont l'ame tendre et bonne
Des bords de l'Hypocrène éloigne le malheur ;
Dont la simple vertu, cachant la main qui donne,
Ne laisse voir rien que son cœur.

Bienfaisant sans orgueil et grand avec tendresse,
Il respecte dans l'homme une juste fierté :
Comme il veille au bonheur des aiglons du Permesse,
Il élève leur dignité.

Telle est, ô Nivernois ! ton noble caractère ;
En faveur de ton ame Apollon te sourit :
Tu voles, dans son char, d'amathonte à Cythère ;
L'amour content s'en applaudit.

Vos mains de mille fleurs couronnèrent *Catulle*,
Nymphesdeschamps Gnidiens ! cueillez-en de nouveau,
Et le myrthe et la rose, au front de son émule,
Répandront un éclat plus beau.

L'amour imitera le conquérant de l'Inde,
Qui d'un vieillard aimable éternisa le nom ;
Il appendra son luth dans les bosquets du Pinde,
Près de celui d'*Anacréon*.

C'est lui qui te dicta ces scènes immortelles,
Où peignant ses transports dans un cœur de quinze ans,
Tu sus de la vertu, par des grâces nouvelles,
Faire sentir les traits touchans.

Accepte mon hommage, aimable fils d'Orphée:
Ma lyre, faible encor, voit à peine le jour;
Mais le sentiment parle, et c'est là le trophée
Digne du chantre de l'amour.

CHÂLON-SUR-SAÔNE,

POÈME

Composé en 1783.

Ante . . . . . .
. . . Ararim Parthus bibet, ...
Quam nostro illius labatur pectore vultus.

VIRG., *Bucoliques.*

CHÂLON-SUR-SAÔNE,

POÈME.

CHANT PREMIER.

Je célèbre CHALON, cette ville charmante;
Ses fêtes, ses plaisirs, sa campagne riante;
Son citadin affable, heureux en ce séjour,
Par Phœbus et Cérès, par Bacchus et l'Amour.

Auguste Calliope, aimable Polymnie,
Quittez la sollitude et les monts d'Aonie;
Pour accorder mon luth, descendez vers ces bords;
Mariez votre charme à mes simples accords.
Je n'ai point à chanter les fureurs de la guerre;
Laissez à d'autres mains votre trompette altière,

Calliope, quittez vos lauriers glorieux ;
De roses et de myrthe ornez vos bruns cheveux ;
Montrez-vous près de moi, dans la simple parure
Qui seule peut charmer l'amant de la nature,
Sans faste, et telle enfin que le berger d'Ascra,
Aux champs Boëtiens, jadis vous rencontra.
Et toi, dont les leçons enseignent l'art de plaire,
A-la-fois vive et tendre, éloquente et légère,
Aimable Polymnie, approche ; et, sans apprêts,
D'une fraîche guirlande entoure tes attraits :
Laisse au tissu léger de ta blanche tunique
Dessiner de ton sein le contour élastique ;
Et fais briller au loin, sur ton front assuré,
Un diadême d'or, de perles entouré.

Fortunés Chalonais ! aux accens de ma lyre,
Daignez être attentifs, et vous plaire et sourire :
C'est à vous qu'aujourd'hui je consacre mes vers.
Si l'aveugle Destin, prodigue de revers,
Accabla de soucis ma jeunesse inquiète ;
Quand des fleurs du printemps Hébé parait ma tête,
Si la mélancolie en flétrissant l'éclat,
Tout change près de vous... Malheur à l'homme ingrat
Qui peut mettre en oubli le ciel pur et propice,
Où trouvant à la fin un généreux hospice,
Il vit le doux plaisir, l'amour et la gaîté,
Pour la première fois, marcher à son côté.

Dans les champs Éduens, s'étendent vingt collines,
Où Bacchus fait mûrir ses grapes purpurines ;
Une pente insensible abaissant ces côteaux,
De la Saône tranquille ils atteignent les eaux :
Là, s'élève CHALON : une immense prairie
Lui trace aux deux côtés une enceinte fleurie ;
Un vieux fort, entouré de grisâtres remparts,
Paisible monument de François et de Mars,
Présente un noble aspect, et termine la vue
Vers le point montueux, où, rougissant la nue,
Le lumineux Phœbus, sous des rideaux pourprés,
Plonge dans l'océan ses coursiers altérés.
Le tambour martial et le cri des batailles
Ne font plus raisonner l'écho de ces murailles :
Jamais le bruit tonnant de l'airain meurtrier
N'ébranle en son entour le paisible foyer :
Jamais on ne voit là de farouches cohortes
Promener la terreur sous d'ombrageuses portes ;
Et, telles que Cerbère, aux antres de l'enfer,
Glacer l'humble passant sous des voûtes de fer.

Dans ce fort pittoresque, oublié de Bellone,
Habitent sans péril et Vertumne et Pòmone :
Les fossés sont remplis de fleurs et d'arbrisseaux ;
Le chévrefeuille croît autour des vieux crénaux.
Bacchus trouve un cellier dans la poterne obscure ;
Cythérée un réduit dans l'oblique embrasure ;

Et, symbole de paix, le gracieux pigeon
Roucoule ses amours sur l'antique donjon.
Ainsi le doux plaisir, de ruelle en ruelle,
Sans gêne et sans effroi parcourt la citadelle.

Là, le bruyant manœuvre, épris d'un vin nouveau,
Boit, chante et se délasse à côté d'un tonneau:
D'une calleuse main au travail endurcie,
A sa lourde maîtresse il verse l'ambroisie;
Et le couple joyeux, en ses grossiers discours,
Au gré de ses désirs fait parler les amours:
Heureux à peu de frais, sans éclat, sans parure,
Ils goûtent à grand bruit le plaisir en nature.
Un compagnon survient, de vingt autres suivi;
Vous les voyez soudain se fêter à l'envi:
C'est tout ame, tout cœur, et la pinte vineuse
Épanche en flots pourprés la liqueur écumeuse.
Bientôt ils parleront de leurs travaux divers:
Les plus hardis buveurs seront les plus experts.
Celui-ci vous dira comment, sur une enclume,
Il dépure le fer de sa bouillante écume;
Comment en quatre coups d'un marteau qui bondit,
Il sonne, bat, rebat, puis reploie, arrondit
D'un coursier muselé la chaussure première;
Celui-là vantera sa charpente dernière;
Un autre son à-plomb sur le toit écaillé.
De ses œuvres ainsi chacun émerveillé,

Par un nouveau flacon en confirme la gloire.
Tandis que l'honneur parle et les excite à boire,
Je les quitte ; et du fort enjambant les débris,
Je porte mes regards sur ces sentiers fleuris.

Sous le comble anguleux que recouvre la brique,
Vos yeux ont vu souvent ce larron domestique,
Qui, le soir près du feu, d'amis environné,
Vient glisser sous leurs mains son habit herminé :
Ce rusé serviteur, qui convoite une proie,
Cherche, pour s'en saisir, la plus oblique voie :
D'un témoin dangereux s'il surprend le regard,
Il cherche à se cacher, ou prend un air caffard ;
Mais libre, il se redresse, et toujours plus alerte,
Le cauteleux fripon poursuit sa découverte :
Le matois cependant ennemi du fracas,
Glisse un œil hypocrite à l'entour de ses pas ;
A mesure qu'au but il arrive en silence,
Sa queue en longs contours s'agite et se balance.
Le voit-il ?... comme un trait il le hape, s'enfuit,
Et court cacher son crime aux antres de la nuit.....
Telle dans ces sentiers la grisette rusée
Vient rejoindre l'objet d'une flamme abusée.
D'abord, au yeux de tous, elle erre sans dessein,
Le regard abaissé, grand voile sur le sein,
Nonchalante, elle avance ; et sa prunelle fine
Sur d'importuns témoins s'échappe à la sourdine :

Elle a l'air tout naïf ; et paraît, sans désir,
Du saint jour du repos filer le doux loisir.
D'un carmin pudibon vous la croyez rougie ;
Tandis qu'au fond du cœur méditant une orgie,
D'avance elle en calcule un salaire arrangé,
Aux marchandes d'atours promis et partagé.
Cependant pas à pas, de charmille en charmille,
Affectant vingt détours, elle file et sautille ;
Saisit l'instant, s'échappe ; et, poussant les verroux,
D'un saut furtif et prompt s'enferme au rendez-vous.

Un autre, en ce moment, d'une main indiscrette,
Soulevant le loquet de plus d'une cachette,
Des boudoirs de Cypris, aux regards curieux,
Peindrait en *Arétin* les coins mystérieux :
Mais moi, de qui le front, malgré l'usage encore,
Du feu de la pudeur quelquefois se colore ;
Moi, dont le cœur se plaît à d'innocents tableaux,
De *Pétrone* à *Laurent* je laisse les pinceaux.

Voilà que du soleil la brillante auréole
Rougit vers l'horizon la céleste coupole ;
Le ciel se pare encor d'opale et de saphirs :
Allons aux remparts neufs retrouver les zéphirs.

Vous, qui du feu du jour redoutant l'influence,
Sous vos toits raffraîchis avez fui sa présence,

Venez sous ces berceaux y respirer le frais ;
Des mains qui l'ont planté goûtez les doux bienfaits.
Voyez-vous ces ormeaux, dont la cîme ombragée
S'entrelace et s'allonge en quadruple rangée ?
Des tourbillons poudreux ne vous chasseront pas ;
Une arène choisie affermira vos pas :
Du côteau de *Tésé* la croupe verdoyante,
A vos yeux réjouis, au lointain se présente.

Avancez : quel aspect ! Ce superbe côteau
Offre, en s'élargissant, un spectacle nouveau ;
Voyez comme au hasard, ces blanches métairies,
Paraissent s'enfoncer sous des touffes fleuries !
L'aubépine, la ronce, en taillis diaprés,
Dessinent le contour des jardins bigarrés.
Retournez sur vos pas : admirez la nature ;
De ce sol nourricier bénissez la culture.
Quand vos yeux sont couverts des pavots du sommeil,
L'agreste jardinier devance le soleil ;
Il soumet à ses lois une argile revêche ;
Ces carreaux alignés, fécondés sous la bêche,
De végétaux, dix fois, tous les ans sont couverts ;
Sa main lutte toujours ; ses champs sont toujours verts.
Qu'un publicain admire un parterre stérile,
Où serpente avec art un buisson inutile ;
Où vingt sables divers, guidés par des crayons,
Émaillent sèchement de bizarres fleurons ;

Où des ifs rembrunis, de distance endistance,
Affichent avec luxe une sotte élégance :
Moi, j'aime cent fois mieux un riant potager,
Ces verts compartimens que couronne un verger.

Aimables CHALONAIS ! que la sagesse éclaire,
Vous pensez comme moi : célébrez votre mère ;
Célébrez la nature, et laissez à l'orgueil
Le soin de s'entourer et de faste et de deuil :
Aimez le plaisir simple ; il est dans cet asyle....

Au charme que je goûte, êtes-vous indocile ?
Votre cœur à ces lieux aurait-il renoncé ?
Pour ce beau promenoir votre goût est passé !
Je cherche à mes côtés, et ne vois plus personne :
Ombrage tant chéri, quoi ! l'on vous abandonne !
Hélas ! il est trop vrai ; quelques fâcheux objets
Errent de loin en loin, promenant leurs regrets :
La prude au front ridé, le pénitent lévite,
Traînent languissamment la tristesse à leur suite.
Inconstans citadins ! hélas ! est-ce pour eux,
Que l'oiseau vient chanter sous l'ombrage amoureux ?
Où portez-vous vos pas ? Eh ! quelle autre verdure
Pourra vous étaler de plus fraîche parure ?
Un quai bien sabloneux, des nymphes dédaigné,
Exhalant les rayons dont il est imprégné,

C'est

C'est là que vous courez !... Jamais, jamais *Lesbie*,
Ni la tendre *Sapho*, ni l'aimable *Aspasie*,
Des champs Elysiens aux bords de l'Achéron,
N'ont donné rendez-vous à *Catule*, à *Phaon*.

O palais du Printemps ! Châlonais Élysée !
Que de fois sous votre ombre aspirant la rosée,
Le soir et le matin j'ai promené mon cœur !
Que de fois enivré d'une douce langueur,
Dessous vos cintres verts, ma pensée amoureuse
A rappelé SOPHIE aimable et vertueuse !
SOPHIE ! objet chéri ! c'est là que, chaque jour,
Ta rencontre innocente aiguisait notre amour :
T'en souvient-il encor ? souvent avec mystère,
Là, ton œil attentif, sous sa longue paupière,
A travers les rameaux cherchait l'amour et moi ;
Je t'avais devinée, et j'étais près de toi.
Alors... Mais qu'ai-je dit ? et pourquoi dans mon ame
Renouveler le deuil, seul fruit de cette flamme ?
Ah ! rappelons plutôt ces instans fortunés,
Où des couples nombreux, par l'amour entraînés,
En dépit du jaloux, avec grâce et finesse,
Venaient sous ces berceaux égayer leur tendresse !
Je crois les voir encor. La timide beauté
Qu'une mère prudente arrête à son côté,
Ici, de son amant, avec impatience,
Désire, appelle, attend la tardive présence :

L'amant arrive ; il passe, et son œil séducteur
Dit tout à sa maîtresse, et pénètre son cœur :
Il va, revient, retourne, et l'amante oppressée
Exprime à chaque tour sa plus douce pensée.
Plus loin, d'un pied léger, s'avance bras-à-bras
Un essaim rayonnant de désirs et d'appas !
Les argus sont trompés à sa volage allure ;
Mais l'amour n'y perd rien, non plus que la nature :
De ces nymphes bientôt chacune, à son désir,
Sait trouver son amant et cacher son plaisir.
Œil fin, propos rusés, ingénieux sourire,
Tout soulage, tout sert la beauté qui soupire.
Les amoureux écrits en cachette glissés,
Sous des lèvres de feu ce soir seront pressés ;
Dans l'ombre de la nuit que de lampes secrettes
Vont éclairer en paix les plumes interprètes !
Argus, éveillez-vous ! Avant le point du jour,
Vos toits, même, seront le temple de l'amour.

A travers mille amans, quelle beauté s'avance ?
Son sein s'enorgueillit, et sa taille s'élance ;
Autour d'elle, à grands plis, un soyeux vêtement
Floflotte, siffle, traîne et souffle au gré du vent :
Sa tête se balance, et sa bouche coquette
D'un gracieux sourire invite à sa conquête.
Tel au bois de Paphos, un oiseau de Cypris,
Ondulant sur son col les couleurs de l'Iris,

Enflé de ses appas, glorieux sans audace,
Sur un tapis de fleurs se promène avec grâce.

C'est ainsi qu'autrefois la mère de l'Amour
Parcourait les berceaux, y rassemblait sa cour.
Amans ! pour qui Vénus ne fut pas une ingrate,
Vailhoé, *Tonomis*, *Senip*, et vous, *Urbatte !*
Et vous tous, dont ma muse au rithme de son vers,
Ne peut d'un son lyrique unir les noms divers,
Ajoutez vos récits à mes faibles images,
Et que l'Amour revienne encor sous ces ombrages.

CHANT II.

L'Amour aime Châlon : si, rebelle à sa voix,
D'un rendez-vous moins cher la jeunesse y fait choix,
Enfant sans volonté, déité sans colère,
Il suit au gré des cœurs la jeunesse légère.

Lorsque d'un crêpe noir, le visage voilé,
La nuit descend des cieux sur son char étoilé,
Amour ! j'aime à te voir, d'une allure furtive,
Folâtrer vers la Saône et parcourir sa rive :
C'est là que par tes soins jouissent les amans.

Libre de vanités, de coquets ornemens,
Mais plus belle cent fois, la jeune Châlonaise
Y respire le frais, et l'amour à son aise :
Un lin dont la blancheur ramène un peu du jour,
De sa taille à la fois m'exprime le contour ;
De coussins imposteurs, de menteuses cuisasses,
Ne me dérobent plus les défauts et les grâces ;
Ces appas enchanteurs dans Vénus célébrés,
Enfin ne croissent plus sous des toits rembourrés.

A l'abri des rayons d'une clarté profane,
Telles on vit jadis les Nymphes de Diane
Se promener ensemble, et de leur souple cors,
aux rives du Caystre étaler les trésors.

L'heure vient, la nuit plane à la voûte æthérée :
Du sommet de la tour à *Vincent* consacrée,
Le temps vient d'ébranler l'air paisible et serein,
Par dix coups mesurés sur son globe d'airain.

Venez, jeunes garçons, que de cœurs vous attendent !
O combien de beautés sur le quai se répandent !
Du manoir où SOPHIE aime, chante et s'endort,
BATHILE et FLORIANE accourent vers le port :
J'aperçois s'avancer AGATHE et VIRGINIE,
De la place où jadis on implorait Marie ;
Réduit saint, qui n'est plus!.. que dans mon souvenir,
Lorsqu'un écrit brûlant t'exprimait mon désir,
Lorsque le lendemain ta réponse plus tendre,
M'invitait à t'aimer, voulant me le défendre,
LOUISE ! c'est au pied de cet autel charmant,
Que le ciel t'amenait, et l'amour ton amant ;
C'est là que nos deux mains dans la foule cachées
Se cherchaient, se trouvaient et se sentaient touchées ;
A l'échange furtif Argus ne voyait rien ;
Tu serrais ton trésor, je dérobais le mien.
Soudain impatient, je cherchais au rivage
Le plus prochain flambeau qu'offrait le voisinage ;
Et là, discret, tremblant, avide de bonheur,
Tes caractères chers remplissaient tout mon cœur.

Sous les royaux lambris, où l'honneur, la fortune,
Des fleurs de Polymnie, emplissent la tribune,
Où du fier opprimé, plus d'un fier défenseur
Se montre de Bouvot le digne successeur :
Qu'avec plaisir encor je revois cette voûte !
Des amans épiés mystérieuse route !
Sans doute qu'aujourd'hui, tu sais, comme autrefois,
Prêter à leurs soupirs tes discrettes parois.

Voici que, lentement à côté de sa mère,
Rose va traverser ton ombre solitaire ;
L'œil sur elle, à l'écart, marche son bien aimé ;
Son pas humble et discret cache un cœur enflammé :
Rose, le cœur ému, n'ose lever la tête,
N'ouvre aux soins maternels qu'une bouche discrette;
La crainte, le désir ont comprimé son sein ;
Un témoin peut trahir son amoureux dessein :
Le long de sa tunique, une main contournée
s'allonge avec finesse et semble abandonnée ;
L'obscurité s'approche, et dix doigts tour-à-tour
ont serré le plaisir attendu tout le jour.

Que l'Amour est enfant ! mais que sa chaîne est
douce !
Malheureux le mortel dont l'esprit se courrouce,
Ou dont la bouche austère a souri de dédain,
A l'aspect innocent d'un si faible larcin.

Il est d'autres plaisirs que la Saône voit naître,
Plus faciles sans doute, et moins touchans peut-être.

Vous, qui, libre d'un joug par l'honneur inventé,
Habitez de MAISEL le portail effronté,
Prêtresses de Vénus! chantez-nous son empire:
De vos amans joyeux, peignez-nous le délire;
Quand les cheveux flottans et le front libertin,
Ils vont dans une orgie attendre le matin;
Et là, sur vos genoux, éperdus, sans ivresse,
Caresser sans jouir, ou jouir sans tendresse:
A vos ris indiscrets, à vos propos bruyans,
Vos désirs sont connus, vous cherchez vos amans;
Les voilà; jouissez, gardez bien vos conquêtes:
Courez dans le mystère ensevelir vos fêtes;
Respectez et ma lyre et les feux d'un ami;
Sa maîtresse s'avance, éloignez-vous d'ici.

CLARIN paraît: un lys balancé sur sa tige,
quand le zéphir du soir autour de lui voltige,
Un lys, roi des jardins, qui dans sa majesté
porte au-dessus des fleurs son calice argenté,
Telle est CLARIN: O toi! confident de mon ame,
BEFFI! quand l'amitié nous partagea sa flamme;
quand le goût, le penchant et nos jeunes amours,
Unissaient notre cœur, nos plaisirs et nos jours,
Qu'il t'en souvienne, ami, notre simple jeunesse
Jamais dans ses écarts n'alarma la sagesse;

D'un conseil, éloquent par sa simplicité,
Ma bouche quelquefois te prêta la clarté ;
Quelquefois même, au son de mes rimes timides,
J'inclinai ton esprit vers les sœurs Castalides :
Mères des chastes mœurs, dont les rians loisirs
n'inspirent aux cœurs purs que d'innocens désirs !
Laisse éclatter les tiens, et d'un saint hymenée
Prépare à petit bruit la chaîne fortunée :
Tu brûles pour CLARIN ; sa modeste rougeur
Annonce ta victoire, et te livre son cœur ;
La bague est à son doigt. Riant fils de Cyprine,
Mêle dans tes cheveux la rose purpurine ;
Agite tes brandons ; redoubles-en les feux ;
Vers le lit nuptial conduis ce couple heureux ;
CLARIN rougit ; Défais sa modeste ceinture ;
Cache sous les rideaux son pudibond murmure.
Des roses de la nuit, à nos yeux indiscrets,
Montre dès le matin le compte et les secrets ;
Sur ton trophée assis, avec un doux sourire,
Chante à ces deux époux un hymne sur ta lyre,
Puis vole avec mes vers célèbrer tes exploits.
Mais quand la blanche Lune aura tourné neuf fois,
Viens, reviens sur les pas de *Lucine* prospère,
Dans les bras de CLARIN, reconnaître ton frère.

Cependant le bruit croît, de son palais cintré ;
L'écho du pont l'augmente. Un troupeau bigarré

D'enfans, de jouvenceaux, d'argus, de bachelettes
Vont, viennent, parlent tous. Ainsi de leurs retraites,
Dès le premier rayon d'un jour tranquille et clair,
Aux ravins du Jura vont les filles de l'air,
Bourdonnant d'appétit, se choquant de leurs ailes,
Butiner la pervenche ou l'azur des blunelles.
Que d'amans empressés! chacun vole à sa fleur;
Timide ou séduisant, téméraire ou voleur;
Les moyens sont divers, nombreux comme les charmes;
Le sexe de Vénus n'a-t-il pas d'autres armes?
APPOLLONIE agace; AUGUSTINE sourit;
ARSÈNE se courrouce; ÉMÉRANCE rougit:
Le cœur est un Protée alors qu'il est sensible.

Heureux l'amant qui plaît et le couple paisible.
Dans un cercle est FÉLIX; dix belles sont sa cour;
De leurs habits drapés caché dans son entour,
A peine aperçoit-on sa tête enchanteresse;
Sultan souple et coquet, il plaisante, il caresse;
Une douce chanson quêtée en tapinois,
En fredons étouffés s'échappe de sa voix:
Félix charme, séduit. Plaintive SOPHRONIE,
Ton oreille est fermée à cette mélodie;
D'un ingrat trop chéri les dédains renaissans,
Seuls occupant ton cœur, ont absorbé tes sens;
Une lugubre soie a caché ton visage:
La douleur et le deuil t'amènent au rivage.

Le voilà, ton amant : viens t'asseoir près de lui ;
Sois tendre en ton courroux, plus belle en ton ennui ;
Marie à ton reproche une douce éloquence ;
N'arme point les regrets du cri de la vengeance ;
L'absynthe est odieuse au léger papillon ;
Le cytize miéleux fixe son aiguillon ;
Ouvre un œil languissant, gémis ; et, si tu pleures,
Peins alors du passé les plus charmantes heures :
Surtout baisse la voix : l'accent mistérieux
Trompe les soins malins d'un voisin curieux.
Vois sur le parapet, l'antique FLORIDE
Allonger finement une oreille perfide ;
Tes secrets révélés à sa méchanceté,
Empoisonnés demain, rempliraient la cité.

N'entends-je pas déjà la cloche monastique,
Appeler la vestale au céleste cantique ?
Mondains, elle est pour vous le signal du repos.
Cessez, belles, cessez vos amoureux propos ;
Morphée est de retour, et vos mères qu'il presse,
Du réveil de demain gourmandent la paresse.
Elles ont oublié, que lorsqu'un nouveau jour
De vos moites rideaux fait raisonner le tour,
De quitter votre couche il n'est pas temps encore :
Quand rêverait l'amante à l'amant qu'elle adore ?
Elles ont oublié ce charme langoureux
De couver le désir sur un duvet oiseux.

Tout a fui; je suis seul. La Saône fugitive
Siffle d'un large bruit, bouillonne sur la rive;
Le zéphir est plus frais; son aile chasse encor
Les parfums du jasmin délaissés sur ce bord.
Diane, amante et sœur du dieu flambeau du monde,
En sillons tremblottant se répète dans l'onde;
Et son globe d'argent, suspendu dans les airs,
Semble imposer d'en haut silence à l'Univers.
Tout se tait, tout est calme. Une seule nacelle
Traverse, et mène au bain la timide LUCELLE.
La rame à coups égaux frappe, et forme à grands plis,
Des disques lumineux l'un par l'autre agrandis.
O Nymphes! protégez Lucelle en ce voyage!
Elle arrive, et déjà de son svelte corsage
De seuls liens d'azur recèlent les appas.
Dans ce nuage gris ne te cache donc pas,
O Phœbé! par ce tube armé d'un double verre,
Laisse-moi voir les blocs que cette gaze enserre;
Plonge tes frais rayons sur ces globes de lait...
Les voilà qui déjà franchissent le corset;
Le ruban se dénoue, et leur coupe arrondie
Pousse au bord du linon une rose fleurie.
O miracle d'amour! Lucelle! cache-toi;
Par faveur, place l'onde entre la rose et moi.
Son chaste cœur m'entend: mais l'humide tunique
Moule un trait sinueux sur sa forme pudique;

Lucelle, en s'écriant, d'elle-même rougit,
Et le fleuve amoureux la reçoit sur son lit.
Bientôt, semblable aux fleurs que j'aime à voir éclore,
Le sein frais et perlé des larmes de l'Aurore,
Sans bruit, le pied discret, elle ira d'un air doux,
Apporter la fraîcheur au lit de son époux.

On dort; le serein tombe et la terre est plus molle;
Les coursiers de la Nuit descendent vers CHAROLLE:
Le rossignol fredonne, et son chant varié,
Sur le lit maternel enchaîne sa moitié.
J'entends le long du fleuve, au milieu du silence,
La trémie au moulin claqueter en cadence;
Et l'onde resserrée échappant au conduit,
Se prête sourdement au calme de la nuit.

Allons, l'heure est propice. Accours, Muse chérie
Des chantres de Provence et de l'Occitanie!
En mes fidèles mains, remets ton Sistre d'or:
Cette fenêtre luit, PAULINE veille encor:
Par le rythme et les tours de l'antique Romance,
Je veux de ses pensers amuser l'innocence,
Et d'une fleurs naïve ornant la vérité,
Intéresser son cœur par la simplicité.

ROMANCE

Vous, dont l'amour et la nature
Guident les sens,
Écoutez la triste aventure
De deux amans :
Méchef leur advint de trop suivre
Ces maîtres-là :
Las ! en ce siècle, pour bien vivre,
Ne faut cela.

Récra, gentille Châlonaise,
Vingt ans avait ;
Beau sein de lys, dessous sa fraise,
Se soulevait.
A travers son œil flamme extrême
Se fesait jour ;
Vous eussiez dit le brandon même
Du Dieu d'amour.

Or, est-il temps qu'on la marie?
Mais pour néant.
Las! pour unir l'amant, l'amie,
Faut tant d'argent!
Parens, meshui, ne lâchent guère
Les écus d'or.
« Fille, ta rose est printannière,
« Attends encor. »

Fille, à vingt ans, n'écoute mie
Telle chanson.
Toujours s'en vient: « Qu'on me marie. »
Elle a raison.
On ne l'écoute, et la fillette
Fait son accord;
Lors c'est grand bruit, et la pauvrette
A toujours tort.

Adonc la brune Châlonaise,
(Car brune était)
N'écouta plus qu'un cœur de braise,
Qui fort battait.
Et, pour alléger sa souffrance,
Et son tourment,
Tôt, mit son cœur en la puissance
D'un jeune amant.

Ah ! Certes, le choisit la brune,
Suivant son goût.
Au voisinage, par fortune,
(Hasard fait tout)
Jà grandissait famille entière
De jouvenceaux,
Toujours rangés près de leur mère,
Ainsi qu'agneaux.

L'aîné de tous, fleur de jeunesse,
Fut pour amant.
Doux et craintif, cœur de simplesse,
Un brin dolent ;
Très bien en point, beau de corsage,
Accort d'humeur.
Trop de fiance, trop peu d'âge,
Fit son malheur.

Certes, meshui ne se peut dire,
Qui premier d'eux,
A l'autre dit : « Mon cœur soupire,
« Bien amoureux ! »
Mais, pour exprimer la tendresse,
Un rien suffit ;
C'est bientôt vu par la jeunesse,
Et plutôt dit.

« De chaque part, argus nous gêne,
Disais Récra ;
« Jamais peut-être notre peine
» Ne finira :
« Mon doux ami, faudra s'écrire. »
Ainsi fut fait.
Las ! c'est si peu pour tel martyre,
Qu'un doux billet !

Voici venir, mais non seulette,
Au vert séjour,
Près de l'ami, son amiette,
Qui meurt d'amour.
« O bien aimé ! que notre flamme
« Nous fait languir !
« Faut se parler, joindre notre ame,
« Ou bien mourir. »

Or, il voit bien, le couple tendre,
Qu'au nœud d'amour
Faut renoncer, ou trop attendre
Un si beau jour.
Que feront-ils ! ... Avec vitesse,
S'en fuir demain,
Bien loin, bien loin ; se voir sans cesse,
S'aimer sans fin.

Et tôt, tôt le projet s'arrange,
Paquets sont faits;
Lettres d'amour, et non de change,
En font les frais:
Deux amans, chères créatures,
Vivant d'amour!
Hélas! ne savez les allures,
Le train du jour!

« C'est prêt: dès l'aube matinale,
« Nous partirons;
« Et puis aux champs de la Cigale
« Nôtres serons. »
Ces mot et d'autres que j'oublie,
Qu'écrit l'amant,
Sont envoyés à son amie,
Mais vainement.

Jeune YRROÉ! (L'amant fidèle
Se nomme ainsi)
Jeune YRROÉ, ta lettre appelle
Bien du souci.
Risque-t-on sur feuille volante,
Complot d'amour?....
Papier se perd, projet s'évente,
Plus de retour!

Plus de retour pour la fortune ;
Bien malheureux !
De parens vint foule importune
Troubler leurs feux.
« O quel forfait ! Faut sans doutance
« Les séparer. »
Plus n'ont les amans d'assistance,
Sinon pleurer.

Larmes d'amour, las ! votre vue
Dompte mes sens ;
Larmes d'amour, peine perdue
Près des parens :
Le même jour leur main sévère
Met, sans raison,
L'un dehors, l'autre au monastère ;
Point de pardon.

Récra voilée, en sa clôture
Traîne l'amour.
Triste, apiétri, l'amant murmure
Le long du jour.
Cher bien-aimé, trop douce amie !
Pleurez, pleurez ;
Las ! jamais plus de votre vie
Ne vous verrez !

Or, voilà tout : dans cette histoire,
N'ai mis du mien ;
Et vous, parens, dans la mémoire,
Gardez-la bien :
De l'or avez dans la famille
Un petit plus,
De plaisir guère, et point de fille ;
O quel abus !

CHANT III.

Sommeil ! oubli de tout, mort douce et passagère,
Qui te goûte est heureux, malheureux qui t'espère !
Si mon astre malin, sous d'orgueilleux parvis,
Eût jeté ma fortune et mes pas asservis ;
A la suite des grands, instrument de manœuvres,
S'il fallait m'y nourrir d'absinthe et de couleuvres ;
Voir en eux mes héros ; par mes soins chatouilleux
Cajoler en tout sens leur esprit pointilleux ;
Trembler de leur dépit ; soumettre, sans réplique,
Mon ame courageuse à leur ame héraldique ;
Endurer ou leur morgue, ou leur rire inhumain ;
Preter à leur sottise et ma tête et ma main ;
Immoler mes vertus à leur ingratitude ;
Enfin, n'être plus homme en cette servitude :
Que je t'invoquerais, Déité du repos,
Pour noyer ma douleur dans le suc des pavots !
Que mes lèvres encore épuiseraient ton vase,
Si nos scribes légers, galans avec emphase,
Précieux dans le style, en couleurs précieux,
Des archives du jour greffiers minutieux,
Les mains ointes d'essence et d'almanachs armées,
Venaient me fatiguer de leur lignes rimées,
Et, grâce aux longs efforts d'un esprit à l'envers,
Ressuciter Dorat dans chacun de leurs vers !

Quand l'air est embrâsé, quand le fils de Latone,
Entoure le Lion de sa vaste courone,
Aux climats champenois, près du clocher d'Arcis,
Si je voyais un jour mes Penates assis;
Moi, tendre ami des champs, qui dans cette contrée,
Ne verrais plus, hélas! la terre décorée,
Qui du seuil des foyers, verrais de toutes parts,
Un horizon de craie assaillir mes regards,
Et pas un arbrisseau : que ferais-je? ô nature!
Ah! que mes yeux jamais ne perdent ta verdure!
Ous'il faut m'en priver, dans tes jours les plus beaux,
Ferme mes yeux, Morphée, aux célestes flambeaux.
Mais au sein de CHALON, aujourd'hui je respire :
Fuis. Éveille-toi, Muse, et remonte ma lyre.
D'incarnat et d'azur colore tes crayons.
Allons revoir le jour à ses premiers rayons.

Bosquets, côteaux, prairies, entre vous je balance :
Climat chéri des cieux, Éden de notre enfance,
O CHALON! dans leur choix mes pas sont égarés,
Tant les champêtres Dieux ceignent tes *murs dorés!*

O vous! dont la beauté naquit avec le monde,
Ministre bienfaisant de cette urne féconde,
Qui du sommet de Vosge épanche ses trésors,
Témoin, comme Clio, des hauts faits de ces bords,

Châlonaise Nayade, un ami vous appelle ;
Élevez sur les eaux votre tête immortelle ;
Montrez vos cheveux verts. A peine l'œil du jour
Revoit le Tanaïs en son oblique tour ;
Avant de nous frapper, il doit brûler encore
Le Palais de Glaucus, les Tritons du Bosphore ;
Nymphes, ces feux sont loin, ils ne jauniront pas
Les guirlandes de jonc qui couvrent vos appas ;
Sortez, et dites-moi de quels rayons de gloire
Votre chère Cité conserve la mémoire.

Je ne veux point savoir si le premier César
A fait gémir nos bords écrasés sous son char.
Oubliez, et taisons ces fatales journées
Où ce peuple innocent, vous, vos sœurs consternées,
Les Pontifes, les Rois, tout, enfin, tout trembla
A l'aspect effrayant du féroce Attila.
Ah ! pourquoi rappeler l'épouvantable image
D'un fleuve teint de sang à force de carnage ?
Assez d'autres instruits à tracer à-la-fois
La honte de l'esclave et les crimes des rois,
Peindront cette Cité de meurtres abreuvée,
Cinq fois réduite en cendre, et cinq fois relevée.
Non, non, douce Nayade, il faut à mes pinceaux,
De plus nobles objets, de plus rares tableaux ;
Non, non, ce ne fut point le démon des batailles,
Qui de trois cercles d'or entoura ces murailles :

En dépit de la guerre et des efforts du temps,
L'œil en retrouve encor les restes éclatans.
Naïs, apprenez-moi quelle en est l'origine.

Naïs frappe la terre, et sur l'eau cristaline
Porte un buste d'ivoire ; en gracieux replis,
Elle coupe les flots, de ses bras arrondis.
D'aquatiques rubans, d'œnanthe fleuronnée
Ses cheveux sont noués, sa tête est couronnée.
Naïs, je te salue ! Habitans de ces lieux,
Inclinez devant elle un front religieux :
Acquittez ses bienfaits ; sa douceur salutaire,
De Bacchus irrité ralentit la colère :
C'est l'amante de Pan, c'est la sœur de Cérès,
Qui rafraîchit vos prés, féconde vos guérêts :
La voici qui s'arrête et cède à mon instance.
Ma lyre est dans ses mains, écoutez en silence.

« Gloire de sa patrie, honneur de ses parens,
Clotilde dans CHALON coulait ses jeunes ans.
Vingt fois Zéphire et Flore, et leurs enfans volages,
Avaient fait reverdir les saules des rivages,
Depuis que la lumière éclairait ses beaux yeux :
Ses lèvres étalaient un corail gracieux ;
Le jonc n'est pas plus svelte et la neige moins blanche,
Le Nimphéa moins frais, moins agile la tanche.

CLOTILDE avait enfin sagesse sans fierté,
Courage sans rudesse et douceur de beauté.
La voir, c'était l'aimer : un Prince la voit, l'aime.
Il est de vains désirs ; et sur le trône même,
Les Princes sont vos Dieux, la pourpre est leur abri ;
Mais le mortel obscur est seul amant chéri,
Et Vénus garde aux Rois ses caresses communes :
Ainsi le juste ciel balance les fortunes.

AMALON règne, est Duc : mais en vain cette fois,
L'une et l'autre Champagne obéit à ses lois ;
L'amour n'obéit point. Trésor, gloire et puissance,
Rien ne peut de CLOTILDE effleurer l'innocence.

Le crime a ses remords, la vertu ses dangers.
O vierges de vingt ans ! sous l'émail des vergers,
Il vaudrait mieux cent fois, dans votre course agile,
Fouler, d'un pied hardi, le tortueux reptile,
Que d'enflammer un grand. Redoutez son amour.

De désir, de dépit dévoré tour à tour,
AMALON est en proie, aux transports, à la rage ;
Il veut haïr CLOTILDE, et l'aime davantage :
Il la demande à tous ; par-tout il croit la voir ;
Caresse son image et meurt de désespoir.
Oh ! c'en est trop, dit-il, possédons l'inhumaine,
Et qu'un baiser honteux soit le prix de sa haine.

Soudain dix courtisans, esclaves scélérats,
La main prête aux forfaits, souvent lâches aux combats,
Au signal de leur maître, accourent, par adresse,
Au foyer paternel, dérober sa maîtresse.
Tremblante et désolée, elle est en son palais.
Grâce, grâce, Amalon ! Pardon, si je te plais,
Dit-elle à deux genoux ; *obscure et solitaire,*
Mon amour n'eut jamais ce désir téméraire.
Sauve, sauve Clotilde, et la prend à merci ;
D'un cœur triste et glacé cesse d'avoir souci ;
Pauvrette sans soutien, sans renom, sans lignage,
Tout mon bien, c'est l'honneur ; ma gloire est d'être sage :
Songe à la tienne, Prince ! Eh ! quel odieux tort !
En m'arrachant l'honneur de me causer la mort.
Rends-moi la liberté ! prends pitié de mes larmes :
Songe aux miens tant chéris !... quelles sont leurs alarmes ?...
Ah ! mon cœur suppliant se brise à tes genoux !
O mon père ! ma mère ! hélas ! que faites-vous ?
Dieux ! soyez mon recours !... A ces mots, éperdue,
CLOTILDE est sans couleur, sur le marbre étendue.

Mais la douce pitié n'habite point les cours.
Mille appas aperçus sous de simples atours :
Bras ronds abandonnés, innocente figure,
Belle bouche entr'ouverte, éparse chevelure,

Sont d'éguillons nouveaux précurseurs des plaisirs,
Qui de l'amoureux Prince enflamment les désirs.
Avec elle il est seul. Le monstre plein de joie,
D'un regard impudique, envisage sa proie;
Déjà sa main profane.... *Arrête, malheureux!*
S'écrie alors CLOTILDE, et d'un bras valeureux,
Telle que, menacé d'un périlleux naufrage,
L'agile nautonier lutte contre l'orage;
CLOTILDE, en son courroux, par de mâles efforts,
Combat du ravisseur l'audace et les transports;
Mais la vertu résiste, et le vice s'obstine.
Déesse au triple front, veillez sur l'Héroïne.
Aux piliers du palais une armure reluit....
CLOTILDE y voit un glaive, y court et s'en saisit,
Vole au perfide, frappe; et sur la tête impure
Le sang coule par flots d'une large blessure.
Le Prince tombe, crie; on s'alarme à sa voix:
Les lambris sont forcés: cent gardes à-la-fois
Entrent glacés de crainte... O terreur! ô surprise!
Les uns volent au Duc dont la force s'épuise;
Sur le front de la Vierge éclatant de rougeur,
D'autres lèvent déjà leur coutelas vengeur.
Mais AMALON qu'enfin tant de sagesse touche,
Les arrête d'un mot de sa mourante bouche.

« CLOTILDE à la faveur de ces troubles divers,
S'échappe cependant de ce palais pervers;

Et d'un trajet, qu'à l'heure un voyageur égale,
Franchit avant le jour le décuple intervalle.
CHALON, enfin, CHALON rassure ses regards.
GONTRAN mouvait alors son sceptre en ses remparts.
CLOTILDE est à ses pieds, le front sur la poussière,
Et de pleurs éloquens embellit sa prière.
Grand Roi, si la vertu prétend à ton secours,
Sauve-moi du méchant, et protège mes jours.
Elle dit, et le Roi tend sa main protectrice.
CLOTILDE alors du Duc raconte l'artifice,
Comment on l'a ravie et traînée en ses bras,
Et comment son audace a causé son trépas.
GONTRAN écoute, admire; *oui*, dit-il, *fille chère!*
Habitez, sans péril, ma cité tutélaire;
Protéger l'innocence est le devoir d'un Roi;
Mais c'est trop peu pour vous, et point assez pour moi.
Belle, sage et vaillante! approchez; je vous donne
Pour ce triple mérite une triple couronne.
Les remparts fortunés où vous prîtes le jour,
En porteront l'image en leur vaste contour.
Allez; et pour montrer qui je suis, qui vous êtes,
Parez-en votre front, dans vos pompeuses fêtes;
Que ce front virginal de gloire revêtu,
Dise à tous quels respects on doit à la vertu.

« Dès-lors CHALON brilla; sa gloire fut célèbre,
Du Xanthe à l'Ocean, du Boristhène à l'Ebre;

Son sceau même aujourd'hui retrace à tous les yeux,
Du bienfait de GONTRAN l'emblème ingénieux.
Et de ses murs dorés l'enceinte triomphale,
Aux fastes de Clio prit le nom d'ORBANDALE. »

Cependant le jour vient, et son rayon naissant
Luit et paraît sortir des bosquets de Gressant.
Sur l'horizon grisâtre, un point, qui se colore,
Prolonge en un circuit la pourpre de l'aurore.
En légères vapeurs, le serein repompé,
Dans les plaines de l'air se condense groupé.
Ses volutes d'argent, dont la cime s'éclaire,
Par flocons entassés couronnent l'atmosphère;
Et, lentement épars, tout ce flou peloton
Roule en ceintre et reçoit l'amante de Titon.

La voilà qui, du haut de son char d'amaranthe,
Élève doucement une tête brillante.
Elle entr'ouvre et disperse un voile saffrané,
Pour nous montrer un front, de roses couronné.
Son palais transparent éclate en son enceinte,
De l'azur des saphirs, des feux de l'hyacinthe,
Et fait mouvoir au loin, sur ses bords arrondis,
La topaze citrine et l'incarnat rubis.

L'œil du jour qui la suit, sous son oblique zône,
De son nimbe vermeil agrandit la couronne.

Mille et mille rayons, brisés sur les vapeurs,
De l'écharpe d'Iris épuisent les couleurs;
Ce n'est plus que du feu dont la brûlante masse,
Autour d'une fournaise, et tournoye et s'entasse;
C'en est fait, je vous vois, Ethons et Pyroïs;
Phœbus paraît. Mes yeux se ferment éblouis,
Se plongent sous mes mains, où je vois, même encore
Tourbillonner les feux d'un imprudent phosphore.

Cherchons, il en est temps, quelque asyle voisin,
Où je puisse goûter la fraîcheur du matin.
Je vous préfère à tous, majestueux ombrage,
Qui terminez ces murs et bornez ce rivage:
Vous qui plongez là bas, dans les tranquilles flots,
L'angulaire rempart qui porte votre enclos.

Patrimoine public d'une aimable jeunesse,
Recevez sous votre ombre un chantre du Permesse.
Cent fois je me suis dit: oh si jamais le sort
Au gré de mes souhaits me choisissait un port,
Je le voudrais ici. Ma blanche maisonnette
Regarderait Bussy, Châlon, Moncoy, la Frette:
Charmante seulement par sa simplicité,
J'y logerais les mœurs, l'amour, la liberté!
La nature, les arts, dans cette solitude,
Feraient mes goûts chéris et ma plus douce étude.

O quel rare plaisir ! alors que dans l'été,
Vers le milieu du jour, l'air brûle dilaté,
Secouru de Beaulieu, de Linné, de Barrère,
D'éparpiller au frais ma moisson printannière,
De choisir, d'élaguer, par des soins amoureux,
Les rameaux d'une plante et ses appas fibreux.
Et d'un doigt délicat, au papier didactique,
D'étendre et marier leur forme anatomique.
Le *Vélar* des chanteurs, le *Souchet* parfumé,
Et la *Menthe* gersée, et le *Treffle* embaumé,
Chacun pour se ranger dans sa vaste famille,
Aurait quitté Verdenne ou les bois de Cruzille.

Des trésors de la terre ainsi l'échantillon
Tapisserait sans frais mon riant pavillon ;
Sans le secours du luxe et de sa main coûteuse,
Mes pinceaux orneraient la sperjule frileuse
Seulement pour donner aux cadres des lambris
Une forme diverse et même un peu de prix.
Des vieux jours de CHALON rappelant la mémoire,
J'y voudrais recueillir sa plus antique histoire :
Ici, l'urne, la lampe, ou l'arme des Gaulois,
M'apprendrait et leur culte, et leurs mœurs, et leurs lois ;
Plus loin quelque Pénate, ouvragé sans science,
Me montrerait quels Dieux se fit leur ignorance :

Et que si dans CHALON ou près de Meurecy,
Mercure eut des autels, Vénus en eut aussi.
Mes studieux voisins, des sœurs Appollinaires,
Y viendraient, comme moi, se rendre tributaires,
Soit qu'il fallut d'Élise au cil noir, aux yeux pers,
Resserrer les appas en un lyrique vers;
Ou soit que d'une aubade à la blonde Angélique
Il fallut préparer le tribut harmonique.

Tels parurent, tels sont, tels brilleront vos goûts,
Châlonais; ces plaisirs sont chéris parmi vous.
Une fête, un hymen, quelque douce aventure,
De vos vers chaque jour remplissent la mesure.
Au midi de la France, aux confins montueux
Qu'arrose vint torrens et l'Aude montueux:
Tel doué comme vous d'un pétulant génie,
Tout un peuple poète armé de l'ironie,
A force de chansons, de lyriques travaux,
Terrasse la sottise et combat ses rivaux.

Loin de moi ces climats, où, de sa main dorée,
Plutus forme aux Français une ame hyperborée:
Des remparts Lyonnais me préservent les Dieux!
Le multiple Barême, Appollon de ces lieux,
Y bouche les esprits de son livre bizarre,
Et d'un frais Jouvenceau compose un vieil avare.

Contraint par son talent, si quelque jeune esprit
Y goûte de Boileau le poétique écrit,
Plutus le déshérite ; et, grâce à l'anathême,
Le génie est un vice et la rime un blasphême.

Hé quoi ! serait-il vrai qu'à la cupidité
Le commerce tint l'homme à jamais arrêté,
Et que son influence étouffât dans notre ame
Des vertus et des arts la précieuse flamme ?
Non, non, et si je vois un vil calculateur
Pâlir sur les feuillets d'un livre usurpateur,
N'avoir d'autre plaisir, n'avoir d'autre science,
Et chiffrer en son lit jusqu'à son espérance ;
Non, de l'humanité, ce sordide apostat
Prit le vice en son cœur, et non dans son état.

Par un noble trafic, l'aride Phénicie
Autrefois regorgea des trésors de l'Asie ;
Mille vaisseaux partis des Tyriennes mers,
Couraient porter la pourpre aux Rois de l'univers:
Mais jamais Tyrien, pour nous rendre sauvages,
De sa trirême d'or ne sauta sur nos plages.
Alors qu'au-devant d'eux, par un motif galant,
Le Gaulois épuisait quelque informe talent,
Jamais ces droits esprits n'employèrent leur force
A briser méchamment sa trompette d'écorce !

Leur

Leur mépris insultant jamais ne condamna
L'hymne rustre d'un Celte, ou d'un pâtre d'Etna.

Quoi donc ! ne sais-tu pas, ô trafiquant avare,
Que le fils de Maïa s'enfuit d'un ciel barbare ?
Suis-moi : pour un moment, laisse en ton cabinet
Ton journalier esprit ployé dans un cornet :
Admire de CHALON la vigueur et la vie ;
Frémis, et sois en proie aux serpens de l'envie.
Vois-tu ce coryphée, en ce banquet joyeux,
Séduire par l'esprit, et charmer par ses jeux ?
Demain dans trois forêts, en une heure, abonnées,
Il doit, avant le jour, rassembler cent cognées :
Bientôt la forêt tombe, et, dans des lieux divers,
Va secourir Vulcain et braver les hivers.

La brûlante Provence et la Neustrie humide
Eprouvent de Cérès l'inconstance perfide :
Tandis qu'à pressurer tes manœuvres sujets,
Ton cupide cerveau bornait tous ses projets.
Celui-ci, dont tes ris sifflent le beau langage,
Recueillit cent moissons pour ce lointain rivage ;
Les fleuves, à grands flots entraînent ses présens,
Et la fortune rit à des soins bienfaisans.

Ainsi le Châlonais, en systêmes fertile,
Unit en ses bureaux, par un mélange utile,

La lyre au trébuchet, la palette au syphon,
Homère à Savary, Raynal avec Buffon.

Son projet d'un instant, à l'instant l'exécute ;
Avec plus de lenteur le plomb vole à la butte.
Fastueux à Paris, simple dans ses foyers,
Ainsi que ses esprits, ses soins sont journaliers.
Civil et point flatteur, galant avec adresse,
Tout cède et s'aplanit devant sa hardiesse.
Il réussit encor jusques dans ses écarts.
D'où partent ses talens ? Ils sont le fruit des arts.
Les ailes de Mercure, à Minerve soumises,
N'atteignent pas sans elle aux hautes entreprises.

Mais Lyon, diras-tu, d'un seul objet épris,
D'un cours périodique a réglé vos esprits.
Oui, je le sais. Ce fil, qu'un précieux insecte,
Roule sur sa prison, dont il est l'architecte,
Des plaines du Catai transporté sous nos toits,
Ce fil, d'une navette arme toujours vos doigts.
Deux fleuves, cependant languissent sur vos rives,
Et la rame pourrit sur leurs ondes oisives.
Mais enfin asservis par un double trésor,
De l'une et de l'autre main filant la soie et l'or,
Ne pouvez-vous cherchant à franchir vos barrières
Vers le dieu du génie élever vos paupières ?

L'aiguille Phrygienne, ainsi que vous jadis,
Enfermait la chlamyde en un réseau de lys;
Et bornant chez Ilus sa marche aventurière
Apollon s'y couvrit d'une ombre hospitalière.
Respectez-le de même et tendez-lui les bras.
L'ignorance suffit; ne soyez point ingrats.
Si le fer en criant sur des lames mobiles,
Fait éclore un prodige entre vos doigts habiles,
Si le trait d'une fleur, avec grâce conçu,
D'un satin énervé fait chérir le tissu;
Aux autels de Plutus n'en faites pas hommage:
Ce n'est qu'au feu des cieux qu'appartient cet ouvrage.

Que fais-je? à censurer d'incurables travers
Pourquoi corrompre ainsi la douceur de mes vers?
Muse, par quel écart, laissant dormir ma lyre,
Ai-je donc fait siffler les roseaux du Satyre?
Reviens: de tes couleurs abreuve mes pinceaux,
La nature m'appelle à de plus doux tableaux.
La fraîcheur mouille encor la Châlonaise rive,
Courons y retrouver ma cabane fictive.

Arrête-toi, mon cœur: y peux-tu faire choix
De ces plaisirs touchans savourés autrefois?
Qu'êtes-vous devenus, instans de mon jeune âge?
Alors vingt-deux printemps brunissaient mon visage

Les temps sont bien changés : mais mon cœur ne
l'est pas ;
Et les plaisirs d'alors m'offrent mêmes appas.
Oui, séjour de la paix, vos dômes de verdure,
En ombrageant mes yeux, couvrent une ame pure.
Sous votre ombre, il est vrai, du lignon revêtu,
Je ne soupire point un amour ingénu ;
Fatigué d'être en butte au caprice, à la feinte,
Mon cœur est aux objets d'une tendresse sainte.

Riche présent de l'Inde, orgueilleux maronnier,
Prête à mon jeune fils ton abri printannier ;
On l'élève, il s'élance, il crie, il se désole ;
Incline vers ses mains ta blanche girandole ;
Croissez, gazons, croissez sous ses pas incertains,
Et préservez son front, en ses jeux enfantins :
Il poursuit la Napée ; à l'entour du treillage,
C'est sa mère qui rit d'un si doux badinage.
De tes plus chers plaisirs le temps est loin encor,
O mon fils ! mais un jour, de mille grapes d'or
Cette double muraille, à la fin tapissée,
Viendra plus que tes jeux réjouir ta pensée ;
Je t'aiderai moi-même, et ton doigt délicat,
Alors, picotera le salubre muscat.

CHANT IV.

En sillons inégaux, cependant, écrasée,
L'herbe humecte mes pieds d'une fraîche rosée.
Des foyers Bourguignons, patriote immortel!
La nature, en ce Temple, ombrage ton autel,
O BUFFON! qu'il est doux au dieu de l'harmonie,
D'y chanter les travaux qu'enfante ton génie!
En ton livre absorbés, et ma tête et mes yeux
Pénètrent avec toi tous les secrets des Cieux!
Oui, je crois voir la Terre, avec son satellite,
S'élancer du Soleil et tracer son orbite:
A sa source arraché, le fluide brûlant,
Bouillonne, et du Cahos s'échappe scintillant.
La terre est calme enfin; sa surface attiédie
Enfante la nature et lui donne la vie.
Par d'éternelles lois, asservis, entraînés,
Les principes épars se mêlent combinés:
L'air circule, l'eau flue et la mer se retire;
L'ordre naît; l'arbre croît; l'or luit; l'homme respire.
O Dieu! sublime esprit, système ingénieux!
Nouveau fils de Japet, deviens égal aux Dieux.
Cependant Copernic, nous découvre enfin la trace
Des sphériques flambeaux qui roulent dans l'espace:
A son calcul savant l'univers obéit:
Il prédit, l'effet prouve, et le préjugé fuit.

Mais quel vaste pouvoir, dans la plaine Éthérée,
Imprime à chaque globe une route ceintrée?
Comment en leur chemin, dans ces orbes croisés,
Par un choc mutuel ne sont-ils pas brisés?
Newton parle, et je vois ces mondes innombrables,
S'opposer, à la fois, des forces indomptables,
Et toujours l'un par l'autre, attirés, retenus,
Ne se joindre jamais et rouler suspendus.
Newton fait plus : armé d'un crystal angulaire,
Il dérobe un rayon à la clarté solaire;
Le divise à son gré, le récompose encor;
En pénètre l'essence, en calcule l'essor;
L'enchaîne, et des couleurs démontre les prestiges.
Du planétaire cours mesurant les vestiges,
Kèpler voit du trident le domaine azuré,
Chaque jour élargi, chaque jour resserré:
Vers Diane et Phœbus, Kèpler lève la tête;
Et, des lois de Neptune, il devient l'interprète.
Rival de l'Océan, Linné crée; à sa voix
La perle est enfantée, et ceint le front des rois.
Garick commande au feu; Colomb double la terre:
Francklin à Jupiter arrache le tonnerre:
Et sur les vents captifs, Montgolfier glorieux,
Vole, franchit l'Olympe et plane sur les Dieux.
Voilà l'homme : à ces traits je connais sa puissance.
En vain le sot orgueil, la perfide ignorance,
Sèment autour de lui le fiel et le poison;
En vain le fanatisme, armé de son tison,

Hurle, et veut dessécher le génie en sa source :
Le génie est vainqueur : sa lumineuse course
Atteint d'un pôle à l'autre, et rayonnant d'attraits
Il force la sottise à dévorer ses traits.

Tel l'aigle audacieux, de son vaste pennage,
Lutte contre Borée et surmonte l'orage :
Ou tel en ce moment, au gré des matelots,
Remonte cette nef, sur de contraire flots :
Sous sa proue et ses flancs, frémissante, rebelle,
L'onde, à bouillons pressés, blanchit et s'amoncèle :
Toujours la nef avance ; et le port de CHALON
Va bientôt saluer son flottant pavillon.

La fortune à vous plaire est sans doute attentive,
Etrangers, qui voguez vers cette heureuse rive :
Oui, sortez à l'envi de vos réduits obscurs :
Bigarrez le tillac, et saluez ces murs.
Chaque fois que mes yeux, lassés d'une autre plage,
Abordent de CHALON le riant paysage,
Comme vous je m'empresse, et des lointains rochers
Je cherche à voir déjà ses bleuâtres clochers.

Tel, échappant à Mars, après trente ans de peines,
Maître enfin de ses pas, libre d'indignes chaînes,
Le soldat va revoir les Lares villageois,
Que son goût vagabond méconnut autrefois.

Le besoin, la douleur, l'ennui, la servitude,
Embellirent bientôt sa natale habitude :
Il regretta les champs, l'ombrage du verger,
Les soins de la charrue, et le fer du berger :
Il s'en rapproche enfin. Déjà sur son passage
Serpente le ruisseau qui fuit vers son village ;
Il en aime le nom, il se plaît à son cours ;
Il en compte de loin les tortueux détours.
Hélas ! depuis long-temps les fleurs de cette rive
N'avaient point réjoui sa paupière captive :
Voici l'humble Pouliot, le cityse pourpré,
La blanche marguerite, et le genêt sucré :
Il cueille avec respect, avec reconnoissance,
Ces plantes, ces bouquets, amours de son enfance.

Mais sur l'aride pic, ce château, cette tour,
Des esprits malfaisans ordinaire séjour :
Ces rochers buissonneux, dont la scabreuse route,
Distillant la fraîcheur, vient pendre sur sa route,
D'un voisinage cher, témoins religieux,
Précipitent sa marche et captivent ses yeux.
Il voit déjà monter à travers la ramée,
Des foyers paternels la grisâtre fumée.
A chacun de ces pas c'est un nouveau plaisir ;
Le temps de sa jeunesse émeut son souvenir.
C'est là que pour s'ébattre il devançait l'aurore ;
Là, dans cette prairie, il s'en souvient encore,

Son ame de l'amour sentit les premiers feux;
C'est là que de la fête on célébrait les jeux;
A cet aspect il pleure, et son ame attendrie
L'entraîne; il court, il vole.... et rentre en sa patrie.
Qu'il est heureux !... mon cœur jouirait comme lui,
CHALON, si de tes murs j'approchais aujourd'hui.

Eh quoi! n'y suis-je pas? Qu'importe en quel rivage
M'entraîne malgré moi la fortune volage :
Près de l'Arve arrêté, qu'importe si demain
Je foule l'Ausonie ou le sol du Germain?
Le but, les vœux, l'espoir de mon ame élancée
Aux côteaux Édiiens ramènent ma pensée :
Je les vois, les habite; et ma muse, en ce jour,
En dépeint les attraits pour charmer tant d'amour.

O vous donc, qui venez de diverses contrées
Habiter aujourd'hui ces murailles dorées,
N'offrez point à Janus un inutile encens.

De l'hospitalité, les patrons impuissans
Chassés d'un siècle à l'autre ont déserté l'Europe.
Dès long-temps il n'est plus cet âge philantrope,
Ou tantôt échappant à de lointains combats,
Tantôt pour visiter de plus sages climats,
Sans or, libre de soins, grâce à des mœurs prospères,
Les hommes voyageaient sur la foi de leurs frères.

O mœurs du bon vieux temps ! Jouet des cœurs pervers,
Trouvez du moins encor quelque place en mes vers.
Alors que le Soleil délaissant les campagnes,
Portait l'or et la pourpre au sommet des montagnes,
Que l'oiseau se cachait sur l'arbre hospitalier,
A travers les genêts d'un oblique sentier,
Le poudreux voyageur à la prochaine ville,
Sans soupçon de refus, allait prendre un asile.
De foyers en foyers son inquiette main
N'y sollicitait point un Crésus inhumain ;
Un étranger alors, par une telle injure,
Aurait calomnié son frère, et la nature.
Qui prévient ses bienfaits, outrage la vertu.

Au carrefour assis, de fatigue abattu,
L'étranger patient attendait un hospice,
Bientôt des citoyens la foule bienfaitrice
A l'envi l'appellait, et l'hôte préféré,
Ami d'un inconnu, de son choix honoré,
L'emmenait sous son toit. Sa main patriarchale,
Avant de partager une table frugale,
Humectait d'une eau pure et de parfums choisis,
Les pieds du voyageur sur la route endurcis.
Après un doux sommeil, s'il partait dès l'aurore,
De présens et de vœux on le chargeait encore.
Ainsi de toits en toits, sous le sien de retour,
Il contait son voyage ; et ses fils, chaque jour,

Ajoutaient aux souhaits de sa reconnaissance.
De ces antiques soins, de ce temps d'innocence,
La Thrace, l'Arabie ont des restes encor.

Vestiges précieux des jours de l'âge d'or!
Vous avez pour jamais disparu de nos villes;
Le vice, les tyrans, les discordes civiles
En ont tout effacé, jusques au souvenir.

Quand du Tage au Volga Janus s'est vu bannir,
CHALON n'a pu braver les mœurs de nos empires;
Mais n'y redoutez point ces modernes vampires:
D'un gîte mercenaire insolens flibustiers,
Jetant sur les passants leurs filets maltotiers:
A qui, pour ressembler aux brigands de la Grève,
Il ne manque à présent que le salpêtre, un glaive.

O que des CHALONAIS j'aime les douces mœurs!
D'un voile, devant eux, ne couvrez pas vos cœurs:
Leur franche aménité ne cache pas un piége;
Tant de feu ne suit point l'amitié sacrilége.
Il est, je le sais trop, de françaises cités,
Dont l'amour circonscrit, les égards limités,
Jusques à l'étranger dédaignent de s'étendre.
On craint de lui parler; on rougit de l'entendre.
D'ennemis entouré, comme tel aperçu,
De l'espoir de s'instruire il est bientôt déçu;

En proie au sot babil d'une peuplade oisive,
Il épuise en portraits leur imaginative ;
Heureux s'il n'encourt point, en ce conflit ligueur,
D'un petit magistrat la petite rigueur !

Si le ciel d'un cœur tendre a fait votre partage,
Aimez ; c'est à CHALON qu'est son plus doux usage:
Que l'objet préféré de vos soins amoureux,
Aime comme LOUISE, et vous serez heureux !

Folle pensée ! Eh quoi ! mignardant mes césures,
Des roses de Paphos j'embellis mes peintures,
Tandis que l'infortune empoisonnant vos jours,
Ferme vos sens, peut-être, à la voix des amours ?
Venez ; aux malheureux la nature est fidèle,
Et l'homme encore ici se montre digne d'elle.
Ah ! si la pauvreté déjà sur votre front,
D'un cachet de poussière a gravé son affront,
Loin d'être repoussé dans le fond de l'abîme,
Votre malheur du moins ne sera pas un crime.
Mais non, fuyez ; fuyez... O sainte Vérité !
Mes vers oseraient-ils éloigner ta clarté ?
CHALON ! de mon encens la vapeur criminelle
Voilerait les défauts que ta beauté recèle !
Non, les Muses en vain de leur goût m'ont fait part :
L'humanité sacrée est au-dessus de l'art.
Pardonnez, Calliope, aux redoutables rimes
Qui vont de la fortune évoquer les victimes ;

Châlonais ! pardonnez, si mon cri rigoureux
Oppose à vos vertus mes frères malheureux :
Ah ! qui vous connaîtra, sur votre tête pure
N'osera rejeter l'affront de la nature :
J'en atteste le ciel ! j'en atteste mes yeux !
Mes yeux, témoins fréquens de vos soins précieux,
De ces soins, que le pauvre aime et préfère encore
Au denier recueilli sur la main qu'il implore.
Vers vous je l'envoyais !... Hélas ! qu'avais-je dit ?

O toi, de qui l'aspect par le riche est maudit !
Toi, qu'un sort courroucé, Némésis et ton père,
Pour n'y rien posséder ont jeté sur la terre,
Fuis, ou bientôt en proie à ton vain repentir,
Dans l'antre de la mort tu te vois engloutir.
Du portail, qui de Beaune ouvre et ferme la route,
N'as-tu pas traversé la longue et double voûte ?
N'as-tu pas entendu ses épais fondemens
Retentir de clameurs, de sourds gémissemens ?
Des sanglots de tout sexe, et des cris de tout âge
N'as-tu pas entendu le lugubre assemblage ?
Connais-tu ces cachots ? exécrable manoir !
Où les élus d'un Dieu, frappés de désespoir,
Mordent en frémissant la grille souterraine
Qui les a séparés de la nature humaine ?
Qui pour jamais, hélas ! les en a séparés !
Cris vains, cris superflus ! ils vivent enterrés !

Là, par un dur travail, qu'on taxe avant l'aurore,
Le pain de la douleur, ce pain s'achète encore!
Sais-tu que de ces lieux le fermier inhumain,
Harcelant ses forçats par le fouet et la faim,
Face à face de l'homme, avec effronterie,
Revend à triple prix leur chétive industrie?
Si le Lévite, au moins, fidèle aux saintes lois,
Dans leur cœur ulcéré répandait quelquefois,
Avec ce ton de paix, qui soulage et console,
Le beaume adoucissant de la sainte parole!
Mais non; il cède encor l'œuvre au Samaritin.

Ces mystiques discours, ce zèle clandestin,
Quand il faut sermoner de belles pénitentes,
Quand il faut consoler des veuves opulentes,
Tout ce bénin pathos est-il pour les prisons?
Un pauvre habitué trafiquant d'oraisons,
Commis sacerdotal qu'au rabais on préfère,
Suffit pour consoler la terrestre galère.
Une fois par semaine il vient en perroquet,
Leur servir à la hâte un céleste banquet;
Et vite, il leur mesure, en prudente personne,
La parole divine à l'argent qu'on lui donne.

Tremble; cache ta honte; et sans témoin, sans bruit,
De la douce pitié recueille encor le fruit;

Et puis cours en secret aux lieux de ta naissance,
Si cet asyle encor reste à ton indigence ;
Cherche une route obscure, et frémis jour et nuit :
Un démon destructeur sans cesse te poursuit.
Lis dans tous les regards ses menaces sinistres ;
Cent coursiers sur tes pas portent les bleus ministres.
En vain la fièvre aiguë, ou la guerre, ou la mer,
Ont blanchi tes cheveux, ont desséché ta chair :
Sur le marbre insultant des fastueux portiques,
Vois ton arrêt de mort et tes palmes civiques.
Fuis ; d'un cruel exil, n'accuse point CHALON,
Les lois à chaque pas ont bâti ta prison.....

En quel lieu fuiras-tu que Plutus ne t'accable ?
La tombe est le seul port ouvert au misérable.
Avant que d'y descendre, avant que de périr
Sous ces mêmes guérêts qui n'ont pu te nourrir ;
Sur les cruels auteurs de tes longues souffrances,
Si tu veux appeler les célestes vengeances ;
Si tout entier alors à l'indignation,
Ton cœur veut exhaler son imprécation ;
Et d'un Dieu démenti par de prospères crimes,
Indiquer à ton Roi les plus dignes victimes :
Nomme, nomme à grands cris ces cruels publicains,
Qui, voleurs de l'État, l'oppriment de leurs gains :
Ces rentiers ténébreux, de qui l'usure oblique
Achève sans pitié la misère publique :

Ces nobles herminés, invisibles marchands,
Rapaces possesseurs et demi-dieux méchans,
De qui l'orgueil, l'éclat, le pouvoir, les intrigues,
Ramènent toujours l'or entre leurs mains prodigues.
Nomme ces parvenus, de l'ombre des bureaux,
Transplantés en un jour sous de nobles châteaux;
Ces valets intendants; ces radieux notaires,
Appelés Monseigneur dans les champs de tes pères.
Ce sont-là tes vautours et tes vrais oppresseurs,
De tes larmes de sang implacables censeurs.

Couvre-moi de l'égide, invincible Minerve!
Vous n'échapperez point au tourment de ma verve.
Avides citadins, dont les bras tout-puissans
S'étendent tous les jours pour envahir les champs,
Avez-vous assez loin fondé votre opulence?
D'assez d'agriculteurs dévoré la substance?
Faut-il à vos États rendre encor contigu,
De quelque humble vassal le domaine exigu?
Ce modique vignoble, espoir d'un doux ménage,
Va-t-il d'un autre achat arrondir l'héritage?
Cet enclos tout rempli d'un boisseau de blé noir,
N'allongera-t-il pas votre anglais promontoir?
Opprimez, usurpez, tyrannisez: qu'importe?
Le faible doit fléchir sous la main la plus forte.
Osez tout sans pudeur; osez. A quel secours
L'agricole éperdu peut-il avoir recours?

Ira-t-il

Ira-t-il hardiment, des clous de sa chaussure,
Des parquets du Sénat sillonner la peinture ?
S'il l'ose, la chicane avec sa roque voix,
N'est-elle pas là prête à retourner les lois ?
Ira-t-il de Louis invoquer la justice ?
Sans doute, il l'obtiendrait, avec votre supplice :
Mais aux marches du trône, aux regards de Louis,
Qui conduira ses pas et ses yeux éblouis ?
De tout royal palais les hautes avenues,
A l'intrigue, au crédit ouvertes et vendues,
Ce chemin tortueux de la subtilité,
Fut-il frayé jamais par la simplicité ?

Poursuivez donc : alors que rien ne vous traverse ;
Arrachez la charrue, et la faulx, et la herse
Aux mains des laboureurs de leurs champs expulsés ;
Qu'ils s'en viennent soudain, l'un sur l'autre entassés ;
Dans nos murs corrompus, des cerfs de l'opulence
Grossir les bataillons, partager l'insolence :
Qu'ils viennent des cités accroître l'embarras ;
D'un luxe trop actif multiplier les bras ;
Fatals à leur pays, aussi bien qu'à leur frère,
D'un travail excessif amoindrir le salaire.
Bientôt, hélas ! bientôt il me faudra les voir,
De leur patron cupide assiégeant le comptoir,
Demandant à hauts cris le travail qu'il dispense,
Acheter, sol par sol, sa lâche préférence.

Mais de leur désespoir qui nous peindra l'excès,
Quand Mercure aux marhands refuse des succès?
Quand la sotte avarice, abusant d'un droit libre,
Tout-à-coup du commerce a rompu l'équilibre;
Quand le luxe, le vice, avec impunité,
Fracturent des fripons le comptoir effronté;
Quand la foudre de Mars, le trident de Neptune
Fracassent les vaisseaux qui portent ta fortune?

Certes, c'est bien alors qu'un génie infernal
Prépare à l'artisan son désastre final.
La stupeur est au change, et les ruines germent;
Le riche est alarmé; les ateliers se ferment:
Il n'est plus de travail, plus de pain, plus d'espoir.
L'huissier malin gravit jusqu'au septième ouvroir:
Ni pitié, ni sanglot, ni cris, rien ne le touche;
Il arrache le pauvre à sa piteuse couche:
Le pauvre fuit, hélas! sans abri, sans secours.....
Et la prison l'attend pour terminer ses jours.

Eh bien! riches du monde, usurpateurs champêtres,
Êtes-vous satisfaits?...Pégase, entends mes maîtres
Fronder tous à l'envi nos ciniques écarts.....
Ramène vers CHALON ton vol et leurs regards:

Modère désormais la fougue audacieuse.

Muse ! tu m'as ravi ta lyre gracieuse ,
Qui chantait les amours , les plaisirs , la beauté :
Rends-la-moi ; je revois ma charmante cité.

LE TRIOMPHE

DE

GRÉTRY,

POÈME,

Prononcé au Théâtre de Liège, le 23, Septembre 1780, pour l'installation du buste de ce célèbre Musicien.

Le cri d'un peuple libre est celui de la gloire.
Extr. du Poème.

PRÉFACE.

NUL N'EST PROPHÈTE DANS SON PAYS : Ce proverbe s'est généralement vérifié jusqu'à nos jours ; il appartenait à cité de Liège de le démentir ; on peut dire que son admiration pour GRÉTRY, son concitoyen, est non-seulement juste, unanime, et confirmée par l'Europe; mais qu'elle porte aussi ce caractère de vérité et de franchise, qui ne distingue pas les éloges trop nombreux que tant d'auteurs du dix-huitième siècle ont obtenu de la cabale et de l'intrigue.

Combien le noble amour de la gloire doit être satisfait, quand la main de la liberté présente la palme!

Je me suis fait un devoir de reconnaître, par un Poème, le plaisir que m'ont fait éprouver les ouvrages de M. GRÉTRY : ce

Poème est le fruit de huit heures de travail; je n'en cite la promptitude, que pour attribuer ce petit effort à mon cœur. Quand il dicte, la plume coule rapidement, et les étincelles qu'il a pu laisser échapper, me concilieront sans doute l'indulgence de ceux que mon zèle intéresse.

Au reste, l'aspect du buste de M. Grétry, les charmes du ciseau de M. Evrard, qui l'a produit, les soins bienfaisans des magistrats qui l'ont élevé, serviront de voile à mes faibles accens; et il suffit à ma muse d'être entrevue à travers les dignes objets de l'admiration et de la reconnaissance publiques.

LE TRIOMPHE
DE
GRÉTRY,
POÈME.

Filles de Mnémosyne ! ô vous divines sœurs,
Dont le souffle enfanta les arts consolateurs !
Vous, qui, du haut du Pinde, avez vu l'Ionie
Dans les murs de Milet célébrer le génie !
Alors que Thimothée, en ces murs glorieux,
Mêla ses doux accords à la langue des Dieux !
Vous, dont les chastes mains tressèrent les guirlandes
Que la Grèce à sa lyre appendit en offrandes,
Aujourd'hui sur ma tête agitez vos flambeaux,
Et prêtez à mes vers quelques charmes nouveaux :
Je chante en vos parvis un autre Timothée.

Cette antique Cité, que la Meuse argentée,
Dans son plus beau vallon arrose avec plaisir;
Dont l'heureux Citoyen à l'entour voit fleurir,
Et l'épi de Cérès, et les fruits de Pomone,
Le pampre verdoyant de l'amant d'Érigone;
Et trouve, en ses foyers, où règne la gaîté,
Le premier de nos biens, la douce liberté;
Liége enfin, de Milet, aujourd'hui la rivale
Prèpare de GRÉTRY la pompe triomphale.

GRÉTRY son digne fils, comme il l'est d'Apollon,
De ses premiers accens réjouit ce vallon;
Par le talent bientôt guidé vers l'Étrurie,
De ce goût délicat qui germe en sa Patrie,
Il sent développer en lui tous les trésors:
Déjà le cœur s'émeut à ses tendres accords;
Et la France soudain, partageant son délire,
Applaudit chaque fois aux accens de sa Lyre.

Que de tableaux divers! quelle fécondité!
Comme il a su toujours avec variété,
De mille passions exprimer le génie;
Donner à chaque objet une nouvelle vie!

Du sauvage HURON veut-il peindre les mœurs?
La noble liberté lui prête ses couleurs;

Du joug des lois sa Lyre avec fureur murmure ;
Et le comble de l'Art peint la simple nature.

Plus tranquille, plus doux, dans un charmant réduit
Par des chemins de fleurs, ensuite il nous conduit :
C'est là, qu'est le tableau d'un fortuné ménage :
Hélas ! du bon vieux temps aimable et sainte image,
LUCILE, nos regrets naissent de tes vertus,
Et GRÉTRY peint en toi des mœurs qui ne sont plus.

Ainsi, simple toujours, mais toujours simple en maître,
Il chanta SALENCY sur la flûte champêtre ;
A sa voix pastorale un charme m'a surpris ;
Je me crois transporté sous des berceaux fleuris,
Où l'amour tout en pleurs, où la vertu plaintive
D'un ruisseau sinueux font retentir la rive ;
Et quand la rose enfin, ramène la gaîté,
Je ne vois plus qu'aux champs quelque félicité.

Cependant à la ville un attrait me rappelle ;
J'écoute l'Hymne saint de l'amitié fidelle :
O Blanford ! ô Nelson ! que vos élans sont doux !....
Mais où sont les amis qui pensent comme vous ?

Ah ! détournons nos yeux du funeste égoïsme ,
Et des temps reculés admirons l'héroïsme :
La trompette SAMNITE appelle les guerriers ;
Écoutez-la , Français , et cueillez des lauriers !

TIRTÉE , ainsi TIRTÉE , intrépide Bellonne ,
Secouait ton flambeau : c'est dans Lacédémone ,
De ses chants belliqueux, qu'il embrâsait les cœurs ;
Il y soufflait la guerre et toutes ses fureurs.

Mais tel que le soldat , qui d'une main guerrière ,
De son glorieux front efface la poussière ,
La poussière des camps ; sitôt que de la paix ,
L'olivier bienfaisant ombrage les guérêts ;
Son ame , des combats oubliant les alarmes ,
Vient caresser Vénus et se livrer à ses charmes :
Tel GRÉTRY déposant le clairon martial ,
Prend le luth de l'amour et n'a point de rival.

Laisse , laisse , Thalie , évoquer l'art des Fées ,
Pour dresser à l'amour de magiques trophées !
Va , si les cœurs séduits par trop de fiction ,
Aiment du merveilleux la vaine illusion ,
GRÉTRY seul a prêté des charmes à ZÉMIRE :
Si l'ombre de Molière à tes pieds en soupire ,
Console ce grand homme , et dis-lui qu'Apollon
Accueille tous les Arts dans le sacré Vallon :

Que, souriant à tous, sous un même platane,
Souvent il place Orphée auprès d'Aristophane.

Source de la lumière! ô toi, père des arts!
Des chefs-d'œuvre divers, sur ton autel épars,
Des travaux de GRÉTRY, des chants de ce grand homme,
Auquel, dis-nous, auquel faut-il donner la pomme?
Est-ce quand de son luth l'esprit et la fraîcheur,
Embellissent LUCETTE et son amant vainqueur?
Est-ce quand de CLITON, de sa fausse maîtresse,
Il nous peint tour-à-tour la fourbe et la finesse?
Ou quand de CLÉMENTINE, ivre de sentiment,
Il fait tomber la rose aux pieds de son amant?
Ou bien quand son génie, excitant son audace,
Pour vaincre MARSIAS, il se met à ta place?
Est-ce alors, dis-le-nous, que honteux de l'affront,
MIDAS doit voir GRÉTRY, le laurier sur le front?

Ah! suspends ton arrêt! et vois, fils de Latone,
ALONZE et LÉONOR réclamer la couronne:
Le folâtre PIERROT la demande en riant;
Et l'avare GRIPON, GRIPON même y prétend.

Accours, viens nous tirer de cette incertitude,
Famille de SYLVAIN! quitte ta solitude;

O Miracle de l'Art ! Ecoutons leurs accens :
Par quel charme céleste êtes-vous si touchans,
Vous, HÉLENE et SYLVAIN ? vous, PAULINE et
BAZILE ?
GRÉTRY ! de la vertu comme tu peins l'azile !
Va, cet ouvrage seul éternise ton nom,
Et la voix de l'Europe est celle d'Apollon.

Qu'entends-je ? Les clameurs d'une injuste cabale
S'élèvent aux accens d'ANDROMAQUE et CÉPHALE.
En vain de ces ingrats le pitoyable cri
Veut ravir l'œil au goût et la palme à GRÉTRY :
Le goût s'est élevé ; sa main sur le Parnasse,
Au doux chantre Liégeois marque une juste place.
Cette place est au Temple ou Thalie, en ses jeux,
Éclaire les esprits, en égayant les yeux.

De tes Concitoyens la main amie et juste,
O célèbre GRÉTRY, place en ces lieux ton buste ;
C'est la Patrie en corps qui te rend ces honneurs ;
Par la gloire inspirés, ses nobles Sénateurs
Couronnent par la tienne un règne de justice ;
La Cité s'embellit de leur dernier service.
Là, tu partageras l'encens libre et flatteur
Que chaque Citoyen brûlera pour l'acteur ;
Là, du talent sublime, et l'emblême et l'enseigne,
tu charmeras Velbruck dont tu pares le régne ;

Là, ce Prince chéri, doux et juste à-la-fois,
Là, son ami de cœur, l'organe de ses loix,
Admireront toujours ta Patrie et son zèle;
Comme toi l'illustrant, ils l'aimeront comme elle.

De ce trône des Arts, sans crainte, à tous les yeux,
Élève hardiment ton front victorieux;
Ce n'est point le ciseau du flatteur mercenaire
Qui fit salir les traits que le Public révère;
Ce n'est point de la main d'un Peuple intéressé,
Que cet insigne autel à ton nom fut dressé:
La vérité l'élève, et la reconnaissance.
Tu connais ta Patrie. Eh! crois-tu quelle encense
L'idole qu'en secret son cœur n'aimerait pas?
Non: l'esclave applaudit et murmure tout bas;
Mais ici tout est libre; ici l'antique Rome
Retrouverait son sceau sur le front de chaque homme.
Loin, loin la servitude; ici son dur lien
Est le dernier des maux du dernier Citoyen.
Brille donc, noble Artiste, au Temple de Mémoire;
Le cri d'un Peuple libre est celui de la gloire.
Jouis-donc des transports de ce Peuple enchanté,
Et travaille toujours pour la postérité.

L'HISTOIRE NATURELLE

ET

SON ÉTUDE,

DANS LE COURS DES SAISONS,

POÈME.

A Paris, le 23 Août 1777.

Te *socium* studeo scribendis versibus esse
Quos ego de rerum naturæ pengore conor

LUCRÈCE, *lib.* 2.

L'HISTOIRE NATURELLE

ET

SON ÉTUDE,

DANS LE COURS DES SAISONS,

POÈME.

O NATURE! ô ma mère! enfin, grâce à BUFFON,
Ton sein est désormais ma suprême leçon.
Loués soient le génie et la main bienfaisante,
Qui me peignent tes dons et ta beauté touchante;
Et dont les traits hardis, brûlans du feu des cieux,
Dévoilent aux humains tes secrets précieux!

Je ne suis plus un être incertain et timide,
Que l'ignorance arrête, et que le hasard guide:

La terre sous mes pas aura beau s'ébranler ;
La mer franchir ses bords, et les volcans brûler ;
La foudre en longs éclats, gronder dans l'atmosphère,
Sans m'alarmer alors j'observerai la terre :
Le télescope à l'œil et la sonde à la main,
Sur les pas de BUFFON, j'irai, d'un front serein,
Tantôt fixant des monts les redoutables cimes,
Tantôt des flots amers pénétrant les abîmes,
Apprendre par quels coups les élémens fougueux,
Unis ou divisés se combattent entre eux.

Mais, tirant le rideau sur cette scène immense,
Quelquefois je viendrai, dans l'ombre et le silence,
De mon individu contempler les ressorts.
C'est là, que je pourrai, par d'utiles efforts,
Du Pline de Montbard en méditant les veilles,
De la sage Nature admirer les merveilles ;
D'un fluide animé décomposer les flots,
Sonder son mouvement, et voir par quels canaux,
Aussi prompt que l'éclair, parcourant tout mon être,
Il me force à sentir, à toucher, à connaître.
Salutaire travail ! ô sublime savoir !
Que souvent d'*Atropos* je tromperai l'espoir !
On me verra bientôt, d'une main assurée,
Chasser cent maux divers de la terre éplorée ;
Guider des végétaux les baumes absolus,
Par des sentiers secrets que je n'ignore plus ;

Ou bien à la santé, muni d'un fer utile,
Tracer adroitement une route facile;
Et protégeant ainsi mes frères chancelans,
Les conduire au tombeau courbés du poids des ans.

Ah! pour me délasser de ces soins respectables,
Que j'entrevois déjà de plaisirs agréables!
Heureux, si le destin propice à mes souhaits,
Daigne aider une fois mes modestes projets!
Sous mon toit solitaire, humble dans sa structure,
Tu trouveras un Temple, adorable Nature!
Là, tes dons étalés avec simplicité,
Charmeront mes loisirs, en peignant ta beauté.

Le marbre y montrera ses veines purpurines;
Les métaux différens leurs lames argentines;
Le lapis, son azur; des brillans minéraux,
L'œil y contemplera les bizarres cristaux;
Avec ordre rangés, de nombreux coquillages,
De l'immense Océan y peindront les rivages;
En pierre transformés par d'inconnus hasards,
Là, vingt objets divers frapperont les regards;
Mes diligentes mains y placeront encore
Les utiles présens de Pomone et de Flore;
Les ronces des forêts, les simples des jardins,
Et le germe infini qui les rend aux humains:

Ici, sera l'insecte, et plus loin le reptile;
A côté, l'amphybie et le poisson agile;
Le bipède privé, les habitans des airs,
Y feront admirer leurs plumages divers :
Là, paraîtra le chien que regretta son maître;
L'ingénieux castor, et la chèvre champêtre;
Le singe dont l'instinct souvent me divertit;
Et la douce brebis dont je porte l'habit.
Ainsi, par les effets d'une histoire vivante,
O sage! en tes foyers l'Univers se transplante;
Des plaisirs toujours purs y naissent sous tes pas;
Ainsi, quand des hivers les rigoureux frimats,
Entre le globe et moi mettront une barrière,
Je le retrouverai sous mon humble chaumière.

Mais sitôt que le char du lumineux courrier,
Dans sa course brillante, atteindra le bélier;
Sitôt que le zéphir, sur ses ailes légeres,
Portera le printemps dans mes champs solitaires,
J'irai dans les vallons, sur les prés verdoyans,
O Nature! adorer tes charmes renaissans.
Au crépuscule frais, d'une suave aurore,
Je verrai du bourgeon la feuille enfin éclorre;
L'abeille sur le thim lestement butiner,
Et préparer le miel qu'elle doit me donner.
Lorsque le passereau, d'une voix libertine,
Sifflera tendrement sa compagne lutine,

Que par un doux manége à la fois rapprochés,
Dans le sein du plaisir je les verrai panchés,
Alors, mes chants diront : « Amour ! ame du monde !
« De biens et de plaisirs source chère et feconde !
« C'est toi, dont les bienfaits toujours multipliés,
« Tiennent tous les humains l'un à l'autre liés :
« Sous le faix de l'ennui, le monarque t'implore ;
« Dans la paix de son cœur, l'homme simple t'adore ;
« Malgré tous ses trésors, consumés de désirs,
« C'est de toi que le riche attend quelques plaisirs :
« Au pauvre villageois, accablé de misère,
« Tu montres le bonheur auprès d'une bergère :
« Dans le sein d'un ménage, ô paix ! combien de fois,
« N'es-tu pas retournée au seul son de sa voix ?
« Ce charme séducteur dont la femme craintive,
« En dépit de mes sens tient mon ame captive,
« Ce trait toujours vainqueur, Amour ingénieux !
« C'est toi, qui le plaças sur sa bouche et ses yeux :
« C'est par tes heureux soins que je vois la lumière,
« Un jour.... je te devrai le plaisir d'être père ! »

Le Soleil cependant, aux plaines de l'Ether,
Aura déjà franchi le signe du Cancer ;
Déjà les moissonneurs, des voisines contrées,
Amoncellent aux champs les javelles dorées ;
Je cours mêler mes mœurs à leur simplicité,
Et je partage aussi leur agreste gaîté :

Alors, de mes deux mains froissant l'épi jaunâtre,
Je leur apprends, comment une terre marâtre,
Dans ses canaux secrets roulant des sels brûlans,
Exténua le grain engendré dans ses flancs;
Comment, près de la Saône, un champ gras et fertile,
N'attend qu'une rosée et qu'un sillon facile,
Pour promettre bientôt au laboureur charmé,
Le décuple flatteur du bled qu'il a semé!
Comment du Rhône altier le limon salutaire,
Engraisse les guérêts que dessèche l'Isère;
Par quels effets cruels un poison nébuleux,
Ravage une moisson, espoir de tant de vœux.

Mais bientôt par Bacchus appelés sous ses treilles,
Nous rougirons nos mains de ses grappes vermeilles.
Soleil, on te verra dès la pointe du jour,
Sur cent rameaux de pourpre osciller tour-à-tour:
La feuille encore citrine, et vers ses bords rougie,
Ceindra nos fronts joyeux, à la nouvelle orgie;
Et foulant à l'envi le raisin velouté,
Nous oublirons alors le départ de l'Été.

Riant fils de Jupin! ma voix reconnaissante,
Célèbrera ton nom dans la cuve fumante:
Je ne chanterai point les glorieux exploits,
Qui de l'Inde et du Gange asservirent les rois;

Ni les tendres momens qu'à l'ombre d'une tonne,
Tu passas sur le sein de ta jeune *Érigone;*
Mais le jus précieux qu'en faveur des humains,
Pour la première fois exprimèrent tes mains.

Dans mes Hymnes, souvent le vigneron docile,
Apprendra sans effort plus d'un secret utile;
Il saura que du vin les esprits recélés,
Sortent en cordiaux par un tube exhalés;
Qu'un acide mordant, que la chaleur condense,
En alcali benin transforme son essence;
Il saura dans quel temps, par quels divers secrets,
On peut donner au vin de plus poignans attraits;
Ou laissant une issue à sa vigueur captive,
Attirer sur ses flots une aigreur corrosive.
Usant mieux de ses biens, connaissant mieux ses maux,
L'homme rustique alors, bénira mes travaux.

Ainsi, belle Nature! observateur fidèle,
Tantôt levant mes yeux vers la voûte éternelle,
Tantôt sur l'horizon promenant mes regards,
Je pourrai contempler ton ordre, et tes écarts;
Et sans qu'aucun péril, aucun travail m'étonne,
Approfondir mon être et ce qui l'environne.

Tamain, savant BUFFON, m'applanit les sentiers.
Aujourd'hui même encor accablé de lauriers,

Tu poursuis, en géant, ta carrière brillante ;
Tout cède à ton génie, et ta plume brûlante,
A l'univers surpris, par d'immense travaux,
S'apprête à révéler des mystères nouveaux.

Tel est, Astre du jour, l'effet de la lumière ;
Tu répands tes rayons sur la Nature entière ;
Tout ressent ton pouvoir ; tes regards pénétrans,
Aux lieux les plus profonds portent des feux ardens :
Vainement quelquefois, une opaque nuage,
A tes flots embrâsés a fermé le passage ;
Les coursiers de ton char ont dévoré leur frein,
Et tu perces toujours plus grand et plus serein !

ODE,

Faite au Jardin des Plantes.

Année 1777.

QUEL feu je sens... quel Dieu m'inspire ?
O BUFFON ! je vois tes foyers ;
Le vent que ta bouche respire
Dans mon cœur souffle des brâsiers :
C'est la vertu qui les allume ;
La sagesse taille ta plume ;
Je célèbre un nom immortel :
Mon ame te rend son hommage ;
Je n'encense que le vrai sage ;
Je n'ai que mon cœur pour autel.

Peintre divin de la nature !
Par quels admirables accords
Tu nous peins, dans la créature,
Le dieu qui meut tous ses ressorts !
Pour le peindre, ta main sacrée
Va de la terre à l'Empirée,

Des Cieux dans l'abîme des mers :
Sur les ailes de l'éloquence
Ce beau tableau vole et s'élance,
Jusqu'aux deux bouts de l'Univers.

Pittoresque avec harmonie,
Et plus radieux qu'un beau jour,
Nous voyons ton vaste génie,
Instruire et plaire tour à tour :
Comme un volcan son feu bouillonne ;
Il séduit, persuade, étonne ;
C'est la voix de la vérité :
Philosophe avec hardiesse !
Écrivain rempli de sagesse !
Tu cours à l'Immortalité.

Ainsi, d'un vol fier et rapide,
L'aigle superbe fend les airs ;
Déjà dans l'ardeur qui le guide,
Il franchit les bornes des mers ;
Contre le Dieu de la lumière
Élevant une tête altière,
Il brave ses traits radieux ;
Il poursuit, et sa noble audace,
S'arrête enfin ; fixe sa place,
Dans le séjour même des Dieux.

Sans cet illustre solitaire,
Parmi tes rochers escarpés,
Montbar, du reste de la terre,
Tes remparts seraient ignorés :
A jamais, Cité fortunée,
L'univers te voit couronnée
Des lauriers même de BUFFON.
Emule d'Athènes et de Rome,
Tu possèdes dans un seul homme,
Socrate, Pline et Cicéron.

ODE

IMPROMPTU,

En voyant la statue de Buffon, au Jardin du Roi.

Année 1777.

VOILA celui dont le génie
Ote le voile à l'Univers;
Soyez connus, Cieux, Terres, Mers;
La Nature est approfondie:
Rapide et brûlant comme un feu,
Que le vent porte sur son aile,
BUFFON de sa main immortelle,
A touché jusqu'au sein de Dieu.

Que j'aime à voir cette figure,
Sublime dans sa vérité,
Dans le Temple de la Nature,
Présider en Divinité!

Peintre heureux, du double hémisphère,
Ne crains point de dicter tes lois;
Prosterné dans ce sanctuaire,
Tout reste muet à ta voix.

Que vois-je ? Est-ce un marbre insensible
Qui de BUFFON nous rend les traits ?
C'était en feu, s'il est possible,
Qu'il les fallait tracer exprès :
Loin de nous le marbre et la pierre,
Soleil prête nous tes rayons,
Un nouveau Dieu de la Lumière
Mérite bien de tels crayons.

Esprits vulgaires que nous sommes,
Que dis-je ?... Cessons d'admirer.
Nos voix célèbrent les grands hommes,
Et nous ne devons qu'adorer;
Oui, de la Lumière immortelle,
Qui roule au haut de l'horizon,
Vers nous jaillit une étincelle
Dont la Flamme anima BUFFON.

L'AMATEUR CHAGRIN,

SATIRE.

A Lyon, Année 1784.

Facit indignatio versum.

Juvenal.

L'AMATEUR CHAGRIN,

SATIRE.

Eh quoi ! de nos plaisirs a-t-on fait une ferme ?
Des rochers caverneux que la Savoie enferme,
Un pourceau féminin est-il ici venu
Pour enfler de notre or son mince revenu ?

Eh quoi ! lorsque le char qui verse la lumière,
Plongeant sur le revers du côteau de Fourvière,
Dérobe à nos comptoirs le travail et le jour ;
Quand le dieu du plaisir, Momus, reprend son tour,
Ne le puis-je aller voir par-tout où je le trouve,
Et là, rire à mon gré, si *Dunand* ne l'approuve ?
— Certes, le tour est drôle, et nouvelle est la loi !

Il est un lieu chéri du public et de moi,
Un théâtre naissant, où, légère et badine,
Thalie ouvre, avec art, une bouche enfantine ;

Et lasse des débats de ses vieux nourrissons,
En de jeunes cerveaux vient graver ses leçons.
De l'aspect de *Dunand*, sans doute épouvantée,
Entre de chastes bras la muse s'est jettée;
Et le front des enfans, douce image du Ciel,
Lui fait de sa marâtre oublier le pastel.

Là, court toute la ville; et par triples rangées,
D'avides spectateurs les loges sont chargées:
Tandis qu'à l'autre cirque, on revoit chaque jour
Vingt abonnés à peine en parer le contour,
Et du vaste parvis, après un sourd murmure,
Parcourir, en bâillant, et l'or et la peinture:
Tel, le mousquet au bras, quand minuit a sonné,
Se promène aux Terreaux l'archer abandonné.

Frossart, vigilant chef de l'innocente troupe,
Pour sa prospérité tient les soucis en croupe;
Son œil ouvert le jour, l'est encore la nuit.
Tantôt c'est un ballet que sa tête produit;
Tantôt c'est un enfant que Paris encourage,
Dont sa plume dorée a signé le voyage.
Des sons mélodieux du luth ou du pipeau,
Son projet quelquefois orne un drame nouveau.
Souvent d'une coulisse ébauchant la peinture,
Il en conçoit déjà l'agréable imposture;

Ou d'un habit qu'*Adelle* ornera de ses lys,
Il drappe en son cerveau les ondoyans replis.
Toujours à la Cité désirant de complaire,
Sans relâche, il travaille et pense trop peu faire.

Cependant sur les flots d'un moelleux édredon,
Destouches laisse aller sa graisse à l'abandon.
Là, de nos curieux elle brave l'attente,
Et n'a d'autre souci que de toucher sa rente.
Si par quelque autre soin son esprit arrêté,
Trouble de ses repas la grasse volupté,
C'est de voir les enfans, *Frossard* et leur poète,
Des écus de Lyon faire une ample recette.

L'avarice, l'envie, et la haine, et l'orgueil,
Rongent alors son ame, et l'accablent de deuil;
Alors de ses soupirs la bouffée intestine,
Soulève lourdement sa mollasse poitrine :
Ainsi, dans les brotteaux un ballon monstrueux,
Deploye en se gonflant ses fanons tortueux.

Un acteur, aujourd'hui dans un drame burlesque,
A montré chez *Arnaud*, sa figure grotesque;
Et traduit, par un jeu connu du boulevard,
A la Place Maubert, L'ALINE de FAVART.

Jamais on n'a tant ri. Le public, dans l'ivresse,
Veut voir, revoir encor, la poissarde et la pièce.
Mais voici que *Dunand*, les poings sur les côtés,
Laisse éclater déjà ses desseins emportés,
S'apprête à réprimer cet excès de licence,
Et de vingt juremens confirme sa sentence.
Les échos de la Halle ont répété cent fois,
Les sons harmonieux de sa bruyante voix :
Les plafonds des consuls, qu'étourdit sa furie,
Retentissent déjà de sa criaillerie ;
Et tout, à son avis, demeure perverti,
Si par ses tristes jeux, Lyon n'est diverti :
Mais j'y cours à ces jeux : là, du bord de ma loge,
Je bâille, je l'appelle et tout bas l'interroge :

« *Destouches*, depuis quand, sur ton faible cerveau,
Les arts ont-ils enfin secoué leur flambeau ?
Depuis quand, à bon droit, tiens-tu de Melpomène,
Le précieux talent de régir son domaine ?
D'un génie inventif montre-nous les ressorts ;
Du goût et du travail les utiles efforts.
Sur les scéniques jeux tu veux avoir l'empire ;
Tu prétends l'avoir seule ; eh ! tu ne sais pas lire.
Les noms mêmes, les noms des plus fameux esprits,
Sont pour toi de l'algèbre ainsi que leurs écrits.
Les chef-d'œuvres de l'art, calqués au répertoire,
Sont pour toi noir et blanc, comme dans le grimoire.

Tu crois avoir tout fait, quand par un sot tissu,
Un acte, quel qu'il soit, à cinq autres cousu,
Vole chez l'imprimeur, et de là, dans les rues,
Dévoiler sur les coins tes stériles bévues.
Ton chef-d'œuvre, peut-être, est d'aller tous les mois,
Inspecter la coulisse, y crier quelques lois :
Mais est-ce assez, dis-moi, que ta grossière adresse
De quelque bas valet gourmande la paresse ?
Mais sais-tu des acteurs discerner le talent ?
Le faux d'avec le vrai, l'or d'avec le clinquant ?
Et, suivant le bon goût, classant les personnages,
Donner quelque valeur aux plus minces ouvrages ?
D'un inculte terrain, si, d'un coup-d'œil adroit,
Tu savais démêler le plus fertile endroit,
Tel acteur ignoré, dans un drame propice,
Au bruit de nos *bravo*, gagnerait la coulisse.

« Des dramatiques jeux, un chef intelligent
Ne borne pas sa tâche à compter son argent :
C'est peu qu'entre ses mains un sac périodique
Laisse, dans son murmure, un acteur sans réplique ;
Il doit encor en lui, d'un avis séducteur,
Ou modérer la fougue, ou pincer la lenteur ;
Éclairer l'ignorant ; fronder l'impéritie ;
Gourmander le faux goût ; applaudir le génie ;
Aider l'aplomb de l'un ; de l'autre animer l'œil ;
Ici, guérir la crainte ; et là, blâmer l'orgueil.

Il dirait à *Restier :* il est vrai : la nature
D'un tact de vérité vous comble sans mesure ;
Mais vous grimacez trop : Francaleu, ni Forlis,
Ne sont pas un enfant qui miaule à petits cris.

« Vous, *Chevalier*, souvent le public en extase,
Par ses justes transports vous coupe à chaque phrase ;
Mais soyez plus coulant ; dans leur juste repos,
Sans les entrecouper, laissez tomber vos mots.

« Tact, vérité, justesse, esprit, débit facile,
Vous avez tout cela, j'en conviens, oui, *Valville :*
Mais ne minaudez pas, et sur-tout, pour le mieux,
Dans d'énormes chiffons n'enterrez pas vos yeux.

« Je vous connais, *Pâris*, une bouche innocente ;
Mais frappez de terreur et non pas d'épouvante.
C'est lorsqu'il ne sent rien, qu'au théâtre, au barreau,
L'acteur ou l'avocat se transforme en taurreau.

« C'est ainsi qu'un tel chef, sans relâche à l'enquête,
Se rend des bons esprits, le fidèle interprète ;
Voilà comme en secret, un adroit directeur,
Fait prospérer la scène et plait à l'amateur.
Ta manière, *Destouches*, est bien d'une autre espèce.
Quand l'affiche m'instruit du choix de chaque pièce,

De ce traitant stupide il me souvient toujours,
Qui par livres égaux, de forme et de discours,
Satisfait en ce point d'une vue extrinsèque,
Fit meubler à la toise une bibliothèque.

« Les genres, les sujets, bien ou mal-à-propos,
Reparaissent toujours à des termes égaux :
On dirait, qu'à plaisir, la fortune incertaine,
De son orbe roulant les jette sur la scène.
La mémoire au chevet tes acteurs paresseux,
Bercent ton ignorance et te sifflent chez eux.
De tant d'abus enfin, les muses courroucées,
Jusqu'au bout de ma plume ont glissé leurs pensées.
Que fais-tu sur ton siége ? à la file rangés,
T'adressant tour-à-tour leurs madrigaux chargés,
Tes benins favoris cajolent tes sottises !
Allons, pâme-toi d'aise à tant de mignardises.
Celui-ci, qui redoute un jour laborieux,
Te va faire approuver son rhume officieux.
Celui-là plus adroit, avec un doux mystère,
Va d'un rôle chétif charger son adversaire ;
Ou bien, s'il est brillant, par un détour égal,
Il en aura, dans peu, dépouillé son rival.
Cet autre, aussi rusé, qu'un créancier talonne,
Pateline ta main que ta grâce abandonne ;
Il l'effleure, la baise et bientôt, pas à pas,
Lui fait signer enfin de ruineux mandats.

Vois venir ce tartuffe, au col tors, au teint blême ;
Sur un transfuge élève il prononce anathême ;
Frustré d'un gros salaire, en face du lutrin,
Il cherche à l'écraser de son sceptre de crin :
Mais l'encens qu'il te jette excuse son audace.
Ainsi chaque flatteur vient se mettre en ta grâce.

« Malheureux le sujet, dont l'esprit courageux,
Justement indigné de ce métier fangeux,
Avec tes courtisans ne vient pas à la ronde,
Baiser à grands saluts, ta large mappemonde !
De la scène pour lui les trésors sont fermés ;
Il trouve à chaque pas tes yeux envenimés :
A sa bouche ravis, comme une pâte nôtre,
Les rôles éloquens vont sortir par une autre ;
Et le public, trompé par ce manège impur,
Aide sans le savoir, à plus d'un choix obscur.

« Ta sœur, jadis, ta sœur, au prix de longues veilles,
Berçait sa vanité de sottises pareilles ;
Mais jamais de son goût Apollon ne pâtit :
Ses jeux de l'amateur savouraient l'appétit.
Les talens accouraient à l'appel de sa plume.
Tiré de la poussière, un antique volume
Par ses soins de nouveau, reproduisait son or ;
Les arts reconnaissans en gonflaient son trésor.

La peinture, soumise à sa voix souveraine,
De lapis et d'acanthe enrichissait la scène :
Cent navettes par jour voyageaient sans repos,
A travers le brocard des tragiques héros.
Ta sœur, douce d'esprit, polie en ses manières,
Glissait, en son entour, ses subtiles lumières ;
Habile à discerner, adroite à bien choisir,
Les arts faisaient sa peine, et les arts son plaisir.
Aussi, de *Villeroy*, l'esprit ferme et lucide,
Souvent la garantit d'un concurrent avide ;
Et parmi les bienfaits qu'il verse parmi nous,
Protéger cette sœur en fut un des plus doux.
Ses talents étaient grands et son ame plus belle ;
Le pauvre perdit tout quand tu nous tins lieu d'elle.
Au bon ainsi qu'au beau tout en elle tendait.
L'esprit amassait l'or, le cœur le répandait.
Le nom seul de ta sœur suffit pour ta satire :
Apollon la suivit ; c'est Midas qui t'inspire.

« O le plaisant théâtre ! un reste d'oripeaux
Aux flancs d'Agamemnon recousus par lambeaux ;
De crasseux tannelets, quelques vieilles chlamydes,
Vêtement de gala de la cour des Atrides ;
Arabes du désert, Satrapes fastueux,
Endossant tour-à-tour le même habit poudreux ;
Et ces gardes bannaux toujours de même guise,
Drapés comme un apôtre au portail d'une église.

« A la voix de ta sœur, comme Thèbes jadis,
Les marbres s'élevaient en colonne arrondis.
A loger Ernelinde, Olympie ou Colette,
MINERVE avec *Dubois* épuisaient leur palette.
De ces dômes pompeux, les débris embrouillés,
Nous restent aujourd'hui de graisse barbouillés ;
A travers des lambris qui tombent en poussière,
Nous voyons scintiller les lampes de derrière ;
L'œil y suit l'ouvrier, lumignon ambulant,
Qui laboure l'espace ainsi qu'au firmament.
La noirâtre vapeur d'une huile économique,
Des enfans d'Aaron obscurcit le portique :
Dans cet encens nouveau, Joas entremêlé,
Prophétise en toussant d'un gosier étranglé ;
Et je pleure à fixer la reine d'Idumée,
Comme un diable en enfer, couverte de fumée.
Est-ce ainsi qu'en un temple, ouvragé de travers,
Notre cité superbe écoute les beaux vers ?
Je trouve le chagrin où je cherche la joie. »

Quel deuil pour mon esprit de voir la scène en proie
Aux sordides projets d'un colosse charnu,
Que l'ignorance arma d'un système cornu !
Chose étrange ! qu'au sein d'une ville opulente,
Momus, l'œil inquiet, sur sa caisse indigente,
Par la sottise induit de faux pas en faux pas,
Nous laisse d'un bilan soupçonner les éclats.

Chose étrange ! qu'ici pour parer cette chute,
A d'imprudens secours la scène soit en butte ;
Et tel qu'un moribon, prolongé par ressort,
Que des palliatifs les fassent vivre encor ;
Comme si sur les flots du Lyonais Pactole,
Ne pouvait naviguer la scénique gondole.

Des théâtres royaux, par intrigue échappés,
Les acteurs de Paris, de Plutus occupés,
S'en viennent, projettant des moissons circulaires,
Nous vendre à tant par jour leurs jeux auxiliaires.
C'est peu de leurs talens pour piquer nos regards ;
D'un vain charlatanisme allongeant ses placards,
Dunand, de chaque acteur, par lettres majuscules,
Nous étale en grands mots les titres ridicules ;
Eh ! que fait à Roxane un verbeux apparat ?
Vestris suffit au rôle et tout le reste est plat.
Qu'importe à Gros René, qu'au journal de dépenses,
Le roi, de mille francs, augmente ses finances ?

Exorde des tréteaux qui m'afriande peu,
Qui ne connaît *Préville* et son sublime jeu ?
Mais telle est de *Dunand* la barbare régie ;
Que MOLIÈRE et RACINE ont perdu leur magie ;
Après un vil métal en vain l'or est offert ;
Préville en gémissant prêche dans le désert ;
Et je suis menacé, grâce à des mœurs impures,
D'aller flairer dans peu, janot et ses ordures.

Encor, si les *Vestris*, les *Préville*, et consorts,
D'un théâtre abîmé remontaient les ressorts ;
Si la moindre lueur de ces talens externes,
Éclairaient après eux des cerveaux subalternes ;
Qu'au cirque ramené par les maîtres de l'art,
Le public, d'un progrès, y tentait le hasard :
Mais bon ! si du talent j'y viens suivre la piste,
Je ne reconnais plus qu'un bizarre copiste :
Vestris, par un élan, me frappait de terreur ;
Et son singe *Pâris*, en hurlant, me fait peur.
Ainsi, le lendemain, l'imitateur ignare,
Me force à rembourser l'écu que je prépare.
C'est peu. Sous les lauriers des errans *Roscius*,
Nos acteurs écrasés frémissent éperdus.
Les plus vains, les plus sots, en leur stupide gloire,
Osent de tels rivaux combattre la mémoire;
Et des rôles déjà cherchant les plus brillans,
A force de couplets, cuirassent leurs talens.
Nul ne prétend à moins remontrer sa figure ;
Dans ce tripot, alors, rixe, haine, murmure,
Cabales vont leur train. Heureux ce beau berger,
Que la tendre *Dunand* s'empresse à protéger !
Le voilà. Dieu ! quels cris? Salmonée en colère,
Ainsi, par un pétard, imitait le tonnerre.

Tous ces acteurs royaux quels bien ont-ils produit?
Une crise mortelle ; un éphémère fruit.

O qu'aux rives du Rhin le prudent Villeneuve,
Se garda justement de cette folle épreuve !
Jamais de ses sujets, de dangereux rivaux,
Ne vinrent au grand jour exposer les défauts,
Jamais l'appas trompeur d'une moisson forcée,
N'appauvrit en huit jours sa coulisse éclipsée.
Eh ! ne voyait-il pas qu'à la cour adoré,
Un acteur de Paris, à Strasbourg attiré,
Par la prévention devancé dans l'arène,
Viendrait par d'autres airs vieillir sa Melpomène ?
L'acteur, sublime ou non, prompt à donner des lois,
N'eût-il pas envahi les héros de son choix ?
En aurait-il choisi, dont tout son voisinage
N'eût en humble posture ombré ce personnage ?
Et coup-sur-coup ainsi, toujours plus glorieux,
Aurait-il eu grand peine à subjuguer les yeux ?
Alors ses défauts même et sa plus fausse alure,
Des beautés de son ombre eussent fait la ceinture.
Lui, loin, sur ce qui reste on eût cherché ses traits,
Et le public dupé n'eût eu que des sifflets.
Villeneuve fit bien ; et le spectateur sage,
Au lieu de comparer croyait voir son ouvrage.
Sous ses rênes, les arts asservirent Plutus ;
Dunand salit ici leurs autels abattus.

Et vous, qui de votre or, aux vierges Méonides,
Avez hypothéqué de périlleux subsides ;

Vous, qui n'eutes en vue, en courant ces hasards,
Que le plaisir de tous, et la gloire des arts,
Contemplez de nos jeux la triste décadence;
Et, s'il se peut encor, sauvez votre finance.

Eh! comment, en effet, ce théâtre avili
Se serait-il sauvé d'un ténébreux oubli?
Le Dieu, qui de son char, du haut de l'Empirée,
Lance sur les acteurs une flamme sacrée,
Qui leur prête, lui seul, ces sublimes élans,
Attributs du génie, et le sceau des talens,
Ce Dieu, noble en ses goûts, et noble en son langage,
Réprouve en ses enfans un ignoble partage;
Et cependant ici nous voyons des acteurs,
Souverains au théâtre, en ville colporteurs:
Le public étonné, dont l'illusion cesse,
Brocante tous les jours avec les rois de Grèce.
Orosmane dentiste, armé du Pélican,
Pour me tordre un chicot vient se mettre à l'encan;
Il lime sur ROTROU des dents de fraîche date,
Et CORNEILLE en ses mains est rougi d'opiate.
Voulez-vous pallier un virus reverdi?
Courez en tapinois chez le chanteur *Cadi*.
Le docteur est tout prêt; à coup-sûr l'empirique,
Pour vous vendre ses bols, quittera sa musique.
Quelqu'un a-t-il cassé son jonc, son coutelas?
Qu'il s'en aille trouver *Auguste*, ou *Venceslas*:

Il verra le héros rajeunir une chaîne ;
Ou faire un parasol d'une toge Romaine.
La scène, chaque jour, voit éclorre un métier.
Là, se trouvent prêteur, fesse-Mathieu, courtier ;
Et jusqu'au confident de Pyrrhus ou d'Oreste,
Qui brode à tant le point, un sac, ou quelque veste.

O toi, père des arts ! qui le plus beau des Dieux
Au rideau d'avant-scène est peint si radieux,
Viens, éclaire *Dunand* ; ou si trop de barrières
Cachent à son cerveau tes perçantes lumières,
De ton temple, du moins, ou sèchent les lauriers,
Chasse à grands coups de fouet ces artistes merciers.

LETTRES

ET

ÉPITRES.

LES
MALHEURS DE FANNY,
LETTRE.
Année 1775.

Du sein de la douleur, sous ta main qui m'accable,
Entends gémir ta fille, ô mère inexorable !
Tu me donnas le jour, je naquis de ton flanc,
Que ton cœur s'attendrisse à la voix de son sang.
Pour me donner la mort me donnas-tu la vie ?
Avant mon dernier jour, dois-je être ensevelie ?
Et pour flatter deux cœurs que ta main veut unir,
Dois-je forcer, hélas ! le mien à se trahir ?
Non, ma mère, jamais... Qu'ais-je dit, insensée ?
Hélas ! de ma douleur ne sois pas offensée :
Laisse couler mes pleurs, désarme ton courroux:
Je résiste, il est vrai... mais c'est à tes genoux.....

De la triste FANNY, toujours obéissante,
Un cruel avenir guide la main tremblante.
Ma sœur, de ton amour, par un heureux destin,
Ma sœur, a mieux que moi, su trouver le chemin.
Appuyant par mes biens sa chaine glorieuse,
Au prix de mon bonheur tu veux la rendre heureuse.
Par un voile abhorré, tu veux près de l'autel,
Pour mieux m'en séparer, m'unir à l'Éternel.
Quel crime ai-je commis? Parle, quelle est l'offense,
Qui peut lancer sur moi ta funeste vengeance?
Ah! je n'en connais point!... Depuis mon premier jour,
Tu ne reçus, de moi, que des marques d'amour.
Oui, sur tes pas chéris, sans cesse la première,
Dès que l'astre brillant éclairait ta paupière,
D'une voix enfantine égayant ton réveil,
Mon cœur s'intéressait au cours de ton sommeil.
N'as-tu pas vu mes soins augmentant avec l'âge,
Conserver tes instans, sans trouble et sans nuage?
Et toujours près de toi, n'avoir d'autres plaisirs,
Que celui de pouvoir deviner tes désirs?

Je ne reproche point tous mes soins à ma mère,
Non; mon cœur rougirait d'être encor à le faire:
Quand il suit la nature et qu'il fait son devoir,
Mon cœur de son amour doit-il se prévaloir?
Et par un souvenir désarmant ta vengeance,
Obtenir ta pitié de ta reconnaissance?

Non ; de ce sentiment tu n'aurais qu'à rougir,
Et ta fille aujourd'hui ne veut que t'attendrir.
Imite, par tes cris, la tendre tourterelle ;
Mêle tes pleurs aux miens, amant cher et fidèle,
EMION ; rends sensible un cœur ambitieux ;
On obtient des humains ce qu'approuvent les cieux.

Jettons-nous de concert aux genoux de ma mère :
Peut-être de nos cœurs la douleur trop amère,
Pourra fléchir le sien... O tendres sentimens !
Quoi ! tes yeux sont baignés !... ô douleur ! ô tourmens !
Cruelle que je suis !... amant, hélas ! trop tendre !
Sèche, sèche les pleurs que je te vois répandre.
Les soupirs, les sanglots ne sont faits que pour moi,
Vas, fuis loin de ces lieux... Je n'y verrai que toi :
Rivale du Très-Haut, ton immobile image,
Dans ces lieux détestés, recevra mon hommage ;
Toi seul seras mon Dieu, mon amour, mon époux,
Mon tout !.... O désespoir !.... Ciel ! suspend ton courroux,
Et toi, folle FANNY, respecte cet asyle,
Frémis.... oseras-tu, d'un cœur ferme et tranquille,
A ta mère imputant ta honte, et tes forfaits,
Introduire le crime en ce temple de paix ?
O Dieu ! pardonne-moi ! pardonne à ma furie.
Ah ! si je l'aimais moins, je serais moins impie !

Vers ton trône sacré quand la voix de mes sœurs
S'élève, et te découvre à-la-fois, tous leurs cœurs,
Rejettant loin de moi le feu qui les enflamme,
D'un poison enchanteur, dois-je abreuver mon ame?
Et, par ce plaisir même, aigrissant mon tourment,
Sous un voile si chaste adorer mon amant?
Ce Dieu qu'il faut servir, ne veut point de partage.

Au fidèle EMION ma foi seule m'engage:
Dois-je trahir l'Amour! ô Dieu plein de bonté!
Cet amour, émané de ta divinité!
Pour adoucir mes maux tu me formas sensible,
Non, ma flamme à tes droits ne peut être nuisible:
Et loin de les briser tu confirmes nos nœuds.
Tu sais si la vertu guide mes tendres feux,
Je te prends à témoin, ó grand Dieu que j'implore!
Ne me sépare point d'un amant que j'adore;
Écoute nos soupirs, permets notre lien:
Tu verras notre amour s'embrâser par le tien.

Et toi, mère inflexible, ouvre et prête l'oreille,
Qu'aux menaces d'un Dieu ton ame se réveille.
Oses-tu violer ses décrets les plus saints?
Tremble, et vois l'avenir que t'offrent tes desseins;
Ta main me sacrifie et creuse ton abîme;
Aux marches de l'autel tu traînes ta victime.

Sans respecter les lois, ton sang, l'humanité :
Tu hâtes le projet de ma félicité ?
Quelle félicité ! Juste Dieu ! qu'elle image !
D'avance je frémis du prix de ton ouvrage.
La rage, le remords, le sacrilége affreux,
Désormais, avec moi, vont habiter ces lieux.
L'Éternel m'entendra, redoutant sa clémence,
Demander, pour ton bien, la mort et la vengeance :
Qu'aperçois-je ?... ô terreur ! mon désir s'accomplit ;
La main de fer, enfin, sur toi s'appésantit.
Oui, sans avoir joui du fruit de ton caprice,
Tes pas se sont trouvés au bord du précipice ;
Tu l'évites en vain ; avance, il faut périr,
Tu méprisas le Dieu qui peut te secourir ;
Il découvre à tes yeux le livre de ta vie ;
Je n'y vois qu'intérêt, qu'orgueil, que perfidie ;
Au bonheur de FANNY, cet éclat préféré,
Richesses, ni grandeurs, rien ne t'est demeuré.
Débris trop assurés d'une course mondaine,
Il ne reste à ton cœur que la honte et la peine.
Tu te souviens de moi, dans ce moment fatal,
Mais les temps sont passés ; devant son tribunal,
Dieu va t'interroger ; appelle alors la terre,
Implore contre moi ce monde et sa chimère :
Un Dieu juste m'exauce, il est sourd à tes cris ;
Sous le glaive vengeur avec moi tu péris.
C'en est fait, plus d'espoir, la justice outragée,
Prononce la sentence, et ta fille est vengée.

Certitude effrayante, ô cruel avenir !
Ne puis-je de tes maux perdre le souvenir ?
Préviens ce temps affreux, ô mon sang, ô ma mère !
Daigne montrer encor si ta fille t'est chère ;
Si pour rendre ton sort plus pompeux, plus brillant,
Il faut perdre mes biens, je les cède à l'instant.
Ne crains point du public la clameur importune ;
J'achète mon bonheur au prix de ma fortune :
Jouis-en librement, tous mes biens sont à toi ;
EMION est heureux, il lui suffit de moi.

Témoin de nos ardeurs, le Destin équitable
Nous tendra tous les jours une main secourable.
De mon époux déjà les biens sont suffisans ;
L'opulence jamais ne fila les beaux ans :
La médiocrité, qu'entretient l'industrie,
Répandra sur nous deux les douceurs de la vie ;
Et nos cœurs, dans le sein de la félicité,
Feront des vœux encor pour ta prospérité.

ÉPITRE

A MONSIEUR DE LAURAGUEL.

ANNÉE 1787.

CITADINS de Limoux, muses, dont les prémices
D'un élève modeste ont tracé les délices,
Salut. Ils m'ont charmé, ces hommages touchans,
Et j'estime ton cœur à l'objet de tes chants.
Non : ce n'est pas envain qu'une ame jeune et tendre,
Célèbre un bienfaiteur qui ne saurait l'entendre ;
C'est l'expansif élan du cœur né pour le bien,
Il est pour la vertu plus d'un secret lien.

O que j'aime à te voir, cherchant la solitude,
Y rassembler en paix tes compagnes d'étude !

O Déesses du Pinde et de l'Égalité,
Protégez ce Musée et sa simplicité.

LAURAGUEL, cependant à ta simple cellule,
Ne crois pas que j'attache un laurier ridicule :
Je sais louer ta muse et châtier ses vers.
Au chemin que tu prends, il est plus d'un travers ;
Des sottises du siècle imitateur facile,
Un jeune esprit fécond, souvent devient stérile ;
Et quand vient l'âge heureux de sa maturité,
Son germe corrompu donne un fruit frelaté.
Au berceau, je le sais, le musculeux Alcide,
Étouffa par deux fois un reptile perfide ;
Dès-lors, jusqu'à sa tombe, illustre et sans rivaux,
Il défia les Dieux à force de travaux.
Mais serais-tu, jeune homme, assez vain et crédule,
Pour oublier déjà qu'il ne fût qu'un Hercule ?
Laisse, laisse couver un feu d'un bel espoir ;
Laisse dormir la presse, et ne te fais pas voir
Impatient de gloire, autour de ces manœuvres,
Feuille-à-feuille guêtant de misérables œuvres :
Quel est donc cet encens follement prodigué ?
De ces sottes vapeurs mon esprit fatigué,
Ne voit plus dans tes vers qu'un doucereux poète,
Qui se fait des héros, à leur tête se jette ;
Qui, pressé sans raison, d'un appétit mondain,
De ses premières fleurs dépouille son jardin ;

Et son choix à la hâte, outrageant le mérite,
En couronne à l'égal et l'Achille et Thersite.
Tout vanter est du sot, du beau c'est se jouer.
L'avarice est un bien alors qu'on veut louer.

Si j'aime dans tes vers une heureuse abondance,
Un riant coloris, une douce élégance,
Penses-tu, qu'en faveur de ta facilité,
Mon zèle te taira l'utile vérité?
Pourquoi donc me plaquer, d'une façon niaise,
Au bout de chaque phrase une plate antithèse?
Est-ce là le bon goût, et te destines-tu
A rimer seulement pour ce monde pointu,
Dont l'esprit dégoûtant, nourri de fariboles,
Du jargonneur *Dorat* fréquenta les écoles?
Que ta muse à jamais observant ces détours,
Soit vraie en ses couleurs, simple dans ses atours:
Touchante et vigoureuse, altière, noble et pure,
Que son œil soit toujours fixé sur la nature!
Alors, que de Limoux le souvenir aimé,
De l'Aude te peindra le rivage embaumé,
Que ta native muse, alors sur sa patrie,
Jette sans se lasser une vue attendrie.
Eh! quels climats, dis-moi, plus touchans et plus beaux,
Lui fourniront jamais de plus riches tableaux?

Du centre compassé d'un vaste amphithéâtre,
J'aperçois s'élever cette flèche bleuâtre,
D'où, balancé dans l'air, le marteau du signal
Me prolonge au lointain son bruit paroissial :
Ah ! d'un quadruple son l'atmosphère est froissée ;
Leur funèbre intervalle attriste ma pensée :
De cette cloche ainsi le long gémissement
Accompagna jadis ton père au monument ;
Ainsi sa voix lugubre, au bout de chaque année,
Quatre fois de mes sœurs pleura la destinée.

O champs délicieux, Elysée annuel !
Chassez de mon esprit un souvenir cruel :
Quel côteau, quel ravin, quel ruisseau, quel bocage !
Ne m'a pas rendu chère à jamais votre image ! !
Quels coins assez couverts de sauvages mûriers,
Quels rochers pleins de mousse, et quels obscurs sentiers,
Abritant mon enfance, en proie à des barbares,
N'ont pas reçu mon cœur effrayé de ses lares !
O du *Riou* limpide agréables contours !
O pittoresques bords ! mystérieux détours !
O de *Montréalat* admirable colline !
O séjour gracieux de l'aimable *Goutine !*
Insensibles témoins de mes jeunes douleurs,
Vous qui seuls prîtes part à mes premiers malheurs,

Hélas ! je vous salue, ô séjour plein de charmes !
Heureux soit votre sol ! arrosé de mes larmes.
Les deux bras étendus, à genoux prosterné,
De loin, je vous salue ; ô séjour fortuné !
Là, grâce à vos échos, et grâce à ma mémoire,
Nous nous répéterons mon enfantine histoire ;
Je reviendrai vous voir ; là, seul et recueilli,
Par vos Divinités je veux être accueilli.
Là, ma voix invoquant la céleste puissance,
Vous paîra par ses vœux les biens de mon enfance.

Ah ! chéris, LAURAGUEL, Limoux et ses beautés ;
Rappelle en tes tableaux ses tableaux enchantés ;
Sais-tu que de nos noms la Cité gardienne,
N'eût qu'un berceau commun pour ta muse et la mienne ?
C'est sous le même toît que nous fûmes nourris.
Dans ton enfance, eh quoi ! te répétant mes cris,
L'écho de ton manoir, d'une voix douloureuse,
N'a-t-il donc pas frappé ton oreille peureuse ?
A la place où Morphée a clos cent fois tes yeux,
Là, j'ai dormi cent fois ; alors j'étais heureux !
Dans un même sallon, Cérès nous fut propice ;
Un thême encore égal nous y mit au supplice,
Où tu pris tes ébats, moi, j'avais pris les miens ;
Mais, hélas ! mes plaisirs ont différé des tiens !

Ton ame d'une mère y sentit les caresses ;
J'y vis toujours la mienne, et jamais ses tendresses :
Jamais, le croiras-tu ? ses yeux ne m'ont souri ;
Et neuf fois, oui, neuf fois notre dieu favori,
Du Bélier aux Poissons a fini sa carrière,
Sans qu'une seule fois la bouche d'une mère,
Sur ma bouche enfantine ait daigné se poser....
Et dans sa tombe encore est son premier baiser...

VERS

A un jeune homme qui voulait se faire Comédien.

Année 1780.

Le talent de la scène, ainsi que l'art des vers,
A son prix, ses dégoûts, ses lois et ses travers:
Pressé du seul désir de briller, de paraître,
Dans cet art, un jeune homme aisément se croit maître;
Et, trompé par l'éclat d'un suffrage indulgent,
C'est peu, s'il ne s'érige aussitôt en régent.
Mais attendez un peu qu'une insensible étude,
Lui fasse du talent discerner l'habitude,
Il va désapprouvant ses grotesques façons,
Quand la nature est loin, rattraper ses leçons.

Acteurs, qui redoutez cet avis prophétique,
Que la nature donc soit votre maître unique.

N'écoutez qu'elle seule, et sachez sans tarder,
Comme on peut l'embellir et ne pas la farder.
Avant tout, réprimant un zèle opiniâtre,
Consultez le motif qui vous pousse au théâtre.
Le désir d'y monter, trop souvent en défaut,
Ne prouve pas toujours le talent qu'il y faut.
Impatient du frein d'une sage tutelle,
Avez-vous déserté la maison paternelle?
Et, sans secours enfin, plutôt que de plier,
Cherchez-vous au théâtre un emploi nourricier?
Le théâtre est pour vous une faible ressource;
La honte vous attend, suspendez votre course:
Retournez consoler votre père éperdu;
A son cœur attendri, comme à l'état rendu,
Croyez-moi, choisissez une meilleure école,
Et chargez l'épaulette ou feuilletez Bartole. —
Non, non, me direz-vous, un plus noble désir
M'y fait, sur les tréteaux, poursuivre le plaisir:
J'aime avec passion la plus charmante actrice,
Et je veux avec elle habiter la coulisse.
Quel bonheur de passer tout mon temps à la voir!
D'être asservis tous deux par un commun devoir;
Et quel devoir encor, quelle charmante vie!
La douce liberté de voluptés suivie,
Par des chemins de fleurs va conduire mes pas....
— Jeune insensé, résiste à de trompeurs appas,
Et loin de te bercer d'un bonheur chimérique,
Vois plutôt ta sottise en proie à la critique.

A UN
JEUNE POÈTE.

ANNÉE 1787.

QUELLE soif te domine, et quel besoin t'oblige
A faucher des épis encor verts sur leur tige ?
Apprends, comme j'ai fait, des illustres du temps,
A ménager tes sons pour qu'ils soient éclatans.

Ah ! sans doute déjà, prôneur de ton Épître,
Chacun de tes amis t'a tracé son chapitre ;
Et c'est peu, si la nuit ton excusable orgueil,
Ne prend pas en rêvant ton lit pour le fauteuil !
On te trompe, jeune homme, encore un coup soit sage ;
D'un talent précieux je plaindrais le dommage,
Si, par minces lambeaux, et jouet des hasards,
A nos royaux portails, je les voyais épars.

Mais surtout, garde-toi de la grande manie ;
L'esprit, souviens-t'en bien, est la mort du génie.
Quel est ce cliquetis, ces brillans étamés,
Et ces froids petits riens dont tes vers sont semés ?
Ah! mon cœur a jouï.... j'ai parlé de ma mère !
Quel est ce vers dolent ?.... Mon ami, prends Homère,
Et vois si, de sa main brodant un tissu d'or,
Dans ses tristes pensers, l'Andromaque d'Hector,
Goutte à goutte, de pleurs arrosant son ouvrage,
Use dans ses discours d'un tel patelinage ?
Connais du sentiment le prestige vaingueur,
Il n'est point dans la tête, il est au fonds du cœur.

VERS

Impromptu, à un Ami, en lui envoyant des Boudins, etc.

A Mastricht, le 15 Décembre 1779.

Cet animal fangeux, ce quadrupède immonde,
Qu'a banni *Mahomet* de la moitié du monde ;
Que *Moyse* avant lui, vers l'Arabique bord,
Défendit à l'Hébreu sous peine de la mort ;
Cet être, dont le nom en opprobre à Solyme,
Encore parmi nous avilit une rime ;
Ce symbole engraissé qu'*Epicure* autrefois,
Pour prouver le bonheur présentait dans ses loix ;
Ce soyeux compagnon du solitaire *Antoine*,
Modelé quarrément sur la croupe d'un moine ;
Ce sale pied fourchu, cette bête en un mot
Dont j'ai vu les accens imités par *Pitrot* (1),

(1) Pitrot, personnage connu de mon ami et de moi, lequel vivant avec nous, se faisait un mérite de bien imiter la voix du cochon.

En voici les boudins, en voici les prémices,
De son trépas sanglant redoutables indices :
Cher ami, mange-les ; et que tes dents sans choix,
Secondent ma vengeance et ma haine à la fois.

Sache, que dans le sang de l'abjecte pécore,
Apollon, animé du feu de Pythagore,
Pour venger le Parnasse enfin avec éclat,
Transmit l'âme et l'esprit d'un enfant de DORAT,
D'un disciple coquet de ce fin Néologue,
Des sots de notre siècle absurde pédagogue ;
Le *Doratique* élève, à peine transformé,
Est tombé dans mes mains ; de colère enflammé,
A la mort sur le champ j'ai condamné la bête ;
En saucisse, en boudin, j'ai réduit le poète :
Et ma bouche indignée, avide jusqu'au bout,
Vengera sur le mort les affronts du bon goût.

MES
SOUVENANCES.
VERS,

Oubliés par le Rédacteur de l'Almanach des Muses de l'année 1789.

APPROCHEZ, mes amis : dans ces rimes communes,
Je veux vous raconter toutes mes infortunes.
Soyez bien attentifs ; je serai très-dolent ;
Et si vous ne pleurez, faites-en le semblant.
Ne pleure pas qui veut ; c'est assez qu'on le feigne :
Tout comme il vous plaira ; pourvu que l'on me plaigne.

Je suis si malheureux, que cela fait pitié.
C'est une bonne chose au moins que l'amitié !
N'aurais-je à vous conter que je suis très-malade
Vous semerez partout cette capucinade.

Hélas ! passer pour mort, quand on se porte bien,
On n'en est pas plus mal, et cela fait grand bien.

Mais pour toucher les cœurs, la meilleur magie,
C'est de vous adresser ma généalogie.
Le public aimera, par le tour que je prends,
A ne trouver que moi parmi tous mes parens.

J'avais un trisaïeul, devant dieu soit son ame !
C'était la bonté même, aussi bien que sa femme ;
Car tout est bon chez nous ; nous n'avons pas de fiel,
Jusques au petit chat, c'est tout sucre et tout miel :
Mon aïeul était bon ; mon aïeule était bonne ;
Et ma tante, sa sœur ! .. ah ! la bonne personne !
Ah ! que n'est-elle encor !... Je ne me plaindrais point,
Pour trouver de l'argent ; l'argent ! c'est le grand point.
Il n'est pas maladroit que, dans cet hémistiche,
Je vous dise, en passant, que je ne suis pas riche ;
Cela ne gâte rien... en mes afflictions,
Il pourrait me venir une ou deux pensions ;
Hélas ! je les prendrais... Mais parlons de mon père...
Il est mort...*Je n'ai point de reproche à lui faire.*
Passons à mon hôtesse : On n'est pas bonne ainsi.
Mon petit savoyard était fort bon aussi ;
Ma blanchisseuse encor.... La bonne créature !
Tous les hommes sont bons.... Je connais la nature ;

Il n'est point de badaud qui ne lise à Paris,
Et l'attendrissement des badauds a son prix.

Enfin, ma mère est bonne. Hélas ! je n'en ai qu'une
Mais j'ai six bonnes sœurs, autant blonde que brune.
Cousines, et cousins; bref, dans ma parenté,
Aucun ne me le cède en sensibilité.
Sensible ? Ah ! je le suis !... ah ! ce n'est pas croyable.
Ah ! quel cœur !... aussi bien j'en parle comme un
Diable.
Ce n'est pas tout encor ; je suis fort amoureux.
Plaignez-moi, mes amis, je suis bien malheureux !

Fin du tome premier.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

Mémoire Apologétique.

On doit être étonné, sans doute, de trouver ce mémoire en tête d'un recueil de poésies, et de n'y point voir ou la vie de l'auteur, ou quelques-unes de ses anecdotes : un *ouvrage posthume* n'est pas *ordinairement* complet sans cela ; mais je prends sur moi le hasard de la faute, sauf mes raisons.

Dans le nombre des personnes qui spéculent sur les événemens passés et les circonstances du jour, il en est qui travaillent à la vie de Fabre d'Églantine et *autres*. Ces feseurs, s'étayent avec perfidie d'une prétendue amitié, ou de ce qu'ils ont été chargés du recensement et de l'ordonnance de quelques archives. Ceux-ci détourneront quelques manuscrits littéraires ; tous composeront des faits favorables à leurs vues. Ils feront.... que n'ont-ils pas déjà faits ? Que ne feront-ils pas ? Ils n'ont

pas encore fini prétendent-ils (1) : Plus ils attendront, plus ils croiront pouvoir en imposer.

Parmi ceux que je pourrais nommer, les uns ne travailleront qu'à fournir des *in*-18 au libraire ; d'autres vendront leurs articles, comme ce feuilliste à gage qui loue ou blâme à tant la ligne : enfin tel but que l'on se soit proposé, chacun de ces apocryphes émettra sa petite opinion, sous un voile facile à pénétrer. Comme ils ne s'accorderont pas entre eux, il faudra que quelqu'un ait tort ; s'ils ne sont pas plus réellement fondés les uns que les autres, il se pourra que personne n'ait raison. Alors *entre eux le débat.*

Entre eux le débat ! sauf le mal momentané qui en résultera, leur but rempli l'espace d'un jour. Une erreur si grossière, et si courte soit-elle, est toujours une erreur. Avec un peu de cet esprit qui saisit l'instant, et d'autre part, de cette molle crédulité que la passion augmente, on donne un air de vraisemblance aux choses quelquefois les plus absurdes : le mémoire en question en est la preuve.

Je n'examinerai point, dans ces notes, jusqu'à quel point ils seront coupables, soit d'abus de confiance dans leur véracité, soit de calomnie dans leurs mensonges ; je me bornerai à les voir venir.

---

(1) Je parle ici avec pleine connaissance de cause, vienne l'effet.

Je publie donc un mémoire auquel personne ne semble penser; et j'attends que nos fidèles historiens nous aient fait part de ce qu'ils prétendent savoir de Fabre d'Églantine, pour mettre au jour *sa vie écrite par lui-même* (1).

Châlon-sur-Saône, Poème.

(*Page* 58.)

Sans faste, et telle enfin que le berger d'Ascra,
Aux champs Béotiens, jadis vous rencontra.

ASCRA était une petite ville de la Béotie, bâtie au pied de l'Hélicon, par Æcalus, petit-fils de Neptune. HÉSIODE est souvent appelé *Ascréus*, *Berger d'Ascra*, parce qu'il était de cette ville. On a feint que ce poète avait été enlevé par les Muses, pendant qu'il faisait paître un troupeau de brebis sur l'Hélicon.

(*Page* 70)

Où du fier opprimé, plus d'un fier défenseur
Se montre de BOUVOT le digne successeur :

BOUVOT (*Job*), célèbre avocat jurisconsulte,

---

(1) Les autres ouvrages de Fabre d'Églantine paraîtront successivement et sous les mêmes formats; de sorte, que chaque particulier aura la faculté de se procurer telle livraison qu'il lui fera plaisir, ou de compléter les œuvres.

né à Châlon-sur-Saône, y florissait vers la fin du seizième siècle.

(*Page* 72.)

Viens, reviens sur les pas de *Lucine* prospère,
Dans les bras de CLARIN reconnaître ton frère.

LUCINE, Déesse qui présidait aux accouchemens et à la naissance des enfans. On dérive son nom de *Lux*, parce qu'elle donne la lumière.

(*Page* 73.)

Dès le premier rayon d'un jour tranquille et clair,
Aux ravins du Jura vont les filles de l'air,
Bourdonnant d'appétit, se choquant de leurs ailes,
Butiner la pervenche ou l'azur des brunelles.

La PERVENCHE et la BRUNELLE sont des plantes qui croissent sur les pelouses : elles présentent de nombreuses variétés.

(*Page* 74.)

L'absynthe est odieuse au léger papillon,
Le cytise mielleux fixe son aiguillon.

L'ABSYNTHE est une plante amère, d'une odeur aromatique peu agréable. Le CYTISE est de plusieurs espèces : il y a le Cytise des Alpes, ou ébenier des Alpes, ou faux ébenier à grappes d'or; le *Cytise genêt* : c'est de ce dernier qu'il s'agit. Les cytises font un effet très-agréable dans les

bosquets printanniers, par la multitude de leurs feuilles et de leurs grappes.

(*Page* 76.)

On dort; le serein tombe et la terre est plus molle;
Les coursiers de la Nuit descendent vers CHAROLLE.

CHAROLLES, petite ville, capitale du Châro-lais, dans le département de Saône et Loire; à quinze lieues, et au Sud-Ouest de CHALON-SUR-SAONE.

(*Page* 85.)

Aux climats Champenois, près du clocher d'Arcis,
Si je voyais un jour mes penates assis.

ARCIS-SUR-AUBE, petite ville de Champagne, dont le commerce et toute l'industrie consiste en une manufacture de bas.

(*Pages* 85, 86, 92.)

O CHALON! dans leur choix mes pas sont égarés,
Tant les champêtres dieux ceignent tes *murs dorés!*
. . . . . .
Non, non, ce ne fut point le démon des batailles,
Qui de trois cercles d'or entoura ces murailles:
. . . . . .
Et de ses murs dorés l'enceinte triomphale,
Au fastes de Clio prit le nom d'ORBANDALE. »

Châlon conserve les vestiges de trois cordons d'or parallèles de vingt pouces de hauteur cha-

cun, qui régnaient dans tout le pourtour de ces murs. On ignore l'origine de cette particularité remarquable qui a valu à cette ville, chez nos vieux romanciers, le surnom d'ORBANDALE, de l'illustre ORBANDALE.

(*Page* 87.)

D'aquatiques rubans, d'œnanthe fleuronnée
Ses cheveux sont noués, sa tête est couronnée.

L'ŒNANTHE, ou *filipendule aquatique*, est une plante qui croit près des ruisseaux; sa fleur est petite et d'un blanc qui tend au purpurin. Il ne faut pas la confondre avec cette *œnanthe* vénéneuse à fleurs jaunes, d'une vue et d'une odeur désagréable, et qui tache les doigts par le lait jaunâtre qui sort de la cassure de sa tige.

Le jonc n'est pas plus svelte et la neige est moins blanche,
Le Nimphéa moins frais, moins agile la tanche.

La nymphe prend ses comparaisons dans ses domaines, qu'elle ne quitte jamais.

(*Page* 92.)

Son sceau même aujourd'hui retrace à tous les yeux,
Du bienfait de GONTRAN l'emblême ingénieux.

Les armoiries de CHALON-SUR-SAONE sont de gueules, à trois cercles d'or, deux et un.

(*Page*

(*Page* 94.)

Le *Vélar* des chanteurs, *le Souchet* parfumé,
Et la *Menthe* gersée et le *Treffle* embaumé.

Le VÉLAR ou la *Tortelle*, plante annuelle de deux espèces, l'une à larges feuilles, l'autre à feuilles étroites. On l'emploie avec succès dans la toux invétérée, l'enrouement et l'extinction de voix : on en prépare un sirop fameux, connu sous le nom de *sirop de chantre*.

Il y a un grand nombre d'espèces de *souchets* : celui dont il s'agit ici, est le *souchet long*, *odorant;* c'est une racine longue, menue, genouillée, tortueuse, noirâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût suave, un peu âcre, aromatique. Il croît volontiers en Provence.

Il y a beaucoup d'espèces de MENTHES : la feuille en est gersée ; elle croît peu dans nos pays. Elle a une odeur de baume et de citron, et contient une huile essentielle

Le TREFFLE est une plante très-commune et qui offre beaucoup de variétés.

Sans le secours du luxe et de sa main couteuse,
Mes pinceaux orneraient la sperjule frileuse.

La SPERJULE ou *Espargoulle*, plante annuelle, commune dans le mois de mai ; elle gèle facilement.

(*Page* 104.)

Voici l'humble pouliot, le cytise pourpré,
La blanche Marguerite, et le genêt sucré :

Le POULIOT ou *Menthe aquatique*, croît dans les marais, les fossés, sur les bords des grands chemins ; c'est un aromate.

Le GENÊT SUCRÉ et le CITYSE POURPRÉ sont deux plantes autres que le cityse genêt cité plus haut.

(*Page* 109.)

Toi, qu'un sort courroucé, Némésis et ton père,
Pour n'y rien posséder ont jeté sur la terre,

NÉMÉSIS, divinité souveraine des mortels qui commandait à l'aveugle Destin, et faisait à son choix sortir de l'urne pluvieuse de ce Dieu les biens et les maux.

Tésé, *Gressant*, *Bussy*, *Moncoy*, *La Frette*, *Verdenne*, *Cruzille*, dont il est parlé dans le cours de ce Poème, sont de petits villages de moins de cinquante feu, qui entourent CHALON, et qui par leurs sites variés forment des points de vue très-agréables.

(*Page* 115.)

Muse ! tu m'a ravi la lyre gracieuse,
Qui chantait les amours, les plaisirs, la beauté :
Rends-la-moi ; je revois ma charmante cité.

Il est facile de s'apercevoir que cette fin de-

mande une suite : en effet, le Poème de Châlon-sur-Saône n'a pas été achevé : il devait contenir huit chants. L'un des quatre derniers devait comparer Châlon à Paris, d'après le plan que j'ai vu que l'auteur s'était tracé. Ce qui prouve assez que ce qu'il en a écrit n'a pas été mis au net.

Fabre d'Églantine avait conçu son Poème à Châlon même, et l'exécuta à Lyon onze ans après, comme l'indique la fin du troisième chant ; mais des tracasseries qu'il essuya vinrent le distraire de son travail, et il se remettait difficilement à un ouvrage suspendu.

Ode faite au Jardin des Plantes.

(*Page* 141.)

Sans cet illustre solitaire,
Parmi tes rochers escarpés,
Montbar, du reste de la terre,
Tes remparts seraient ignorés :

MONTBAR, petite ville de France, en Bourgogne, dans l'Auxois, sur la Braine, ayant un château où est né Buffon ; département de la Côte-d'Or.

L'amateur chagrin, Satire ; 1784.

Il y avait alors à Lyon, outre le grand théâtre,

un théâtre de jeunes élèves, dont *Frossard* était l'entrepreneur, et pour lequel *Saint-Aubin* composait des ouvrages.

Les malheurs de Fanny, Lettre.

Cette pièce est un fragment. Il y a en tête de la feuille originale qui m'en est restée, *seconde lettre.*

Épitre à M. de Lauraguel.

(*Page* 173.)

Touchante et vigoureuse, altière, noble et pure,
Que son œil soit toujours fixé sur la nature.

Il faut ici se rapporter au temps où furent composées cette pièce et les autres, et particulièrement le Poème de l'Histoire naturelle. A ces diverses époques encore, une touche pouvait être *vigoureuse*, *altière*, *noble* et *pure*, et avoir la NATURE pour but. La nature alors ne détruisait pas la religion si décemment défendue par les pères Duchesne du dix-neuvième siècle.

Ces gens avancent que le bon ordre de la société ne saurait se *régénérer*, tant qu'il serait *permis* a-

public de jouir de telle ou telle comédie, et particulièrement de celle des Précepteurs (*a*).

Un jour que la Comédie Française représentait la suite du Misantrope, un auditeur s'écriait avec effusion : « Pourquoi faut-il que ce soit Fabre « qui ait fait cette pièce? » Voilà une échappée de caractère : c'est être de bonne foi du moins.

Eh, mon dieu! faites de même; tranchez le mot; dites que vous ne voulez pas, *vous*, de cette morale là, aussi bien, vous ne persuadez personne. En outre, il ne faut pas heurter maladroitement et sans savoir; que vous traitiez Fabre d'Églantine et J. J. Rousseau *de factieux en délire*, celui-là, *de paysan de Normandie à moitié en-*

(*a*) « Pourquoi nous rappeler tout cela maintenant? Nous « ne savons plus de quoi vous voulez parler. » — Vous le savez, puisque vous parlez ainsi. Au reste, ceux qui ont ignoré ou ont dédaigné de savoir de quoi il s'agit, ne me comprendront pas? Tant mieux! ceux qui l'ont effectivement oublié tâcheront de s'en rappeler? Tant mieux encore! on peut se rappeler de tout; la lumière n'est à craindre en rien.

« Vous devriez, du moins, feindre une indifférence parfaite; « Alors en raillant ces gens-là vous mettriez encore les rieurs « de votre côté. » — Feindre et railler? non pas, et par une raison toute simple; c'est que je me soucie fort peu de plaire à ceux qui me feront votre question; je ne recherche que des hommes de bonne foi, et sur de tels sujets, l'orphelin ne sait pas rire.

dormi, *de nigaud*, etc., à la bonne heure ; Jean-Bar ne dirait pas mieux.

De ce que vous versez le fiel et le mépris
Sur l'homme de génie, et raillez ses écrits,
Pensez-vous l'empêcher de passer d'âge en âge,
Et qu'il en vaudra moins comme vous davantage.

Au reste, *sachez que si vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cause, en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.*

Mais que vous veniez donner des avis de salut public ; eh, mon Dieu ! laissez faire au Gouvernement, il gouvernera bien sans vous. Il est d'ailleurs trop juste et trop conséquent pour revenir sur ce qu'il a fait. Je vous apprends, puisque vous semblez l'ignorer, qu'il y a au bas du frontispice des Précepteurs : DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE, ce qui signifie que la pièce a été imprimée aux frais de l'État. Ce fut ainsi qu'on paya cinq-cents exemplaires prélevés sur l'édition ; et ces cinq-cents exemplaires furent distribués aux Écoles centrales et spéciales de la République à titre de pièce morale et classique.

Je vous vois venir m'objecter que tout cela s'est passé dans un autre temps, sous un autre ordre de choses. — Que m'importe, à moi ? Cela n'a pas moins été. Vous seriez victime de votre *dernier* système, si un gouvernement devait toujours dé-

truire l'effet du précédent. Proscrire *les Précepteurs* aujourd'hui, comme en tout temps, reviendrait à défendre *le Tartuffe*, autorisé, protégé et récompensé par un roi.

Comme mes raisons sont selon mon sens, elles peuvent ne pas suffire; aussi je ne m'y fie pas. Si ma conséquence était mal déduite (ce que je vous accorderai sans regret) vous ne seriez pas plus où vous voulez en venir.

Vérifiez les dates : les mêmes caractères qui ont servi à l'impression de la Comédie des Précepteurs, avaient déjà transmis des arrêtés du Gouvernement actuel.

Mes Souvenances, vers oubliés par le Redacteur de l'Almanach des Muses de l'année 1789.

Comme l'épigramme de BOILEAU contre l'*Agésilas*, cette pièce est une facétie sans malice : je n'avais néanmoins pas le droit de la supprimer. Quand c'eût été (*a*) mon intention, mon avis ne doit laisser aucune trace; d'ailleurs je n'ai point d'avis. Je cite et je raconte, voilà tout : un ma-

---

(*a*) Ce n'est qu'un conditionnel.

nœuvre ferait de même ; au moins que je sois ce manœuvre.

On connaît l'*Agésilas*, et je n'avais jamais entendu parler des *souvenirs* : j'ai cherché la cause de l'*oubli* du rédacteur, ou plutôt celle de la pièce de vers elle-même ; je l'ai trouvée dans le morceau suivant, extrait de l'Almanach des Muses de la même année.

MES SOUVENIRS.

Je suis las, mes amis; je puis faire une pause.
Après un long ouvrage, il faut qu'on se repose;
* Je vais me reposer.... au moins jusqu'à demain;
Encor ce ne sera que la plume à la main.
* Je veux vous confier mes secrettes pensées,
Et mes plaisirs présens, et mes peines passées.
* Car cet amour des vers, Dieu sait s'il m'a coûté!
Si je jouis un peu, je l'ai bien acheté.
* Mon père, je suis loin d'accuser ta mémoire :
Me préserve le Ciel d'une action si noire!
* Non, toute autre à ta place, eût fait ce que tu fis.
Tu dus, avec chagrin, voir ton huitième fils
prendre l'essor, au gré d'une verve indiscrète,
En dépit de tes vœux, vouloir être poète,
Mauvais poète encor; car cela se pouvoit :
* Je me crus inspiré; mais rien ne le prouvoit :
Presque toujours un père à bon droit se défie;
Et c'est l'événement qui seul nous justifie;
* Il m'a justifié : mais..... regrets superflus!
On joua l'*Inconstant*, lorsque tu n'étois plus;

* Et l'*Optimiste*..... hélas ! ton image fidèle,
Où j'ai peint ton bon cœur, ton ame franche et belle,
Mon père, son succès t'eût vraiment étonné,
Et je suis sûr qu'alors que tu m'aurois pardonné.
* Mais enfin, je n'ai point de reproche à te faire :
* Je n'en veux à personne : en voudrois-je à mon père ?
Si donc sur le passé l'on me voit revenir,
C'est sans fiel, c'est que j'aime à m'en ressouvenir.
Ce temps même, ce temps, par fois, je le regrette :
Oui je regrette encor mon obscure retraite,
L'humble hôtel dont, trois ans, j'occupai le plus haut,
Que je serois fâché d'avoir quitté plutôt.

. . . . . .

C'est là que j'ai trouvé quelques amis bien chers,
Comme moi, possédés de ce Démon des vers,
Orphelins, comme moi, du vivant de leurs pères :
Nous nous en consolions : nous nous aimions en frères :
Vous souvient-il, amis, de nos petits repas ?
Bien petits, en effet, si l'on comptoit les plats,
(*a*) Mais joyeux, mais charmans, mais cent fois préférables
Au luxe, aux vains apprêts de ces superbes tables.
Nous n'avions pas le sous, mais nous étions contens !
* Nous étions malheureux ; c'étoit là le bon temps.
Je nourrissois pourtant quelques peines secrettes.
J'affligeois mes parens, je grossissois mes dettes.
* Ma-tante..... quelle tante ! offroit de les payer,
* Avec mon père alloit me réconcilier ;
Pourvu qu'à l'instant même, auprès d'elle je vinsse
Vivre, honnête Avocat, au fond de ma Province.

(*a*) *Quis est enim, qui totum diem jaculans, non aliquandò ponlinet ?*

J'obéis ; je quittai donjon, hôtesse, amis :
* Je promis tout, et tins ce que j'avais promis.
Oui, Chartres m'est témoin, le fait est trop notoire,
Que j'ai, pendant trois ans, lassé mon auditoire.
* J'étois plus las, moi-même, et je rongeois mes fers;
* Je les rompis enfin, et je refis des vers.
Je plaidois bien encor; mais la robe discrète
Annonçoit l'Avocat et cachoit le Poète.
J'achève mon ouvrage interrompu long-temps :
Je le porte à Paris; il est reçu : j'attends.
De l'*Inconstant* reçu la nouvelle fatale,
Arrive jusqu'à Chartre : ô surprise, ô scandale !
Vous savez tout le reste : abrégeons mon récit.
* L'*Inconstant* est joué, l'Inconstant réussit.....
Trop tard d'un an ; la mort avoit ravi mon père.
* Ma tante heureusement, vivoit encor : ma mère
Parut d'abord sourire à mes heureux essais;
Elle voit l'*Optimiste*, et chérit mes succès.
Ce qui me plaît sur-tout dans mon bonheur extrême,
* C'est qu'en changeant mon sort, je suis toujours le même.
J'aime encor, grâce au Ciel, la médiocrité,
La gaîté douce, franche, et la simplicité.
Malheur à moi, malheur à la perfide aisance,
* Qui viendroit de mes mœurs altérer l'innocence !
* J'ai quitté mon hôtel pour un appartement :
Mais, demandez, je suis logé modestement :
* Je ne descendrai point : jusqu'à ma dernière heure,
Je veux me contenter de ma simple demeure.
Mes amis, après tout, y seront seuls admis :
* Car le poète heureux n'a point changé d'amis.
Ils sont, ainsi que moi, malgré mille traverses,
Arrivés à leur but par des routes diverses.

Tels que des voyageurs au naufrage échappés,
Nous buvons dans le port; et nos petits soupés,
Peut-être un peu moins gais, sont presqu'aussi modestes.
* Puissai-je..... dissipons des présages funestes,
Jouir encor long-temps de cet heureux retour!
* J'en doute, ma santé dépérit chaque jour.
* Fruit de mes longs chagrins, un mal secret m'obsède;
* Et je sens qu'à ce mal il n'est point de remède.
Delà cette langueur qui fait que ma gaîté
* S'éteint, et va se fondre en sensibilité,
Et qu'un jour, me voyant mélancolique, triste,
Quelqu'un me conseilla d'aller voir l'optimiste.
C'était, sans doute, assez pour être malheureux :
Non; il falloit encor que je fusse amoureux.
Si l'on en croit l'auteur de la *Métromanie*
La sensibilité fait tout notre génie :
* Elle mine, au contraire, elle étouffe le mien;
* Moi-même elle me tue, et quand j'y songe bien,
Non, je ne conçois pas par quel caprice unique
* Je me suis fait Poète et Poète comique :
* J'étois né pour aimer, non pour faire des vers,
Pour peindre la tendresse et non pas des travers.
Mais dût-il m'en coûter plus d'une comédie,
Je ne veux point guérir de cette maladie.
Quand j'y songe, après tout, mon sort à ses douceurs.
* J'ai la plus tendre mère, et six aimables sœurs;
Autant de vieux amis, vieux d'au moins douze années;
* Les vers et l'amitié partagent mes journées.
. . . . . .
etc.

Par M. Collin-d'Harleville.

Qu'on me traite de méchant, soit. J'accorde qu'on ne peut l'être plus. Je cite sans commentaires ; sans altérer, comme nos impudiques Archiloques, la ponctuation et partant le sens des phrases ; je cite avec la plus scrupuleuse exactitude, d'un point à l'autre, de manière que l'on ne puisse se méprendre ; ce serait être moins méchant. Je vais même jusqu'à faire remarquer un passage heureux, et je fais grâce du reste. Aussi entendons-nous ; je m'en rapporte au lecteur pour donner, suivant sa conscience, à chacun l'épithète qui lui convient. Les amis de Monsieur COLLIN-D'HARLEVILLE et moi, nous différons dans nos moyens d'agir : je déterre et publie, ils enterrent malgré le public.

On joue toutes les comédies de M. COLLIN-D'HARLEVILLE, on en joue bien d'autres : nulle n'a souffert d'interruption, qu'elle ne fut forcée par les circonstances. La suite du *Misantrope*, les *Précepteurs*, sont données de loin en loin, et le *Présomptueux* jamais. Je parlerai de cette dernière seulement : il ne faut pas tout dire en un jour.

Le *Présomptueux* et les *Châteaux en Espagne*, ont quelques points de ressemblance dans les détails ; accordé. Mais le fonds diffère essentiellement de part et d'autre. L'une, peint un travers d'esprit ; l'autre, des hasards : celle-là est comédie et pièce morale ; celle-ci est une pièce à tiroir. Dire tout cela n'est pas juger ; je le répète, je n'ai point d'avis ;

je n'ai nul droit de donner le mien ; je le crois ainsi, parce que je suis trop près d'être partie.

Je laisse de côté les altercations des auteurs, lorsque d'Églantine vivait ; au moins dans ce temps on jouait les deux comédies, et le public seul juge dans cette affaire, laissait voir alors qu'on a tort aujourd'hui d'épurer la scène à contre sens.

Je parlai beaucoup contre cette suppression, non en homme dont *la gaîté*

S'éteint, et va se fondre en sensibilité,

mais tout différemment. Il y avait bien quelque sensibilité dans ce que je disais ; mais elle ne fondait point, je ne pleurais pas.

Il est des raisons auxquelles on ne peut résister en face : on copia les rôles, on les distribua. Il fut vingt fois question de fixer l'époque de la reprise, et vingt fois les mêmes redites furent opposées. C'était M. Collin-d'Harleville qui empêchait qu'on ne jouât le Présomptueux..... De quelle autorité ? Je ne veux point le savoir ; je connais peu ce pays. Le fait est que l'on m'objecta pour raison finale et la plus forte de toutes, non que cela *ferait*, mais bien en toutes paroles : que cela *faisait trop de peine à* Collin ; *qu'il ne saurait finir son cinquième acte des Mœurs du Jour ; qu'il changeait à vue d'œil, qu'il allait être malade ; que quant à soi on ferait son possi-*

ble pour retarder jusqu'à ce que la pièce nouvelle fut faite et jouée. Il fallut bien céder ; le moyen de jouer le Présomptueux sans soubrette ?

Au bout d'un an, parut enfin la pièce nouvelle : cela n'avança rien pour le Présomptueux ; bien loin delà, il en est moins question que jamais. Il suffit de ce que j'ai déjà dit, et ce n'est pas ici le lieu d'écrire une foule d'anecdotes, qui portent l'esprit à la pitié et à l'indignation, et qui ont perdu leur à propos : je ne juge pas que cela intéresse assez.

C'est la chose prise en dernier résultat qu'il faut considérer. Le tout se réduit à ce que l'existence d'une famille est sacrifiée à l'amour propre et à la haine d'un homme qui est là, constamment là, croyant prolonger le temps de sa gloire comparée. Je sais que j'intéresserai beaucoup moins en parlant d'existence ; mais je ne cherche pas à me rendre intéressant ; je laisse cette arme aux autres. Il est clair, que pour paraître désintéressé, il me faut ignorer que j'ai deux mères.

Quel est l'être de bonne foi et doué du moindre sentiment qui doutera que le produit des ouvrages de Fabre d'Églantine ne soit le prix du sang ? C'est y tremper la main que d'interrompre le cours d'un salaire aussi sacré qu'il est plein d'amertume !... (*a*)

(*a*) Je dois songer que ce ne sont que des notes ; il faut que je fasse un sacrifice et que j'abrège, quoique j'aye le cœur plein.

« Qu'est-ce que cela fait au public ? Qu'est-ce « que cela fait à la Comédie française ? » — Rien du tout, sans doute ! Mais ce qui doit lui importer encore moins, c'est la haine et l'envie d'un homme qui dit *avoir été malheureux* et *n'en vouloir à personne*, qui dit :

D'envieux, dieu merci ! je n'en connais pas un.
La haine enfin n'est pas un vice très-commun. (*a*)

« Oui, je conviens que cette haine franche, « OUVERTE et DÉCLARÉE qui part d'une ame « forte, libre, ferme et austère, je conviens, « dis-je, que cette haine est rare. J'ajoute qu'il « s'en faut bien qu'elle soit un vice ; car,

.. Le juste au méchant ne doit pas pardonner. (*b*)

« mais qu'elle est commune et détestable cette « haine, *etc.* (*c*).

Dolis instructus et arte pelasgâ !

c'est encore le cas de lui dire, comme déjà Fabre d'Églantine, que c'est la dernière pierre jetée à l'humanité (*d*).

(*a*) Optimiste, acte III, scène IX.

(*b*) *Voltaire.* Mahomet, acte II.

(*c*) Préface du Philinte de *Molière.*

(*d*) Préface du Philinte de *Molière.* A propos de cette préface, il vient de paraître, outre les *nombreuses* contrefaçons (et quoi qu'en dise deux hommes, peut-être, qui appellent

Hé bien, toutes ces raisons, je les ai abandonnées : elles rendent ma cause belle, j'ai voulu qu'elle ne fut que juste. J'ai demandé qu'on laissât le public maître de jouir de ce qu'il a déjà approuvé. Je me suis fondé uniquement sur une valeur intrinsèque et unanimement reconnue (*a*). M. Collin d'Harleville obtient une prérogative ; je réclame une communauté. Indépendamment de toute pitié humaine, j'ai demandé justice et ne l'ai point obtenue.

---

la suite du Misantrope un drame illisible) il vient de paraître, dis-je, une seconde Édition de cette Comédie; mais cette édition est éminemment fautive : outre ses incorrections, la préface y manque. Je n'ai ici d'autre intérêt que celui de la vérité, ce qui suffit toujours pour la dire.

Un imprimeur n'a pas le droit de tronquer l'ouvrage qui lui a été confié, en fût-il même acquéreur. Il n'est pas de l'intérêt usuel d'un libraire de retrancher de la matière à un ouvrage..... Cette erreur sera réparée ; mais je dédaignerai de pénétrer dans ce tortueux dédale.

(*a*) Quelque chose que l'on fasse, un public impartial, pendant cinq années de vie et dix années de postérité, fera toujours majorité absolue.

Fin des Notes du Tome premier.

TABLE

TABLE

DES MATIÈRES.

Mémoire, page 1.
Ode à la lyre, 47.
Châlon-sur-Saône, poème, 55.
Le Triomphe de Grétry, poème, 117.
L'histoire Naturelle, et son étude dans le cours des Saisons, poème, 129.
Ode à Buffon, 139.
Ode impromptu à Buffon, 142.
L'amateur chagrin, Satire, 149.
Lettres et Épîtres, 163.
Les malheurs de Fanny, Lettre, 165.
Épître à M. de Lauraguel, 171.
Vers à un jeune homme qui voulait se faire Comédien, 177.
A un jeune poète, 179.

Vers impromptus à un ami, en lui envoyant des boudins, 181.
Mes souvenances, Vers oubliés par le Rédacteur de l'Amanach des Muses de l'année 1789, 183.
Notes, 187.

Fin de la Table du tome premier.

A UN

POÈTE COMIQUE,

SATIRE.

On les verrait, honteux de trop de ressemblance,
Nommer l'auteur méchant, son courage insolence;
Et faute d'autre excuse, analyser un vers,
Ou dénoncer en pompe un mot à l'Univers.

EXTR. de la Satire.

Année 178.

A UN
POÈTE COMIQUE,
SATIRE.

MÉNIPE.

RÉVEILLE-TOI, Faustin, rougis de ta langueur;
Trop long-temps la paresse émousse ta vigueur.
De tes vers autrefois, les caustiques mesures
Semblaient au ridicule apprêter des censures:
Par quel sort tes esprits sont-ils donc retenus?
Tes projets, tes pinceaux, que sont-ils devenus?
Chaque jour j'attendais qu'un placard dramatique
M'annonçât sur les coins ta verve satirique:
Des bureaux périlleux du Théâtre français,
Sans répugnance alors, j'eusse tenté l'accès.
Tu dors, Faustin, tu dors, et Paris se déprave.

FAUSTIN.

Ménipe, laissez-moi. Briserez-vous l'entrave
Dont mes pas sont liés ? Malheur au bon esprit,
Qui, méditant toujours cet immortel écrit,
Ou d'un style de feu, le sublime *Molière*,
Sur le front de Tartuffe apporta la lumière,
Des leçons d'un tel maître, esclave rigoureux,
Des beautés d'un tel maître ardemment amoureux,
Comme lui voudrait peindre et trouver des modèles?
Irai-je sottement, en style des ruelles,
Des fadaises de cour, formant un calepin,
Les faire minauder à Lisette ou Crispin?
Ainsi font nos auteurs, ou plutôt nos manœuvres.
Placez-vous au parquet, ou compulsez leurs œuvres;
En un moule pareil vous y verrez fondus,
D'âges, de rangs divers, cinquante individus;
Vous y verrez enfans, hommes, filles et femmes,
En termes tout mignards, parler par épigrammes;
Des paysans docteurs, chez le libraire éclos,
Et des laquais charmans qui récitent *Duclos*.

MÉNIPE.

Raison de plus, Faustin : Eh bien! nouvel Hercule,
Laisse derrière toi la foule ridicule,
De ces scribes sans verve, auteurs efféminés,
Peintres adulateurs des Grands et des Phrinés;

Et la massue en main, frappe, renverse, brise,
Le vice colossal, l'autel et la sottise.

FAUSTIN. (*ironie.*)

Que ce conseil, Ménipe, est digne de mon cœur!
Mais d'un pareil combat, comment sortir vainqueur?
A la cour, à la ville, et jusques au village,
Les Français de tous rangs n'ont qu'un même visage:
De la civilité les colloques bannaux,
Ont chassé loin de nous tous les originaux;
Il n'est plus de *Jourdains*, d'*Orgons*, ni de *Pernelles*,
Un carosse doré traîne nos *Sganarelles;*
Et tout Paris voit bien qu'au Temple d'Apollon,
Le goût a rappelé *Cathos* et *Madelon.*
Faudra-t-il au hasard, dessiner des chimères?
Et, s'il restoit, à peindre encor des caractères,
Pensez-vous que déjà de sublimes esprits
N'en eussent point en foule enrichi leurs écrits?
Lisez nos almanachs, il est tant de génies!

MÉNIPE.

Aveugle! ouvre les yeux. Ces mêmes ironies
Dont tu flétris ainsi l'œuvre de bas aloi,
Ce sarcasme, lui seul, dépose contre toi.
Quoi! ces poèteraux, que chaque année amène,
Ne suffiraient-ils pas pour égayer la scène?

Non, que sur les talens, empreints du feu des Cieux,
Ta muse aille répandre un fiel malicieux;
Maudit soit le méchant, dont le honteux manège,
Ose tourner contre eux un stilet sacrilège!
Mais ces foux, que MAYEUR cite avec apparat,
Bâtards de FONTENELLE, et singes de DORAT,
Qui d'un vent glacial enflant leurs cornemuses,
Ne sauraient dire un vers sans effrayer les muses;
Qui, pour coudre une rime au bout de douze pieds
Pensent tenir sous eux les pythiques trépieds:
Qu'au Cirque, où le parterre établit ses assises,
Ils entendent l'arrêt qui biffe leurs sottises.

FAUSTIN.

Y pensez-vous? Soudain, poétiques recors,
A grands coups d'almanachs, tous fondraient sur mon corps,
Et bientôt décrété, par sentences rimées,
J'irais servir d'étrenne aux Muses affamées.
Les modèles vraiment ne nous manqueraient pas;
Mais on veut des tableaux, bien jolis, délicats;
Des seigneurs vertueux, de vertueuses Dames;
Jusques dans les fripons on veut de belles ames.
Qu'il échappe à l'acteur un mot bien doucereux,
On croit voir se pâmer tout un peuple d'heureux.
S'il faut s'en rapporter à la Muse éperdue
De tous ceux que j'entends, Astrée est descendue,

Et le vice présent qui se sent cajoler,
Pour peu qu'on le démasque, est tout prêt à siffler.
Je peins ce que je vois, et non ce qu'on invente;
Mes modèles aussi pâlissant d'épouvante,
Si j'exposais un jour, en scène, leurs portraits,
M'accableraient bientôt de leurs perfides traits.
On les verrait, honteux de trop de ressemblance,
Nommer l'auteur méchant, son courage insolence;
Et faute d'autre excuse, analyser un vers,
Ou dénoncer en pompe un mot à l'Univers (1).

MÉNIPE.

Ami, dans le courroux dont ton ame est atteinte,
Sont-ce là, dis-le-moi, tous tes sujets de plainte?
Que t'importe, Faustin! Quand aux nuits de juillet,
De l'œuvre de Boileau tu lis plus d'un feuillet,
Souvent ne vois-tu pas l'insecte téméraire
Cerner, en bourdonnant, ta lampe solitaire,
Du foyer lumineux, imprudent scrutateur,
Etre la proie enfin, du feu dévorateur?
Et Phœbus au Lion, jamais de la Cigale,
Daigna-t-il écouter la bruyante Cymbale?
Impassible, et, jamais de sa route égaré,
Il nous lance le jour de son trône azuré.

---

(1) J'ai extrait depuis, une trentaine de vers de cette Satire, qui se retrouvent dans mon prologue du *Philinte*.

FAUSTIN.

Il ne manque à mon cœur ni fierté, ni courage,
Ménipe, croyez-moi; préservez d'un orage,
Méprisable, il est vrai; mais d'un perfide abus,
Ma tête et mon travail, et je ne combats plus:
Je me rends, et j'écris.

MÉNIPE.

De quel orage encore
Prétends-tu me parler?

FAUSTIN.

Des journaux.

MÉNIPE.

Je déplore
Ta crainte et ta faiblesse.

FAUSTIN.

Un auteur de journal!
Savez-vous ce que c'est?

MÉNIPE.

Un aboyeur banal.
Alors que le Verseau sur la terre fangeuse,
A vidé par moitié son urne pluvieuse,

Cours visiter la foire, où brillent les six corps :
Ecoute ; observes-y ces modernes stentors,
Dont la voix chaque jour, quatre fois avinée,
Détaille à tout passant les monstres de l'année.
Eh bien ! de ces crieurs, malgré leur sot fracas,
Plus que d'un journaliste apprends à faire cas.
A tort, comme à travers, et les uns et les autres,
De monstres nourriciers se rendent les apôtres :
A tort, comme à travers, pour vanter leur Phénix,
Ils vont citant les Dieux de l'Olympe et du Styx,
La nature, les arts, la musique, l'histoire :
Il est vrai : mais du moins les crieurs de la foire,
Même en leur vil métier, fidèles à l'honneur,
Ne vont pas méchamment, par un cri ricaneur,
Si le singe à prôner leur échecit en partage,
Dénigrer le Lion en vogue au voisinage.
En quel honneur AUBERT est-il chez les Français ?

FAUSTIN.

Hé ! qu'importe l'estime à qui ne l'eût jamais ?
Pedagogue ou frondeur, c'est toujours le même homme :
Au plus riche, en sa feuille, il donnera la pomme ;
Où bien à son voisin, ôtant un abonné,
Il tire lâchement de son esprit borné
Quelque risible trait, prétendu satirique,
Afin d'achalander sa déserte boutique.

Un prêtre journaliste est la perte des arts.

MÉNIPE.

Comme chacun, Faustin, méprise leurs brocards.

FAUSTIN.

Eh bien! s'il faut tout dire, il répugne à ma verve
D'exposer aux affronts les appas de Minerve.
Observez-donc Paris. En ses vastes remparts,
Que j'appelle aujourd'hui cette Reine des arts;
Que brillante du feu, ravi par Prométhée,
Minerve des neuf sœurs se présente escortée,
Tandis que les Sylvains, les Dryades, l'Amour,
Viendront joncher de fleurs ses pas et son entour,
Que les Grâces, sans faste en leur molle élégance,
Sur des sistres égaux marqueront la cadence;
Que la Déesse alors, lève, d'un air altier,
Hors d'un front immortel son casque de guerrier;
Qu'à ce superbe aspect, DELILLE et le génie
Reconnoissent soudain l'auguste poésie:
Je le crois. Mais ces gens qui riment par extraits,
Ces Lauréats, choisis par précoces décrets,
Ces trompettes bouffis, hardis thuriféraires,
Quêtant les bouts rimés des moindres secrétaires,
Pour crier au miracle, et d'un fatras de mots,
User insolemment les types des DIDOTS;

Celui-ci qui revient de la Scandinavie
Pour remettre à l'envers l'un et l'autre Thalie;
Et cet extravagant qui fouillant l'alphabet,
Y contraint chaque lettre à dire un quolibet;
Du palais d'Apollon, ces courtisans profanes,
A la belle Déesse ourdiront cent chicanes :
Ils la méconnaîtront et de leurs vastes cris,
De lycée en lycée étourdissant Paris,
A force de sottise et de rimes étiques,
Appuiront de MERCIER les phrases emphatiques;
Et dupes dans un art, qu'ils ont vu de travers,
Des verbeux ennemis de l'empire des vers,
A peu de frais sans doute excitant la risée,
Perdront ainsi d'honneur notre antique Musée.
Tout-à-coup en tumulte aux trousses de *Boileau*,
Le Scapel sur *Racine*, et l'ongle sur *Rousseau;*
Voilà, tout d'une voix, la horde prosaïque,
Qui livre à *Juvenal* la scène et le portique.
Que deviendra Minerve en butte à ces docteurs!
Nos juges bien assis, égoïstes censeurs,
Loin du Louvre indigné chasseront l'immortelle

MÉNIPE.

Digne fille des Cieux, et non moins éternelle,
Qu'importe à son pouvoir, qu'importe à ses attraits,
Qu'un coin de l'Univers rejette ses bienfaits?
Qu'importe qu'à l'envi le luxe et l'ignorance,
Lui peuplent d'ennemis les cités de la France ?

Son empire jamais ne peut être détruit.

Si du charme des vers, méconnaissant le fruit,
Des Peuples, des Rois mêmes, avides de fortune,
Trouvent la rime faible, et la lyre importune,
Qu'ils se trompent, ami! Mercure dans sa main,
Ne tient pas sur les ports un Caducé en vain;
Tu le brises, Plutus! Ah! combien tu t'abuses:
Tu n'es rien sans les arts, les arts rien sans les muses.

Sur le prix d'un poète, insensé que je suis!
Est-ce à moi de chasser ton doute et tes ennuis?
Que fait mon sentiment? Pour ne pas te méprendre,
De l'Euripe à l'Idus vois le grand Alexandre,
Sur Homère, enfermé dans l'or, et le Cyprès,
Reposer chaque soir sa tête et ses projets;
Et parmi vous enfin, assis auprès du trône,
Armand du grand Corneille, envia la Couronne;
S'il ne l'obtint du moins, ce génie immortel,
Planta sur le Parnasse un laurier éternel.
Ecoute ton génie, écris et sois Poète,
Et, si pour emboucher l'héroïque trompette,
Trop de prudence encor a retenu tes sons,
Au plancher de Momus livre quelques leçons.

Eh! quel emploi plus beau peut illustrer ta lyre?
Que d'avancer, armé du trait de la satire,

Contre les ennemis des arts, des mœurs, des lois ;
Sur leurs front criminels épuiser ton carquois ?
Que le peureux écho du Temple académique,
Prolongeant dans Paris sa voix philosophique,
Au nom des douces mœurs, cite à leur tribunal,
Lucien, Théophraste, et Perse et Juvenal ;
Ma franchise se rit de tant de courtoisie ;
Ce scrupule sournois n'est rien qu'hypocrisie ;
Loin d'applaudir, en sot, à ces dehors plâtrés,
Attaque moi d'abord ces tartuffes lettrés,
Qui, d'un fauteuil, quêté dans la docte tribune,
Ont su se faire un char pour courir la fortune.
Connais-tu bien *Graphus ?* O l'habile courtier !
Le Parnasse jamais n'avait vu maltotier,
De mainte ruche obscure affamant les abeilles,
Revendre, sous son nom, le travail de leurs veilles :
C'est l'œuvre de Graphus. Au prix de trois florins,
De l'aurore à la nuit employez vos burins,
Mercenaires auteurs ; la muse de l'histoire
Métamorphose en pain le laurier de la gloire.
Allons, dépêchez-vous ; le prote diligent,
Attend votre travail, comme vous, son argent ;
Allons, vite, tracez aux crédules provinces
Le secret des États et les portraits des Princes :
Quelle paresse ! ó Ciel ! de leur impression
Graphus attend peut-être une autre pension.
Pour augmenter les fruits, que la muse vous cueille,
Surtout d'un plat phœbus allongez chaque feuille.

Est-ce fait ? qu'on imprime. Amateurs, achetez :
Serrez-bien ces feuillets par l'intérêt dictés ;
Ornez de tranches d'or ces pages immortelles,
Et, surtout, formez-vous sur de pareils modèles.

Brillant du même éclat, *Rufos*, le flagorneur,
Des petits vers de Cour obscur entrepreneur,
Accueille quelques fous, et flatteur avec ruse,
A l'insçu l'un de l'autre, aiguillonne leur muse.
Il leur trace des plans, leur prescrit des sujets,
A l'un commande une ode, à l'autre des couplets ;
Les trésors, les honneurs vont pleuvoir sur leur tête :
Pour eux, chez MARMONTEL la médaille s'aprête.

Voilà mes insensés qui pleins d'un feu nouveau,
Electrisent des mains leur crédule cerveau,
Le Pinde est avili de leurs prières folles ;
Le papier débonaire est noirci d'hyperboles ;
Les amours, les plaisirs et les jeux, et les ris,
Pour la millième fois, vont courir tout Paris.
Le sentiment se pâme et bientôt sur ses traces,
Comme vous pensez bien, arrivent les trois grâces ;
L'accouchement s'achève : enfin chaque benet,
D'une plume de choix met son chef-d'œuvre au net.
Il n'est pas jour encor, que la folle cohorte,
Du rusé protecteur vient assiéger la porte.

De chacun de ces fous, fier de son nouveau né,
Le délire est au comble et la tête a tourné;
Que de châteaux en l'air! Celui-ci plein d'audace,
A la Cour, à son gré se réserve une place;
Celui-là, des bijoux, qu'il se choisit de l'œil,
Avant d'orner ses doits, enrichit son orgueil:
L'autre, de son livret, voit les pages futures,
Sous un vert maroquin, s'embellir de gravures:
L'autre, droit au fauteuil, conduit ses avortons;
Le balancier déjà lui frappe des jettons.
Chacun d'aise, d'espoir, de vanité trépigne:
Enfin de les porter la terre semble indigne.
Mais à différens jours, leur examen remis,
Ménage en nos auteurs un esprit plus soumis.
Cependant pas à pas, des muses amorties,
Rufos, en tapinois, recueille les copies,
Et dans tout ce fatras, qu'il épluche avec soin,
Si quelque vers heureux s'est glissé dans un coin,
Si quelque tour nouveau quelque neuve pensée,
Y frappe, par hasard, sa cervelle émoussée,
Le frelon, sans scrupule, *en compose son miel.*
L'opuscule, soudain, comme un présent du ciel,
A quelqu'auteur titré transmis avec mystère
Jette un rayon de plus sur sa muse adultère.

Plus d'un esprit, Faustin, ne pourra concevoir
Que l'orgueil de nos grands se puisse décevoir

Jusques à mendier quelque chanson obscure ,
Pour se faire *Brandir* l'enscensoir du mercure.
Mais tels sont cependant leurs bizarres désirs ;
Ils regorgent de biens , d'honneurs et de plaisirs :
On les trouve affectés d'une orgueilleuse gène ,
De voir *Corneille* en bronze à côté de *Turenne*.
Je ne sais quelle main , dans leur cœur révolté ,
A gravé cependant un trait de vérité ;
Un sentiment d'amour , de respect et d'hommage ,
Pour les arts créateurs et la vertu du sage ;
Mais l'orgueil insolent en triomphe au dehors.
Plaignons la vanité , rions de ses efforts.
Eh ! qu'importe qu'un grand , à l'aspect du génie
Le méprise d'un œil , si de l'autre il l'envie ?
Oui , sans doute , *Alcidas* , d'où te vient ce travers ?
De nourrir , en secret , le père de tes vers ?
Non , qu'un homme de cour , amateur de la rime ,
Ne puisse se vanter d'une œuvre légitime ;
Boufflers , pour enfanter ses couplets gracieux ,
Jamais la bourse en main , n'importuna les dieux.
Mais *Cliton* , mais *Phocas* ? .. Sur ce fait je m'avise
D'un fort plaisant discours , qu'il faut que je te dise :
De dix scènes , au moins , *le marquis des Rinceaux*
Peut dans une épisode enrichir tes pinceaux.

Fatigué de Paris , un jour , à l'aventure ,
Je courais dans les champs retrouver la Nature.

La

La Nature était belle, aimable. Le soleil
Couronnait les Gémeaux de son disque vermeil.
A mes yeux, vers l'Auxois l'amante de Céphale,
Entr'ouvrait de Phœbus la couche nuptiale ;
De la terre bientôt cet époux radieux,
Semblait fixer *Autun* de la cime des cieux,
Et les derniers rayons, élancés des montagnes,
Des forêts du Morvan brunissait les campagnes.
Mollement incliné le lilas gris-de-lin,
De son plus beau panache embaumait le jardin.
L'armoise, l'origan, l'aigremoine jaspée
Bigarraient de couleurs le lit de la Nappée :
Et déjà la cerise, aux abris d'alentour,
De son globule vert rougissait le contour.
Eurus me réveillait de ses aîles légères ;
Zéphire, vers le soir, caressait mes paupières,
Et les dieux me couvraient d'un pavillon d'azur.
Mes pieds libres de soins promenaient un cœur pur :
Enfin j'étais heureux, et les muses fertiles
M'inspiraient à loisir des vers doux et faciles.
Mais est-il sur la terre un plaisir sans douleur ?
Non loin de mes foyers, un marquis rimailleur,
Sur des tapis de Perse, en proie à sa manie,
Invoquait noblement les nymphes d'Aonie.
Son superbe château, tourmenté par les arts,
Des preuves de son goût offusquait les regards.
Un Pégaze de plâtre, au haut d'une terrasse,
Sur un épieu de fer couronnait un Parnasse :

Chaque coin du palais offrait un Apollon ;
Deux tertres inclinés figuraient le vallon ;
Entre eux, un filet d'eau, ramené des cuisines,
Du Permesse, roulait les ondes cristalines ;
Un Pinde, transporté du plus voisin côteau,
Ensemencé de neuf à la pêle, au rateau,
Ombrageait de houblon Thalie et Melpomène :
L'âne au retour des champs buvait dans l'hypocrène.
Enfin, c'était pitié. Tandis que sans témoin
D'une façon diverse épris des mêmes soins,
J'allais un beau matin, pour charmer mon étude,
D'une épaisse forêt chercher la solitude ;
Voici que *des Rinceaux*, au détour d'un buisson,
Me voit, s'arrête, rit, et d'un air polisson,
Faisant jouer ses doigts autour de son visage,
Me toise, me retoise et me tient ce langage,
En ricanant.

» Le Marquis des Rinceaux.

L'ami, vous êtes, je le vois,
Cet homme depuis peu, retiré dans nos bois ?
Je rends grâce au destin qui vous a fait hermite.
On m'a parlé de vous, je sais votre mérite ;
Grand poète, dit-on, garçon très-érudit ?
De plus homme de bien ?

Ménipe.

De bien, vous l'avez dit ;

C'est à ce titre seul que mon amour s'arrête.
Du reste, je ne suis savant, ni grand poète ;
Moins encor votre ami.

LE MARQUIS DES RINCEAUX.

Mille pardon, monsieur,
Si d'un aussi beau nom je me suis..... fait honneur.
Oui, je n'y pensais pas, l'avantage est insigne ;
Je sens bien... à vous voir, que je n'en suis pas digne.
Un homme tel que MOI, n'a pas droit...

MÉNIPE.

De mentir ;
Et de la vérité c'est un peu trop sortir,
Que de me décocher l'amicale apostrophe.
D'où suis-je votre ami !

LE MARQUIS DES RINCEAUX.

Comment ! un philosophe
Ne l'est-il pas, de droit, de tout le genre humain ?

MÉNIPE.

Morbleu ! ne cachez pas ce naturel hautain,
Dont vous et vos pareils nourrissez la manie ;
Ne masquez pas vos torts d'une sotte ironie.

Ce langage doré vous sied bien à la Cour ;
Mais nous sommes aux champs, parlons-y sans détour ;
Voyons, dans ces forêts que la vérité brille ;
On n'entend pas d'ici les gonds de la bastille :
Je puis donner l'essor à ma juste fierté,
Et parler, une fois, en toute liberté.

LE MARQUIS DES RINCEAUX.

Comment ! mon Apollon, vous êtes en colère ?
Calmez-vous : car d'honneur, moi, je vous considère,
Et veux en peu de temps, faire beaucoup pour vous ;
Je vous protégerai. Ça venez-vous avec nous ;
L'élite de la Cour est chez moi rassemblée ;
Menez à mon château votre muse exilée,
Vous nous amuserez. Des fêtes à donner,
Cent sujets pour médire, un ministre à prôner,
Des beautés, que je couve, encenser le caprice :
L'ami, pour vos talens, voilà de l'exercice.
De nos galans auteurs imitez les façons,
Egayez nos soupers par de fines chansons :
Là pour mieux ménager la pudeur, qui nous reste,
Ce que taira le mot, ajoutez-le du jeste.
J'aime ces chants fripons, avec art arrangés,
Où les traits du plaisir sont si bien ménagés,
Où la chose crûment ne se fait pas entendre ;
Chacun y comprend bien ce qu'il y faut comprendre.

Trouvez à tout propos, quelques bons calembourgs;
Janot nous dit hier tout Corneille à rebours;
Je suis fou de cela, rien au monde, à ma guise,
Ne prouve tant d'esprit qu'une telle bêtise.
Le matin, quelque fois, dans mes momens perdus,
Venez me demander quelles sont mes vertus,
Et je vous montrerai comment, par une épitre,
Il faut dans les journaux m'adresser un chapitre.
Si je daigne, à mon tour rabaissant ma grandeur,
Faire de mes talens, Mercure colporteur;
Faites mes vers vous-même; et sauvant le scandale
Souscrivez seulement ma lettre initiale.
Le public trop enclin à croire un grand un sot,
Pourrait bien, méchamment, se tromper sur le mot:
Que votre muse alors, dans une humble réponse,
Par une rime en points me découvre et m'annonce.

MÉNIPE.

Ainsi dans vos plaisirs, noblement avili,
Au prix de mon honneur je peux être accueilli.
Me connaissez-vous bien, quand vous m'offrez ma honte?
Du chef de vingt aïeux, fussiez-vous Duc ou Comte,
Je rejette vos soins, sur-tout votre amitié,
Je n'attends, ne veux rien de qui me fait pitié.
Dès le premier abord, si ma bouche sévère,
A payé vos discours d'une réponse austère;

Gardez-vous, croyez-moi, d'imputer cet accueil
Aux puérilités d'un ridicule orgueil.
De vos airs de mépris, de votre persiflage,
Ma fierté seulement a repoussé l'outrage :
Je suis homme en un mot. D'un peu de fermeté
Si mon cœur de ce titre orna la dignité,
Si de quelques talens, la nature exercée,
A, peut-être, enrichi mon ame et ma pensée,
De quel droit osez-vous, d'un sourire moqueur,
A colorer mon front, provoquer ma pudeur ?
Vos pareils m'ont-ils vu, par de lâches pratiques,
De leurs palais ingrats, assiéger les portiques ?
Rassasié d'affronts, accablé de rebuts,
D'un cœur flétri de honte y porter les tributs ?
M'ont-ils vu, de leur table, effronté parasite,
Par des vers imposteurs, y chanter leur mérite ?
Et vicieux valet, quand la lune pâlit,
Conduire, en tapinois, *Rhodope* dans leur lit?
Cherchez, cherchez ailleurs des âmes moins viriles ;
Cherchez à vos stilets des plastrons plus dociles.
Assez, d'autres sauront, en riant à leur tour,
Endurer sans rougir vos camouflets de cour :
A ces rusés serpens, au gré de vos maximes,
Ordonnez l'infamie et commandez les crimes ;
Vous serez obéi. Mais, moi, que grâce au Ciel !
La nature alaita sur son sein maternel ;
Mais, moi, de qui le cœur, par un noble système,
Pour tout, en tout, par-tout se suffit à lui-même ;

Qui n'eus jamais besoin, pour ma félicité,
Que des arts, d'une épouse, et de la liberté :
Je déteste vos goûts, vos plaisirs, vos richesses ;
Et je hais encore plus vos fausses petitesses.
Laissez moi.

LE MARQUIS DES RINCEAUX.

Mais, monsieur....

MÉNIPE.

J'irois donc sous vos toits ;
Ami des bonnes mœurs y voir braver leurs lois ?

Eh ! n'imaginez pas que sur cette matière,
Je parle en étourdi, dépourvu de lumière ;
Replié sur mon cœur, je ne rejette au loin
Que les goûts dépravés dont je fus le témoin.
Du fracas de Paris, je détourne la vue,
Seulement au village essuyez ma revue.

Guerrier, cultivateur, père, époux à la fois,
Un châtelain jadis, loin du faste et des rois,
Sous d'agrestes plafonds, rembrunis de noblesse,
Venait, parmi les champs, réparer sa sagesse.
En exemple d'abord, vous croirez qu'avec art,
Je vais citer *Monluc*, *Lautrec*, *Anne*, *Bayard*.

Eh mon dieu! les vertus de ces preux mémorables,
Paraissent de nos jours un long tissu de fables.
Mais plus près de nos temps, je citerai *Fabert*,
Turenne, *Montausier*, *Catina*, et *Chevert*,
Lamoignon, qui laissant la simarre à la ville,
Des arts et de Boileau s'entourait à *Baville*,
De leur modeste char, partageant le carreau,
Le vice au vert séjour suivaient-ils ces heros ?
Le soleil qui voyait naître et finir leurs veilles,
Pour eux de la nature éclairait les merveilles.
Images de cet astre, ils étaient dans les champs,
La source des bienfaits et l'effroi des méchans.
Pour tracer, en un mot, leur conduite exemplaire,
De ce que font nos grands, ils faisaient le contraire.

Dites-nous en effet, par quel charme aujourd'hui,
La paresse en ces lieux étourdit votre ennui ?
Quels plaisirs y sont chers? quelles mœurs interdites?
Quels crimes en honneur? quelles vertus proscrites ?

Philomèle a chanté, les bosquets sont fleuris.
En carosse, à cheval, voilà que de Paris,
De maîtres, de valets, une insolente armée,
Vient fouler du hameau la paroisse alarmée.
Du seuil de son foyer, tandis que le chapeau bas,
Le villageois craintif observe ce fracas,

Qu'avec étonnement son jeune fils remarque
Cette neuve splendeur d'un banneret monarque,
Déjà le bruit, le faste ont rempli le château.
Sur-tout cet attirail, en charrette, en bateau,
A la hâte, à grands frais ammené de la ville,
Ne lâchons pas ici quelque phrase inutile :
Nos docteurs ont prouvé que *le luxe est un bien.*

Mais quel apôtre encore, en brisant tout lien,
A fomenter le crime, ici, vous autorise ?
Poliphile et Miris, Cléonte et Cidalise
Ne sont-ils pas venus, de leurs nœuds clandestins,
Confier la luxure à vos toits libertins ?
Ne les y voit-on pas, sans beaucoup de mystère,
Après le juste ennui d'un quadruple adultère,
Lubriques sans honneur, effrénés en désirs,
Se mépriser sans honte, et troquer de plaisirs ?

Cent valets cependant, blancs ou noirs de visage,
De leurs sales amours empestent le village.
Ah ! pleurons ! dès long-temps, la champêtre beauté
se flétrit dans les bras d'un laquais effronté ;
Elle y pompe le vice, et porte sous la bure,
Du fléau mexiquain la pestilence impure.

A ces honteux excès ; verrons-nous le pasteur
Saintement indigné, faire l'inquisiteur ?

Et du haut de sa chaire, en nouvel Athanase,
Gourmander vos péchés d'une gauloise phrase ?
Son zèle, de ce soin, vainement s'occupa ;
Jamais au bénitier votre doigt ne trempa.
Mais il ira, vraiment, fronder votre Cythère,
Afin qu'un bon procès trouble son presbytère !
Ou que votre grandeur, sermonant à son tour,
Vienne l'épouvanter des cachets de la Cour !

Eh ! ne vaut-il pas mieux, que d'humeur pateline,
Les cheveux gâlamment rehaussés de farine,
Il vienne, saluant du haut bout des lambris,
Réjouir vos Phriné par son air entrepris ?
Que lui fait tout cela ? Bientôt sur trois services,
Il se vengera bien de vos nobles malices.

Mais tandis qu'au curé, pour combattre au piquet,
De votre aïeule, en noir, vous livrez le caquet ;
Que vous laissez en garde, au chef de la commune,
D'un respectable objet la vieillesse importune,
Vous courez endosser de comique manteaux,
Et d'un jeu maladroit empêtrer des trétaux.
Ah ! ne plaise aux neuf sœurs, qu'au bout de mes césures
Les goûts de Poquelin rencontrent des censures !
Melpomène ! Thalie ! avec vos nourrissons,
Il est de doux plaisirs et de douces leçons.

Mais chez vous, toutefois, Marquis, c'est autre
chose :
Si j'approuve ce goût, j'en déteste la cause.
Eh! ne sais-je pas bien quel lubrique aiguillon,
Vous fit sur un théâtre inviter Apollon ?
Nanine à quatorze ans, de coulisse en coulisse,
Prête à vos feux impurs une oreille novice ;
Son rôle malheureux, embûche à ses appas,
Loin d'une mère aveugle, embarasse ses pas.
Professeur dramatique, amoureux pantomime,
Inhabile dans l'art, mais expert dans le crime,
Comme vous l'entourez ! vos conseils, votre encens,
Persiflent sa morale, aiguillonnent ses sens ;
Et de la vertu même, organe sacrilège,
En modulant ses tons, vous lui creusez un piège.
Nanine a tout perdu ; tout. Son cœur criminel,
Qui revient gangréné sous le toit paternel,
Sous un air hypocrite, y couvant le scandale,
Attend pour l'afficher la couche nuptiale.
Voilà comme à l'appui d'un théâtre imposteur,
Vos émules, et vous, d'un regard séducteur,
Dans les foyers voisins, choisissant des victimes,
Du masque de Momus vous déguisez vos crimes.
Oui, la neuve beauté, du toit le plus bourgeois,
Paira de son honneur l'accueil fait à sa voix.
Jouets de la grandeur, ô parens imbéciles !
Fermez, fermez la porte à ces nobles reptiles :

Leur approche est un piége, et leur trace un poison.
Mes pinceaux, mes couleurs blessent-ils la raison ?
Et sur notre théâtre est-ce l'art qui vous porte ?
Voyons de vos tripots je vais ouvrir la porte.
Venez voir, ô Français ! ces trétaux campagnards ;
Voyez comme un seigneur rend hommage aux beaux arts.

Dans un grenier poudreux, mazure d'un autre âge,
Un architecte adroit, charpentier du village,
Sur les plans, d'un valet, établit de son mieux,
A force de génie un cirque glorieux.
Tout est prêt ; et déjà l'honorable assemblée,
Sur six bancs rétrécis, se trouve amoncelée ;
Tous savans, tous laquais. *Champagne* et *Poitevin*,
Des gavotes du temps font un concert divin.
Haut la toile ! d'abord le soufleur en posture,
Du sage précepteur nous montre la tonsure.
Ne me trompé-je pas ? demi-dieux prétendus !
Ciel ! avec vos valets vous voilà confondus ;
De la pièce avec eux vous partagez les rôles !
Acteurs digne du lieu, l'orgueil les prend : les drôles
Gourmandent plus d'un maître et les font filer doux.
Oh ! que j'applaudirais à leur plaisant courroux,
Si joignant quelque geste à la mercuriale,
Ils osaient profiter de cette saturnale !
Voici venir enfin le patron du château,
Toujours nanti, de droit, du rôle le plus beau.

Du fracas de ses gens, les plafonds retentissent ;
Du héros, attendri, les épaules fléchissent,
Et copiant au mieux nos patelins acteurs,
Provoquent d'un salut, les *bravo* protecteurs.
Le jeu marche, dieu sait! les Barons, les Comtesses,
Ont beau dans leur travail mettre *Regnard* en pièces,
C'est superbe ! divin ! les acteurs alléchés,
Sur un théâtre étroit l'un par l'autre empêchés,
Entassent cependant sottises sur sottises.
Les plumets font danser les poutres sur les frises ;
Et la marche, et le geste et l'accent et les vers,
Tout est fait gauchement, tout est dit de travers.

Tels sont, noble Marquis, les jeux dont tu t'amuses,
Et l'on ne sert ainsi la vertu, ni les muses.
Adieu ». — Sur ce propos je fuis dans les forêts ;
Je m'égare bientôt sous leurs pavillons frais.
La nature tranquille, au-dessus des outrages,
De mon front soucieux efface les nuages ;
Mon œil épanoui se plait à la revoir,
Et le jour le plus doux, m'éclaira jusqu'au soir.

Dis, ami, n'est-il pas dans ces faibles esquisses,
Des nuances, des traits, bien dignes des coulisses ?
Et que serait-ce encor, si par cent traits pareils,
Je voulois alonger mes vers et mes conseils ?

Qu'un seigneur, et son singe offrent de ridicules !
La ferme, en moins de temps, compterait ses formules.
De tant d'originaux remplis tes ateliers,
Il en est en tout lieux ; il en est par milliers.
Il ne faut que les voir ; comparer leur allure
Au sens, au goût, aux mœurs, aux loix, à la nature;
Le travers saute aux yeux : et sans aller plus loin,
Veux-tu de cette épreuve être ici le témoin ?
Ouvrons cette fenêtre, et prenons, dans la rue,
Les objets qui d'abord viendront frapper ma vue :
Justement ces trois là. Soyez les bien venus,
O modèles plaisans ! vous m'êtes fort connus.

Tout brillant de valeur, de génie et de gloire,
Le vainqueur du Granique, en son char de victoire,
Dans Babylone entra de lui moins satisfait,
Que ne l'est, en nos murs, ce seigneur imparfait :
Ce petit Duc *Métis*, le radieux *Montmagne*,
Alors qu'aux citadins, aux sots de la campagne,
Fièrement il étale, à la hâte entraînés,
De son carosse neuf les paneaux herminés.
Il va, revient, retourne, accourt, retourne encor ;
Le soir, l'après-midi, le matin, dès l'aurore,
Sans prétexte, sans but, sans besoin, c'est égal ;
Fouette cocher, grand train, grand bruit, grand bacchanal ;
Dans la rue, aux carrefours, dans les coins, sur les places,

Gâare ! gare donc !.... Un carosse à sept glaces !
Voyez-en le vernis, la coupe, les ressorts,
Siége, frange, cocher, chevaux, sellettes, mors,
Lui dedans ! ! ! quel plaisir ! ! ! ah ! ma foi, qu'on le
berne ;
N'importe ; on a bien vu la ducale lanterne.

Le grand le plus risible est le plus imité.
Bouffi d'impertinence et d'orgueil empâté,
Dans le fleuve d'oubli *Roquet*, fils infidèle,
De son père avant-hier a jeté la truelle ;
Et *Roquet*, aujourd'hui, se croit praticien.
Regarde avec quel tact, il en a le maintien,
Le langage, les airs, le costume, la pompe ;
Nourris pour d'autres soins, qu'importe s'il se trompe?
Qu'importe si, du coin de son vaste toupet,
On voit passer encor l'oreille du baudet ?
Si pour la grandeur d'ame il prend la suffisance ?
Vanité pour noblesse et dédain pour décence ?
N'est-il pas suspendu comme un *Custodi-nos*
Au bras déshonoré du *Marquis de Gernos ?*
Nomme-t-il pas *mes gens* sa grosse valetaille ?
Qui singe mieux que lui tes marquis de Versaille ?
Sous les perles d'un Comte il se grave un écu ;
Il est haut, méprisant, hardi, tranchant, cocu.
Eh bien ! c'est là sa joie. Et *Germon* l'empyrique,
N'a-t-il pas oublié son nom patronymique ?

Envain cent artisans se souviennent toujours ,
Qu'en classe , de leur pain , il substantait ses jours :
Gros monsieur aujourd'hui, malgré les pasquinades,
Il se fait appeler le *baron des Pintades.*
Talens , qui vers la Cour marchez d'un pas tardif,
Taisez-vous ; respectez l'irroé purgatif ;
Taisez-vous : respectez la crépine soudaine ,
Qui pend aux humérus de ce grand capitaine ;
Respectez-là , guerriers , qui pendant vingt hivers ,
L'attendez dans les camps sans en être couverts.
Du Baron purgatif , les larges épaulettes ,
Coûtent plus que la vôtre. O les nobles emplettes ?
Il n'est point de fil d'or , roulé dans leur tissu ,
Qui de quelque douleur ne soit le prix reçu ;
Chaque gland cordelé de leurs riches fabriques ,
A dix de mes amis coûte au moins cent coliques.
Soldat inexpugnable , à l'abri des mousquets
C'est d'Esculape seul qu'il attends ses brevets.
Des mains de Némésis ses voluptés amies ,
Se comptent tous les ans par des épidémies.
Tel que ce fosseyeur , qui vers l'attique bord ,
Courbé par l'avarice aux autels de la mort ,
Attendant de sa faux les désastreuses marques ,
Accusait nuit et jour la paresse des Parques :
Tel , moderne Chiron , aux crédules humains ,
De paquets et d'avis , armé de toutes mains ,
Le laxatif baron , désire au fond de l'ame ,
Les maux avec les maux que guérit son dictame.

Le

Le soleil au Bélier, vers le bleuâtre arceau,
Ne peut-il repomper les frimats du Verseau ?
Tant mieux! ces gris brouillards, épandus sur la ville,
Frapperont le printemps de leur vapeur fébrille.
Le brûlant Syrius, sur les pas du Cancer,
De sa gueule souffrée a-t-il empesté l'air ?
Encor mieux! dit *Germon*, la poudre aura la vogue ;
Que de maux soutiendront ma noblesse hydragogue!

Finissons ; c'est assez. Faustin, tu vois Paris ;
Observe, fais un choix, pense, dessine, écris.

RÉPONSE DU PAPE

A

F. G. J. S. ANDRIEUX.

ÉPITRE PUBLIÉE

PAR PH. FR. NAZ. FABRE-D'EGLANTINE.

1792.

On auroit pu raisonnablement entreprendre la conversion de Cartouche et de Mandrin, mais jamais celle de Cromwel.

J. J. ROUSSEAU.

La liberté et le goût de la vie agricole ne vont point l'un sans l'autre.

PÉTHION, *maire de Paris.*

LE PAPE

A F. G. J. S. ANDRIEUX.

ÉPITRE ET RÉPONSE.

J'ai lu, Mon très-cher fils, votre épître et je vois
Qu'aux clabaudeurs du temps vous joignez votre voix.
C'est, après la campagne, accourir à la guerre :
Il n'est pas d'un chrétien de battre un homme à terre.
Que n'avez-vous fait rage avant le Charles-neuf (1) ?
Vous auriez dit au moins quelque chose de neuf.
Quand il faisait chaud, mon brave philosophe,
Il fallait m'adresser votre belle apostrophe :
La lumière était rare ! et jouant l'étourdi,
Vous venez allumer la chandelle à midi !
C'est agir prudemment ; sans doute cette allure
Est la vôtre, mon fils ; vous craignez la brûlure,

(1) De Chénier.

Séguier, les Parlemens, l'Église, ses Élus,
Et vous montrez le nez quand tout cela n'est plus !
C'est fort bien fait à vous ; je vous en félicite.
Le temps, au demeurant, ne fait rien au mérite.
Le bon est toujours bon, en morale, en esprit :
Reste à voir le discours que vous m'avez écrit.

Je l'ai relu trois fois et je tombe des nues ;
Vous ne me rabachez que des phrases cornues :
Voltaire, Diderot, Toussaint, Delille et tous,
Ont dit ce que vous dites et l'ont mieux dit que vous.
Ils ont vu force mal, jamais de vrai remède.
Vous n'en savez pas plus ! que Dieu vous soit en aide!
Ainsi que de l'amour raisonnent les amans,
Ils jasaient de morale, et d'après leurs romans.
Si vous ne me parlez du plan qu'il nous faut suivre,
Comme un homme profond, vous parlez comme un
livre.

J'aime la vérité ; jamais je ne la fuis.
Tout Moine que je fus, tout Pape que je suis,
L'observant quelquefois par les trous de l'Église,
J'ai vu ce qu'elle était en dernière analyse:
Non pas dans son essence, ou moi, ni le Muphti,
Ne verrons pas plus clair que vous et Cérutti ;
Non pas dans son principe, ou sa cause finale ;
Mais bien dans ce qu'elle est en pratique, en morale,

Pour nous dans tous les temps, et présent, et passé,
Futur : pour l'homme enfin, sauvage ou policé,
Esclave plus ou moins, sinon plus ou moins libre ;
Buvant l'eau du Niger, ou du Gange, ou du Tibre,
Ou du Mississipi ; vivant seul, en commun ;
Croyant un, ou cent Dieux, ou n'en croyant aucun ;
Pour la nature humaine, éternelle ou précaire.

Foi d'homme! mon cher fils, plutôt que de Vicaire,
Cette vérité-là dont je suis très-certain,
Résultat de ma vue et de tout mon latin,
Est le meilleur système à prouver, à comprendre,
Et le meilleur à croire : or, tachez de m'entendre.
Lisez-moi, s'il vous plaît, d'un œil tranquille et lent:
Je raisonne, mon fils, et n'ai pas le talent
De couler en esprit mes raisons et mes ruses.....
Je n'ai rien mis encore dans l'almanach des Muses.

L'HOMME N'AIME QUE SOI. Dans ses pensers divers,
Il se croit et se fait centre de l'univers.
Ce sentiment inné, jamais rien ne l'efface.
Scrutez bien votre cœur, suivez l'homme à la trace:
Le bienfaiteur, l'ami, l'amant et le héros,
L'avare, les ingrats, l'athée et les dévots,
Pleins de vices affreux, ou de vertus suprêmes,
Ne font tout que pour eux, ou rien que pour eux-mêmes.

L'homme de la nature aime à vivre à loisir ;
L'homme civilisé n'aime que son plaisir.
Le premier, sans effort, trouve sa jouissance :
L'autre cherche à jouir, et brûlant d'espérance,
En tel état qu'il soit, ne voit devant ses yeux,
Que l'état qu'il désire et le bien d'être mieux.

Ce principe posé, pour peu que votre vue
Ait observé le fonds, embrassé l'étendue,
De la société, de ses gouvernemens,
Vous verrez que jamais les bons, les garnemens ;
Ou le bien et le mal, (ce qui dit mieux encore)
Ne nous furent jadis envoyés par Pandore
Comme les deux moteurs et le double ressort,
Qui règlent de notre ame et les goûts et l'essort.
De l'ordre social le vice originaire
Fut et sera toujours d'avoir cru le contraire.

La morale est du Ciel, dites-vous, j'y consens.
Je dis de la Nature et c'est le même sens.
Mais pour ne pas se perdre en un trop long dédale,
Il faut savoir au moins ce qu'est cette morale :
La chose est une erreur quand le mot étourdit,
Et l'on parle dès lors, sans savoir ce qu'on dit.

La morale est innée, ou bien spéculative :
Il en est une vraie, une autre relative.

Nous pendons le voleur ; à Sparte on l'honorait.
L'inceste dans le feu tout droit nous conduirait :
Un frère, sans remords, et sans être profane,
Couchait, avec sa sœur, dans les murs d'Ecbatane.
A l'Opéra français le plus hardi garçon
N'oserait voir sauter Rose sans caleçon :
L'Ephore, souriant dans sa barbe chenue,
Menait danser au bal sa fille toute nue.
Nous fuyons avec soin l'œil de l'homme et du jour,
Dans ces tendres momens, où la main de l'amour
Sur notre double front vient poser sa couronne ;
Le silence nous aide et le bruit nous étonne
En ce joli mystère ; on rougit d'être heureux ;
Et même en exprimant nos désirs langoureux,
La langue ingénieuse et toujours pudibonde,
Trouve des mots décens, que comprend tout le monde :
Aux bords d'Otaïti, plus on a de témoins,
Et mieux on satisfait ses amoureux besoins.
Nos cocus sont des sots, nos catins des infâmes :
Allez voir les Lapons qui vous prêtent leurs femmes.
Le proxénete est vil dans Paris débauché :
Le bon Circassien vend sa fille au marché.
L'effroi saisit nos cœurs au nom de parricide ;
Mais, à Madagascar, heureux le fils candide,
Qui d'un père caduc voyant l'infirmité,
L'assomme avec tendresse, et danse à son côté !

La puissance et le nombre arrangeant les maximes,
Nos meurtres sont affreux, nos guerres légitimes,
Le mensonge, la fraude en tout sont des horreurs :
Vous dites cependant qu'il nous faut des erreurs.

Reconnaissez-vous là cette morale innée,
Par le doigt du Très-Haut, en nos cœurs burinée?
Ou serait-ce un arrêt de ce Dieu torteux,
Qu'on dût être éclairé pour être vertueux?

La nature plus simple a mis dans notre essence,
(Soit avec la matière, ou par l'intelligence)
Un sentiment commun à tous, c'est LA PITIÉ :
Sentiment plus ou moins plein ou modifié,
Selon le naturel, les passions, les vices,
Les lieux, les préjugés, les mœurs et les polices.
Ainsi, l'homme est né bon : c'est son premier penchant ;
Étouffez LA PITIÉ, dès-lors il est méchant.

Oui, de cette PITIÉ sainte et fondamentale,
Découle seulement l'Éternelle morale ;
La facile, la vraie ; et, comme vous, je crois,
Que pour en maintenir la pratique et les droits,
Peut-être il suffirait de la loi naturelle,
Si, dans l'état de vie, où le sort nous appelle,

A force de clartés et de biens superflus,
Nous n'avions pas, mon fils, ou de trop, ou de plus
Une morale encor, que j'ai dit relative,
Et, presque de tout point contraire à la native.
Il s'agit d'ajuster ces deux morales-là :
En viendrez-vous à bout ? Nous allons voir cela.

Si, comme je l'ai dit, en l'état où nous sommes,
Le plaisir est la fin, le but de tous les hommes,
Si leur seul appétit ne tend qu'à l'obtenir,
A ce but naturel afin de parvenir,
Ils tâchent, par instinct, de vaincre avec courage,
Les obstacles divers semés sur leur passage ;
Et la raison les porte à voir, à combiner,
Tout ce que leur effort, pour soi, peut entraîner
De succès, de péril, de fruit, ou de dommage.
Que si vous entendez par-là que l'homme est sage,
Que par la raison seule il se conduit toujours ;
Nous différons d'avis ; car c'est tout au rebours.
C'est par ses passions que l'homme se gouverne,
Et, jamais autrement, jamais ; et l'on me berne
Quand on m'offre un régime admirable, parfait
En spéculation, mais auquel, en effet,
Il ne manque plus rien que des hommes étranges,
Toujours pleins de raison ; c'est-à-dire, des Anges.
Rêve adroit ! ou depuis l'Épître aux Corinthiens,
Nous avons fait vaguer la tête des chrétiens,

Dont l'abbé de Saint-Pierre, un peu moins politique,
Voulut de bonne foi faire une République.

Je le répète encor : c'est par ses passions
Que l'homme a de tout temps réglé ses actions,
Et toujours calculé son profit et sa perte.
Dans ce choc continu la terre n'est couverte
Que d'hommes partagés en deux genres distincts,
Les uns qui sont les FORTS, et les autres LES FINS.
L'entendez-vous, mon fils ?, et ne vous en déplaise,
Je vous crois des derniers, soit dit par paranthèse :
On a de mon empire interrompu le cours,
Et vous criez sur moi !.... Mais suivons mon discours.

Sans cesse et de tout temps les forts, les fins sans peine,
Ont gouverné la terre et la nature humaine.
Si par exception, il faut dire deux mots
Des sages, qui sont fous, (1) des simples, qui sont sots;
Permettez, s'il vous plait, que je classe et je range
Les uns dans les rochers, les autres dans la fange :
Les fous pour y jouir de leur naïveté ;
Les sots pour y ramper avec stupidité.

---

(1) C'est de la plus subtile sagesse que se fait la plus subtile folie. (MONTAIGNE.)

Regagnez l'âge d'or, ou plutôt la nature :
L'innocence des mœurs, la vertu simple et pure,
Sont possibles alors : le roman devient vrai.
Le Platon Génevois, le Numa de Cambrai
Sont des sauveurs : j'invoque et leur plume et leur lyre..
Que dis-je ? ils n'auraient pas alors besoin d'écrire.

Je disais que toujours la pauvre humanité,
Serait par les décrets de la fatalité,
Ou par le bon plaisir d'un Dieu qui s'en amuse,
Esclave de la force et jouet de la ruse.
Les forts ont inventé le fer, les légions,
Les fins les préjugés et les religions.

Avec de tels moyens, tant que les deux espèces
Ont su vivre d'accord ; également maîtresses
Du corps et de l'esprit et des biens des humains,
Le plaisir à leur choix est tombé dans leurs mains.
Mais comme, en le cherchant, l'homme, quand il
s'éveille,
Trouve fade, aujourd'hui, le plaisir de la veille ;
Comme, à force d'envie, il veut que de ces jours,
Celui qui va venir soit le plus beau toujours ;
Il arrive qu'enfin, pour ses maîtres avides,
Les sources du plaisir, tôt ou tard sont arides.
Pour les fouiller alors ils vont s'évertuant :
Les fins vendent du baume et les forts vont tuant ;

Puis opprimant ensemble, ensemble ils charlatanent;
Puis, troquant de moyens, à la fin se chicanent :
Bref: Rois et commandans, ministres et robins,
S'éclairent à leur tour : les forts deviennent fins.
Quand les Loups sont Renards et les Prud'hommes traitres,
Attendez-vous toujours à la chûte des Prêtres
Voilà du positif, mon cher fils ANDRIEUX,
Jugez donc, maintenant, si vous en serez mieux,
De ce qu'un seul pouvoir exempt de jalousie,
Réunira la force avec l'hypocrisie.

O le joli début ! le consolant coup-d'œil !
Un ministre tyran, Jésuite en son fauteuil !
Un général sournois, charlatan par le glaive
Là fourberie en pleurs vous menant à la Grève !
Un maire larmoyant, flatteur comme un laquais !
De sages enquêteurs qui vendent leurs paquets !
Des SOLON, courtisans, dont l'éloquence couvre,
Et le peuple à manger, et les mangeurs du Louvre !
De bons amis de l'ordre, au ton doux et plaintif,
De la loi martiale inventant le motif,
C'est-à-dire, un pendu, dont le trépas les navre,
Au point d'aller, en pleurs, enrichir son cadavre !
Des bélitres, friands d'assignats parisis,
Décrétant leurs raisons à bons coups de fusils,
Et qui font afficher après ce jour d'alarmes,
A la porte des morts, leur clémence et leurs larmes.

Des guerriers modérés, patriotes vaillans,
Distillant en douceur l'absynthe des Feuillans!
Mille agens, en un mot, maîtres ou subalternes,
Sophistiquant au jour l'arrêté des cavernes,
Et qui, bénignement, en bénissant les lois,
Mettent Thémis en gage à la banque des rois!
Belle philosophie! Eh! quel fruit en découle!
C'est l'œuvre de Tartuffe émané d'un beau moule.

Suffit-il, après tout, au bonheur des mortels,
De vivre indépendant du prêtre et des autels?
La France est donc sauvée aussitôt qu'elle échappe
Aux besaces du Moine, à la mule du Pape?
Pour completter, hélas! tant de félicité,
Ne lui manque-t-il plus que l'aspect projeté
D'un évêque amoureux qui se chatouille l'ame
A faire des enfans à madame sa femme?
C'est un peu trop aussi se moquer des Français.
Écartons l'intérêt que j'ai dans ce procès;
Quand il a de l'humeur, le cœur se déboutonne,
Et je veux n'épargner l'Église, ni personne.

Je l'avoue; en tous lieux, le prêtre est un matois
Qui n'a de l'ascendant et ne donne des lois,
Qu'autant qu'il sait avoir plus d'esprit que les autres.
L'esprit sacerdotal du clerc jusqu'aux apôtres,

Que nous, dit-il? « Sois fourbe, adroit, insinuant,
« Charlatan, flagorneur, cauteleux, remuant;
« Cruel dans le triomphe et noir dans la vengeance;
« Si tu n'es le plus fort, dissimule l'offense;
« Sache aux dépens de tout te faire un bon chemin,
« Et de la calomnie une arme à toute main;
« Sois orgueilleux et bas, et surtout hypocrite. »

N'est-ce pas justement du trône à la guérite,
Ce que sont devenus vos meneurs de moutons?
Comparez nos moyens à ceux de ces gloutons,
Et vous y verrez clair. Allez, je me confie
A l'abus du saint nom de la philosophie;
Très bonne en elle-même, et d'un sublime prix;
Mais elle veut son temps, son séjour, ses esprits.
Elle est grande, elle est belle, aimable, consolante;
Mais, comme dit Esope et La Fontaine chante,
C'est un diamant fin, dont l'éclat éblouit,
Que le coq ignorant, le peuple autrement dit,
Trouvant en son fumier, méconnaît ou méprise,
Et quelquefois avale; et c'est pire sottise.
Il n'y voit qu'un poli brillant et plein d'appas,
De sa taille anguleuse, il ne s'aperçoit pas,
Car, son tact est obtus, il engloutit la pierre;
S'étrangle; et furieux, à travers la poussière,
S'agite de tout sens, bat de l'aile au hasard;
S'égare, et va servir de pâture au Renard.

Dira-t-on

Dira-t-on qu'en ceci mon humeur amplifie ?
Eh bien ! voyons ; je sais que la philosophie
Dans la valeur du mot, à la lettre compris,
C'est aimer la sagesse, en connaître le prix,
Le bonheur quelle donne et le joug qu'elle impose.
Mais doucement, mon fils ; le mot n'est pas la chose :
Chacun a sa sagesse et ses distinctions ;
C'est-à-dire, chacun n'a que ses passions ;
Ainsi que je l'ai dit : je n'en saurais rabattre.
Tout philosophe a donc ses tréteaux, son théâtre,
D'où la trompe à la bouche, il sonne les passans,
Pour les faire donner tour-à-tour dans son sens.
Quel sens est le meilleur ? Quel sens le plus utile ?
Lequel choisirons-nous ? C'est-là le difficile.

Je tiens, moi, que ces gens philosophes nommés,
Sont de rares esprits, profonds et consommés,
Dans l'art de cultiver le jeu de la pensée.
Leur tête est, j'en conviens, beaucoup plus exercée
Que le vierge cerveau du commun des humains :
Mais, sont-ils plus aimans, plus justes, plus humains ?
Aiment-ils moins l'argent, les grandeurs, la luxure,
Que le bon homme instruit par la simple nature ?
Signez l'affirmative, un peu, si vous l'osez.
Ne sont-ils pas plutôt plus fourbes, plus rusés
Plus amoureux du luxe et des molles délices,
moins prompts à la pitié, comme à ses sacrifices,

Lorsque le malheureux, implorant leur secours,
A besoin d'un écus plus que d'un beau discours?
Signez la négative, *et voyons cette affaire* (1).
Est-ce tout de bien dire? Il s'agit de bien faire.

« Oh! oh! ce dira-t-on; mais voici du nouveau.
« Laissons-lui jusqu'au bout dévider l'écheveau :
« Il est devenu fou, le Très-Saint Père Pie;
« Comme il est l'ennemi de la philosophie! »
Vous noterez, mon fils, qu'il n'est rien de plus faux.
« Comme le malin prêtre en compte les défauts
« Et ne sait présenter que le mal qu'elle cause! »
Vous noterez encor, mon fils, qu'on en impose;
Je la crois, au contraire, un céleste bienfait,
Et fronde seulement l'usage qu'on en fait.

« Eh quoi? poursuivra-t-on, le philosophe auguste
« Peut n'être pas toujours et très-simple et très-juste;
« Pour n'être pas toujours l'appui des affligés,
« En est-il moins lui seul l'effroi des préjugés?
« C'est par eux, après tout, que la nature humaine,
« Du maillot au tombeau ne rencontre que peine;
« Or, en les détruisant, le philosophe adroit,
« Est le sauveur du monde et son maître de droit. »

---

(1) *Hémistiche du Misantrope.*

A cela je réponds, sauf l'appel au Concile,
Qu'en effet dans les champs, aussi bien qu'à la ville,
Rien n'est plus ridicule ensemble et plus affreux
Qu'un tas de préjugés, mensonges dangereux,
Enfans du sot orgueil, ou de l'âpre avarice,
Fort bien ; en les chassant ramenez la justice ;
Et je tombe à vos pieds, philosophe divin !
Mais sur ces préjugés vous vous ruez en vain,
Si sur le même sol, où vous sarclez les nôtres,
Comme des champignons il en repousse d'autres.

Monsieur Josse est soldat, ceint d'un sabre doré,
Il commande en héros son magasin vitré.
La Liberté lui plait, car elle est sa conquête ;
Plutôt que de la perdre il y perdra la tête.
Demandez-lui le sens, de l'un à l'autre bout,
Des droits sacrés de l'homme : il va répondre à tout.
Qu'il vous pèse de l'or, ou vous aune une étoffe,
Vous connaîtrez toujours en lui le philosophe :
Et du premier abord vous êtes stupéfait
De trouver au comptoir un civisme parfait.
Mais que demain matin le législateur sage,
Aux dépens de la ville, allège le village,
D'une telle injustice aussitôt courroucé,
Monsieur Josse déjà regrette le passé.
Qu'un pamphlet doucereux apprenne à Monsieur Josse
Que, si l'on rappelait l'hermine et son carosse,

L'aimable Liberté n'en irait pas plus mal ;
Et que, grâce au penchant de ce noble canal,
Un large fleuve d'or, arrosant les boutiques,
Pourrait remettre à flots ses diamans civiques :
Frappé de ces raisons, le Josse au bout de l'an,
De ce sabre qu'il porte appuye un si beau plan.
Voilà des préjugés, si je sais m'y connaître :
Car Josse est honnête homme.... et s'il était un traître ?....

Guillot au cabaret en toute liberté,
Peut railler maintenant la sainte Trinité ;
Il peut, sans mon aveu, pour femme, ou concubine,
Demain prendre sa tante, ou plutôt sa cousine.
Fort bien : mais Mirabeau, de sa tête de fer,
N'a pas brisé le ciel, ni dévoré l'enfer.
Heureux ou malheureux, Guillot, dans sa science,
N'a pas noyé non plus la crainte et l'espérance :
Que devient son esprit, s'il tombe par hasard
Sous l'oreille d'un fourbe ou sous l'œil d'un pendard?

« Colas, gai, mon ami! plus d'orgueil qui nous froisse :
« Monseigneur n'est pas plus que toi, dans sa paroisse;
« Te voilà son égal ainsi qu'il est le tien.
« Allons, gai, mon ami ! les affaires vont bien. »

S'écrie un magister qui lit tout haut l'affiche.
Colas est transporté ; mais Colas n'est pas riche.
Berger de Monseigneur, il lui perd un mouton ;
Et, dès le même soir, trente coups de bâton,
Que de peur d'un congé, sans retour, ni murmure,
Des mains de Monseigneur, Monsieur Colas endure,
Lui prouvent des humains la juste égalité,
Et de la juste loi la possibilité.
Il se met à penser, et plus il rêve, il songe,
Et plus le grand placard lui paraît un mensonge ;
C'est bien un préjugé ! mais qui l'en guérira ?
Peut-être des moutons : Dieu sait s'il en aura !
Et quand il les aurait, quelque chose qu'il fasse,
Ce seront ceux d'un autre et l'autre prend sa place.
Jugez du résultat où cela nous conduit,
Et voyez franchement à quoi donc se réduit
L'espoir des citoyens en la charte française,
Alors que presque tous, ou de vingt au moins seize,
Ont le sort de Colas, en moyens, en esprit ;
Et demeurez d'accord enfin qu'il est écrit,
Dans le livre éternel de la sainte Nature,
Qu'un peuple, éloigné d'elle, est toujours la pâture
Du tyran qui soumet, du prêtre qui séduit
Et quand ils sont à bout du fourbe plus instruit.

Pour l'homme social qui peuple notre monde,
La sagesse réelle est la seule profonde ;

C'est un cœur de simplesse, UNE PROPRIÉTÉ ;
Ensuite le travail, les mœurs, la liberté ;
Voilà tout. Ces trésors amènent tous les autres.
Alors les maux d'autrui sont quelquefois les nôtres ;
Alors la joie aimable, un plaisir sans fracas ;
Le choc des passions, calmé sans avocats ;
Un esprit naturel, peu soucieux d'apprendre
Ce qu'il est inutile ou fâcheux de comprendre ;
Les fruits de son domaine, ouvrage de ses mains,
Le doux repos des soirs, le but des lendemains ;
Une table, sans frais, où la coupe s'épanche ;
L'attente d'une fête et les jeux d'un dimanche ;
Des vêtemens tondus sur ses propres brebis,
Des femmes au tein pur, aux lèvres de rubis,
Tendres avec pudeur, pudibondes sans mines,
Faibles avec décence et naïvement fines ;
Jeunesse sans abus, vieillesse sans remords ;
Enfin paix de l'esprit, longue santé du corps :
Voilà l'état facile, heureux, digne d'envie,
Où l'homme doit borner ses cinquante ans de vie.
Ainsi, de la nature il ne se tient pas loin ;
Ainsi l'ambition, le renaissant besoin,
L'orgueil de dominer, la cupidité sombre
Ne l'accompagnent pas toujours comme son ombre.
De ces deux passions, de la perversité,
Sa tranquille pensée et son goût limité
Ne s'avisent que tard ; et dès-lors qu'il y songe
De lointaines faveurs lui semblent un mensonge.

Pourra-t-il les atteindre ? Il n'en a pas le temps :
D'ailleurs ses vœux déjà ne sont-ils pas contens ?
Son bien-être assuré ; ses jours doux et tranquilles ?
Sa raison déployant des argumens faciles,
Vient alors raffermir son ame et la calmer.
Le travail le convie ; il s'en laisse charmer.
Aisé de lustre en lustre atteignant la vieillesse,
Il a su vivre heureux et garder sa sagesse.

Comment y parvenir à cet état charmant
Où l'on trouve la paix, la liberté ?.... — Comment ?
Aisé pour la vertu, pour le vice impossible.
Cette conclusion n'est-elle pas sensible ?
Faudra-t-il tout vous dire ?.... Eh bien ! en abrégé,
N'AYEZ NI FORTS, NI FINS, ET JE SERAI VENGÉ.

LE
BERGER MARTIN,
POÈME SIRVENTE.

Verum animo satis hæc vestigia parva sagani
Sunt, per quæ possis cognoscere cœtera tute :

LUCRÈCE. L. I.

Année 1776.

LE
BERGER MARTIN,

POÈME SIRVENTE.

Aux champs vivait un philosophe,
Martin de nom, Berger d'état :
Il n'était pas de même étoffe,
De ces Bergers à l'esprit plat,
Qui, d'une ignorance profonde,
Pensent dans le creux d'un rocher
Que Paris est le bout du monde,
Et le Roi grand comme un clocher.

Dans son enfance au presbytère,
Il avait lu chez son curé,
Son rudiment, son Despautère,
Pour avoir un bonnet quarré :
De là venant à la grand ville,
Le sort lui fit passer ces jours
Laquais, commis, homme inutile,
Et même auteur de calembourgs.

Enfin lassé de la misère,
Et du spectacle des grandeurs,
Il avait revu sa chaumière,
Pour profiter de ses malheurs.
Sa raison croissant avec l'âge,
A trente ans il était au port,
Libre, tranquille, instruit et sage,
Berger et content de son sort.

Comme il était dans la prairie,
Un jour à l'ombre d'un tilleul,
A contempler l'herbe fleurie,
Un Roi vient à passer tout seul.
De vous conter comment le Sire
Était ainsi, je n'en sais rien ;
La chose, s'il faut vous le dire,
De mon côté, me surprend bien.

Un Roi tout seul ! lui que l'on garde,
Comme on guette le lait au feu.
« Auteur, ta Muse se hasarde. »
Messieurs, il m'importe fort peu :
Tout ce qu'on dit on ne le prouve,
Car ce serait un opéra :
Laissons-le là, puisqu'il s'y trouve ;
Et voyons ce qu'on lui dira

« Quel pays, dira-t-on encore,
« Commandait ce Roi passager? »
Quel pays? ma foi, je l'ignore :
A quoi diable allez-vous songer?
Les Rois n'ont-ils pas même règle?
Ne se ressemblent-ils pas tous?
C'est une question d'espiègle,
Je le vois; allons, taisez-vous.

« Que fais-tu là? dit le Monarque,
(A ce Berger, cela s'entend.)
« Je suis ton Roi; voilà ma marque. —
« Sire, je repose un moment. —
« Que je plains ta misère extrême! —
« Moi, misérable! oh! par ma foi,
« Sire, misérable vous-même :
« Ce nom vous va bien mieux qu'à moi. »

Ouïr tel ton n'est la coutume,
Des Rois d'ailleurs, ni de chez nous;
Voilà celui-ci qui s'allume;
Mais à la fin il fila doux.
Un parisien, s'il vit à Rome,
L'usage il en doit observer.
Un Roi n'est après tout qu'un homme;
Un Berger pourrait le prouver.

Il fit bien de changer de game,
Car il sentait déjà la faim :
Notre BERGER, de cœur et d'ame,
Avec lui partagea son pain.
Quand ils eurent fini leur croûte :
« Sire, lui dit MARTIN, je veux
« Que vous partiez sans aucun doute
« Que plus que vous je suis heureux. »

« Vous êtes ROI, mais ce grand titre
Vous fait-il plus jouir que moi :
Je vais, chapitre par chapitre,
Montrer qu'un BERGER est un ROI :
Car de ce titre je ne nomme
Que le mortel qui sait goûter
Tous les plaisirs dignes de l'homme,
Sans qu'à l'homme il puisse en coûter.

« Votre couronne assez pesante
Se paya cher au jouaillier ;
J'ai celle dont je me contente
Pour trente sols d'un chapelier ;
Mon diadême vaut le vôtre ;
En quoi diffèrent ces objets :
Vous serrez l'un ; je porte l'autre,
Et mets mon bien dans mes guérets.

« Vous avez un sceptre, une épée,
Fort lourds, on n'en saurait douter :
Il faut, à la moindre équipée,
Nommer des gens pour les porter.
Un garçon tapissier apprête
Votre trône, de ça, de là ;
Ce vert gazon et ma houlette
Me tiennent lieu de tout cela.

« SIRE, vous me direz sans doute :
« Ce ne sont pas là des raisons ;
« Pour gagner c'est peu qu'il en coûte.
« Par de telles comparaisons ;
« C'est parler comme Jean des Vignes ;
« Que de citer de tels objets ;
« Ces choses ne sont que des signes. —
« Eh bien ! venons-en aux effets.

« D'un grand ruban rouge, bleu, jaune,
Vous vous parez avec vos grands ;
Tout fiers de ce mérite à l'aune
Ils se dispensent de talens :
Mais je vois vos ruses secrettes ;
C'est un bridon dont vous réglez
Ces ânes et les autres bêtes
A votre char tous attelés.

« Je n'ai point à tenir en garde
Ceux dont je suis environné ;
Mon ordre c'est une cocarde,
Par ma ROSE j'en suis orné.
Afin qu'on m'aime ou qu'on me craigne,
Je n'ai pas besoin de ruban.
SIRE, à bon vin ne faut d'enseigne :
A la vertu ne faut de ban.

« A grands frais vos habits s'achètent ;
On y voit l'or, l'argent briller :
On sait que ceux qui vous les mettent
Savent aussi vous dépouiller.
Pour avoir soin de vos culottes,
Vous commettez un grand seigneur ;
Un autre pour tirer vos bottes ;
Et tout cela s'appelle honneur !

« Pour m'habiller, à Dieu ne plaise
Que j'aille chercher mon voisin !
Je me chausse fort bien sans *Blaise*,
Et me déchausse sans *Colin*.
Mon burat est dans mon armoire,
Lorsque je vais panser mes bœufs :
Et ce n'est pas chez moi la foire,
Où l'on revend les habits neufs.

« Les

« Les millions par cinquantaines
Vous parviennent comme à Crésus ;
Tailles, impôts, droits et domaines
Vous font d'immenses revenus :
Mais c'est une boule de cire,
Et qui passe par tant de doigts,
Qu'elle ne vous arrive, SIRE,
Guère plus grosse qu'une noix.

« Mes rentes sont nettes et claires ;
Je les tire de mes troupeaux :
Mes moutons engraissent mes terres ;
Mes brebis me font des agneaux :
J'en tire toute la semaine,
Un lait qui me rend gros et gras :
Je les tonds pour avoir leur laine,
Et je ne les écorche pas.

« Au lit, à la table, à l'église,
Dans vos travaux, dans vos loisirs,
A votre aspect tout se déguise,
Et vous croyez à vos plaisirs.
Votre existence est un vrai songe,
Tout est pour moi réalité ;
On vous vend fort cher le mensonge ;
Et j'ai pour rien la vérité.

« Vous avez de grands Capitaines,
De la Cour connaissant le tact ;
Fort renommés et par centaines
Enrégistrés dans l'almanach.
Vous avez des soldats sans nombre ;
Ne faisant rien, toujours suans ;
C'est à vrai dire une belle ombre,
Ils ne font pas même d'enfans.

« Vous avez beaucoup de ministres ;
Je me tairai sur leurs façons ;
Dieu sait le fin de leurs régistres,
Et comme ils tondent vos moutons !
Voyez-vous bien ce chien fidèle ?
A-la-fois ce pauvre animal
Est mon ami, ma sentinelle,
Mon ministre et mon général.

« Lorsque vous avez une guerre,
C'est un tapage surprenant :
Vos combattans couvrent la terre ;
Vous les commandez rarement.
Un homme derrière, en carosse,
Les mène tous sans savoir où :
Pour cinq sols ils vont vers la fosse,
Le sabre au poing, la corde au cou.

« Votre ennemi fait tout de même,
Je dis votre ennemi de nom :
Comme vous il a son système,
Ses gens, ses projets, sa raison.
Enfin las de perdre ou de prendre,
Sans vous en être démarrés,
Vous finissez par tout vous rendre,
Hors les morts qui sont enterrés.

« Chacun, on sait, a sa manière
De voir, de juger les objets.
Dans cette immense pépinière
De vos soldats, de vos valets,
Le ciel ne voit que des atômes ;
Vous, que de zélés serviteurs ;
Les sots, des héros, des grands hommes ;
Moi, que des fous et des voleurs.

« Comme vous par fois j'ai la guerre,
Pour flûte, ou chèvre, *et cœtera :*
Comme avec d'autres avec *Pierre*,
Nous nous tapons à qui l'aura :
Mais nous ne faisons jamais battre,
Pour nous accorder sur nos biens,
Son *Turc* avec mon *diable-à-quatre*,
Ni mes moutons avec les siens.

« Pour vos valets, c'est une armée ;
Ce ne sont que charges, qu'emplois ;
Ce dont mon ame est plus charmée,
C'est d'en voir arrêter le choix :
Vous les prenez sans les connaître,
Le paresseux, le diligent ;
N'importe, vous serez leur maître ;
Chacun vous sert pour de l'argent.

« Vos ordres, SIRE, je proteste,
Doivent bien être exécutés ;
Le beau plaisir d'avoir de reste
Deux bras pendans à ses côtés !
Ne fallut-il qu'une omelette ;
(Le plat, je sais, n'est pas royal)
Bon Dieu ! que de gens en vedette
Pour vous apprêter ce régal.

« *Noir* la conseille ; *Bleu* l'approuve ;
Rouge l'ordonne ; *Vert* l'écrit ;
Jaune la cherche ; *Gris* la trouve ;
Puce la livre, et *Blanc* la cuit :
Mathieu la verse sur la jatte ;
Jean la juge ; *André* la requiert :
Jacques la tient ; *Simon* la tâte ;
Pierre la coupe, et Paul la sert.

« Vous la mangez donc enfin, SIRE,
Avec un superbe appareil ;
Vous la mangez, sans nous rien dire,
Dans un riche plat de vermeil :
Bon ou mauvais, avec la bouche,
Vous mangez à la fin votre œuf.
Moi tout seul, au feu d'une souche,
Je puis me faire cuire un bœuf.

« Votre officier se donne au diable,
Et vous fait des frais infinis
Pour copier sur votre table
Tous les trésors dont je jouis :
A prix d'or, il vous a d'avance
Des fruits sans goûts et sans couleurs ;
Je les savoure sans dépense,
Un peu plus tard, mais bien meilleurs.

« Sur la nappe, il vous représente
De beaux villages d'amidon ;
Un ruisseau qui fuit et serpente
Sur un rivage de carton,
Il y met d'immobiles bandes
D'oiseaux éclos chez le cirier ;
Et de magnifiques guirlandes
De fraîches roses de papier.

« Ma foi, sans tant de tripotage,
Quand je dine dans mon jardin ;
A droite je vois un village ;
A gauche un canal argentin ;
Les oiseaux chantent sur ma tête ;
Les roses naissent sous mes doigts ;
Et le cœur gai, près de ROSETTE,
Je chante, je mange et je bois.

« Grâce aux faveurs de la fortune,
Maitresses ne vous manquent point ;
Vous en avez mille pour une ;
Les contenter c'est là le point :
Mais à la cour on est si tendre,
Que besoin n'est de vous presser ;
Sur-tout encor lorsque pour prendre,
Vous n'avez rien qu'à vous baisser.

« ROSETTE est la seule que j'aime
D'entre les belles de nos champs ;
Pour mon cœur, et pour tout moi-même,
C'en est assez dans tous les temps.
Elle ne mord point à la grappe
Si promptement qu'on fait chez vous ;
Elle s'enfuit ; mais je l'attrappe,
Et mon plaisir en est plus doux.

« Votre cuisine est bien fournie ;
Et la chasse est votre régal ;
Dans tous les temps cette manie,
Des Rois fut le goût capital :
Vous êtes, tant hommes que bêtes,
Cinq ou six cents tous en arrêt :
Pour tuer au son des trompêtes,
Un cerf qui ne vous a rien fait.

« Ma chasse est d'attrapper en vie,
Un tourtereau pigeon d'amour :
Je cours l'apporter à ma mie ;
Qui le caresse tout le jour :
Il peut voler, rien ne l'arrête,
Mais avec elle il est content ;
Il dort sur le sein de ROSETTE,
Où je l'éveille assez souvent.

« A force d'or et de dorures,
D'étoffes et de tapissiers,
Et de sculpteurs et de sculptures,
Et de frotteurs et d'ouvriers,
Pour caresser votre maitresse,
Vous avez, je sais, à foison,
Des canapés de toute espèce,
Et des lits de toute saison.

« Je jouis du même avantage,
Sans avoir le même embarras :
Quand l'amour et le badinage
Mettent ROSETTE entre mes bras,
Dans le printemps c'est dessus l'herbe ;
Pendant l'été, c'est sur le foin ;
C'est, dans l'automne, sur la gerbe,
Et dans l'hiver c'est dans un coin.

« Par le soleil et par la lune,
Je vois si le temps sera beau ;
Et par les astres de la brune,
Je vois si nous aurons de l'eau :
Tout ce qu'à la céleste voûte
Peut bien voir votre œil engourdi,
Ce sont, je n'en fais aucun doute,
Des étoiles en plein midi.

« D'une immense bibliothèque
Vous avez le petit secours ;
Mais c'est le temple de la Mecque,
Une fois vu, c'est pour toujours :
Tant de livres pleins de dorure
Ne servent de rien, en effet ;
Je n'en ai qu'un : c'est la nature !
A chaque pas c'est un feuillet.

« Dans vos palais, que l'étiquette
Vous donne de suprêmes droits !
Devant vous *Paul* couvre sa tête ;
Philippe non ; *Charles* par fois :
Pour *Jean*, la porte s'ouvre à l'aise ;
Pour *Pierre*, un peu ; pour *Guillot* tout ;
Thomas, chez vous, prend une chaise ;
Et *Colas* y reste debout.

« Escortés de grands équipages,
D'un grand sang-froid, et d'un grand train,
Vous faites de petits voyages,
Toujours par le même chemin :
Moi, je parcours, d'un pas agile,
Les monts, les vaux et d'autres lieux ;
Et m'en vais apprendre à la ville
Qu'au village on est beaucoup mieux.

« Comme une fève dans sa cosse,
Souvent pour faire quatre pas,
Vous vous fourrez dans un carrosse
Où vous attelez un haras :
J'ai deux jambes, que la nature
Ne me donna que pour marcher ;
Et ne crains pas sur ma voiture,
La maladresse d'un cocher.

« Dans de superbes assemblées
Vous vous trouvez par passe-temps ;
Ce sont des visites gélées
Où l'on rit, mais du bout des dents ;
L'usage y prescrit des grimaces
Pour entrer, rester ou sortir ;
Et vos amis quittent leurs places,
Sans avoir rien fait que mentir.

« Quand il fait froid, à la veillée,
Quand il fait chaud, dessous l'ormeau ;
Nous parlons de champs, de vallée,
Ou de l'amour, ou du tonneau :
On s'y sied comme chez MALHERBE ;
Lorsque les siéges sont remplis,
Sans façons par terre, ou sur l'herbe,
Et c'est toujours au premier pris.

« Lorsqu'on vous prépare une fête,
On en parle six mois avant ;
La ville attend ; la cour s'apprête ;
L'on va, l'on vient comme le vent :
La fête vient, où l'on admire
Peu de chose, et force embarras :
Tout est en l'air, tout en délire ;
Cependant vous ne bougez pas.

« Vive les fêtes de village !
A la ronde, au colin-maillard ;
Rosette entend le badinage ;
Cela ne coûte pas un liard !
Faut-il danser ? je me trémousse,
Sans vouloir rafiner le goût ;
Et ne reste pas sur la housse
Lorsque l'on s'amuse par-tout.

« Des gens que l'on nomme poète,
(Dont l'art est émané des Dieux),
A vous flatter par des sornettes,
Passent leur temps si précieux :
Jamais vertus comme les vôtres,
Ne leur plurent tant à chanter ;
Ils vous en conteront bien d'autres,
Si vous voulez les écouter.

« L'encens, dans un sot verbiage,
Leur échappe à vos moindres traits.
Je prends bien mieux mon avantage :
Au loin les flatteurs que je hais !
Quand je bats mon chien, par malice,
Jean me gronde comme un perdu ;
Il a raison : sans ce service,
J'aurais cent fois été mordu.

« Sur des théâtres assez minces,
Vous admirez, avez plaisir,
Plusieurs bourgeois qui font les princes,
Et des héros peints à plaisir :
Là, *Cassius*, et *Caton* même,
Sont laquais en un tour de main ;
Et *Paul* y reçoit le baptême
Pour être turc le lendemain.

« J'ai mon théâtre : c'est le monde,
Où je vois jouer la vertu ;
Des foux divers dont il abonde,
Je suis surpris et confondu :
Si j'en voulais tracer l'esquisse,
J'en aurais au moins pour six mois ;
Laissons-les donc dans la coulisse ;
C'est assez d'eux pour cette fois.

« Vous remplissez un premier rôle,
Sur la scène de l'Univers ;
Moi, spectateur, je vous contrôle,
Quand vous jouez tout de travers ;
A la fin du jeu, des chandelles,
Nous irons au même tombeau,
Et vous m'en direz des nouvelles,
Quand vous verrez choir le rideau. »

MARTIN avait fini sa game,
Que le PRINCE écoutait encor :
« Je suis ravi, dit-il, dans l'ame,
« Mon cher ami, vous parlez d'or :
« Voilà, ma foi, qui s'appelle,
« Etre véridique et subtil :
« Je n'oublirai le parallèle. »
Le BERGER dit : « Ainsi soit-il. »

LE QUIPROQUO,

CONTE.

Année 1788.

Sans y penser, au roi de France
Il prit envie un beau matin....
Matin? C'était la nuit, je pense,
Oui, la nuit; cette différence
Ne change rien au Bulletin
Qu'expédia le roi de France.
Or donc, saurez, comme il s'ensuit,
Qu'au papa roi vint fantaisie,
(Ils en ont tous dont il nous cuit)
De parapher, après minuit,
Certaine lettre de saisie,
Poulet bien dur qui nous conduit,
Droit où lui plaît, sans aucun bruit,
Et, comme on sait, sans courtoisie.

La lettre en style transcendant,
Sans fleur aucune (l'éloquence
Fort peu soucie aux Rois de France)
Portait ces mots : « Mons Président,
« Ensemble avec mon Parlement,
« Vous partirez en diligence ;
« Et sans trompette, et sans tambours,
« A Troye irez dans la Champagne ;
« Trouvez-vous-y dans quatre jours :
« Allez, que Dieu vous accompagne.
« Signé Louis » Comme on sait bien,
Berteuil, plus bas ; c'est l'ordinaire.
Et voilà l'ordre épistolaire
Entre les griffes d'un vaurien ;
Si mieux aimez d'un janissaire,
Fort bon valet, ardent corsaire,
Franc de vouloir, fier de mal faire ;
Au demeurant, homme de bien,
J'entends de ceux qu'en bon Chrétien,
Peine d'autrui ne touche guère,

Couvert de zèle et de poussière,
Au grand galop sur l'étrier,
Tête en avant, le dos en voûte,
Col allongé comme un limier,
Grâce au mois d'août suant la goûte,
Voici venir le bleu courrier
A Paris, terme de sa route.

Vers le logis du Sénateur,
Met pied à terre l'estaffette,
Tire un cordon avec hauteur;
L'archal vibrant dans sa longueur,
Crac, fait sonner une sonnette.

Jà, vous tremblez, ami, lecteur,
Pour le Robin dans sa couchette,
Crainte n'ayez; à la veuglette,
A sonné, Monsieur, le porteur,
Non, chez le payeur de paulette,
J'entends le magistrat tuteur;
Mais à côté, chez un docteur:
Tant pis! mais quoi! la chose est faite.

Au bruit de la cloche soudain,
Pantoufle au pied, chausse au derrière,
Voilà sur pied l'apothicaire;
C'en était un. Mons *Anodin*
Prompt d'un briquet frappe une pierre,
Fait feu, voit clair; en désarroi
Entr'ouvre d'abord sa fenêtre,
Dit: *Qui va là?* D'un ton de maître,
L'autre répond: DE PAR LE ROI!!

Mes bons amis, bien bonnes gens,
Si ne l'étiez, que Dieu m'affronte

Si

Si vous aviez part de mon conte ;
Or, mes amis, de vos régens,
Vrais commissaires de collége,
Vous souvient-il quand d'une voix
A faire peur, dictant des lois,
Du haut de leur grotesque siége,
Ils vous glaçaient ainsi que neige ?
Pour les enfans, ce sont des Rois,
De leurs sujets cassant les droits,
Et des humains le privilége :
Tel devant un cuistre latin,
La peur vous prenait à l'école ;
Tel à la voix de l'argousin
La peur prit le pharmacopole.

Que fera-t-il ? s'enfuir ? par où ?....
Ah ! contre une Cour flibustière
Est-il de porte de derrière !
S'en vouloir sauver est d'un fou.
Nos Rois d'effet, de nom ministres,
Ont, Dieu merci ! pour nous trouver,
Des gens sûrs, des moyens sinistres,
Eh ! pour les fuir, et les braver
Il n'est point d'asyles fidèles !
Leurs bras sont bras de dénicheur ;
Ils vous arracheraient du cœur
Et des entrailles maternelles !

Restez, cédez, c'est le plus court :
Le plus court prit l'apothicaire.

Transi, descend le pauvre hère.
Cependant, monsieur l'émissaire
Sonnait et frappait comme un sourd :
Enfin, enfin, la porte s'ouvre.

LE COURRIER.

Monsieur, c'est de la part du Roi.
Prenez, lisez.

L'APOTHICAIRE.

Ah ! sur ma foi !
Je ne crois pas que l'on découvre,
Monsieur, aucun méfait de moi.
Je crains le Prince, et suis la Loi ;
Je suis tremblant devant le Louvre
Et ceci vient ne sais pourquoi.

LE COURRIER.

Pourquoi ? vraiment c'est à bons titres.
C'est bien à vous petit sujet,
De fronder le plus beau projet
Et de vouloir casser les vitres :
Vous ferez un petit trajet
Et le roi n'a pas d'autre objet
Que de mettre ordre à vos registres.

L'APOTHICAIRE.

Ah ! monsieur, je les ferai voir ;
Vous n'y trouverez faute, aucune ;
Point d'omission, de lacune,
Ils sont bien selon mon devoir.

LE COURRIER.

Votre devoir, petit compère ?
De ce nom *ab hoc* et *ab hac*,
Vous colorez votre *mic mac* ;
Mais redoutez notre colère
Et la fureur des Polignac.

L'APOTHICAIRE.

Et de quoi peuvent-ils se plaindre ?
Sans doute quelque faux avis.....

LE COURRIER.

Fi donc, Monsieur, cessez de feindre !

L'APOTHICAIRE.

Je les ai toujours bien servis.

LE COURRIER.

Vous, bien servis ! quelle insolence !

L'APOTHICAIRE.

Ah ! j'en atteste la raison :

Leur industrie et leur science
Jamais ne purgeront la France,
Comme j'ai purgé leur maison.

LE COURRIER.

Quel discours! Eh! mais, Dieu me damne,
Vous plaisantez, je crois?

L'APOTHICAIRE.

Non, pas.

LE COURRIER.

Paix!

L'APOTHICAIRE.

Mais....

LE COURRIER.

Paix!

L'APOTHICAIRE.

Si....

LE COURRIER.

Paix! parlez bas....

L'APOTHICAIRE.

Je crains....

LE COURRIER.

Paix! suis-je donc un âne?

L'APOTHICAIRE.

Tout comme il vous plaira.

LE COURRIER.

Marchez.
Prenez vos rabats, votre robe,
A Paris le Roi vous dérobe,
Allez expier vos péchés.

L'APOTHICAIRE.

Où faut-il aller?

LE COURRIER.

C'est à Troyes;
Dans la Champagne, bon pays!
Vous, vos confrères ébahis,
Là, vous irez plumer vos oyes.

L'APOTHICAIRE.

Eh! juste Dieu! quel triste sort!
S'il faut la renommée en croire,
Il n'est pas là de l'eau pour boire.

LE COURRIER.

Ah! ah! ce n'est donc pas à tort
Que d'avarice on vous accuse!!...

L'APOTHICAIRE.

Mais, Monsieur, dans notre métier....

LE COURRIER.

Tant mieux, tant mieux !.. mais je m'amuse. Vite, prenez votre mortier.

L'APOTHICAIRE.

Mon mortier !

LE COURRIER.

Oui.

L'APOTHICAIRE.

Qui, moi ?

LE COURRIER.

Vous-même.

L'APOTHICAIRE.

Je ne le puis pas.

LE COURRIER.

D'où vient ?

L'APOTHICAIRE.

Mais,

C'est très-impossible.

LE COURRIER.

Jamais,
D'abord que c'est d'ordre suprême.

L'APOTHICAIRE.

Enfin....

LE COURRIER.

Voulez-vous résister ?
Prenez le mortier sans attente.

L'APOTHICAIRE.

Mais, Monsieur, le puis-je porter ?
Il pèse quatre cent cinquante.

LE COURRIER.

Est-il temps de se réjouir ?
Et qu'est-ce à dire ?

L'APOTHICAIRE.

Il est de cuivre.

LE COURRIER.

Mais, qu'êtes-vous, à vous ouir ?

L'APOTHICAIRE.

Apothicaire, à vous servir.

LE COURRIER.

Je vous dispense de me suivre.

LES CHATEAUX,

CONTE.

Année 1792.

UN riche fermier eut un rhume,
Puis la fièvre aux feux assassins;
Voilà mon homme étendu sur la plume,
Et la tête dans les coussins;
Voici venir les médecins.
Autre accident, mais quoi! c'est la coutume,
Tomber malade et demander quartier.
Sur ce pied là, temps perdu, bagatelle;
D'une ou d'autre façon, les gens de ce métier,
Se glissent dans votre ruelle :
S'ils ne viennent on les appelle;
Si ce n'est vous ce sera l'héritier.
Près du gissant la banale harangue,
D'aller son train. Eh bien! comment vous va?
La tête? — Mal. — La poitrine? — La la.
Voyons ce poulx? montrez la langue?
Comment le ventre, *et cœtera?*

Arrivez donc, mon cher confrère :
Ou peut s'en faut, survient l'apothicaire ;
Vomitif et *purgation*,
Poudre, *julep*, *décoction*,
Et la *ventouse*, et le *clystère*,
Et l'*herbier de Mathiole* et *celui de Barrère*,
Et *diette* et *transpiration*,
Et la *lancette* enfin du frater camarade
Vous ont, en moins d'une Décade,
A tout hasard et sans repos,
Si bien secoué le malade
Qu'il n'a que la peau sur les os.
Le voilà presque à l'agonie,
De ses jours il touche le bout.
Mais la Nature, ce Génie,
Qui créa, qui conserve tout,
Le guérit ; le voilà debout.
Il ne faut que de l'harmonie,
Dans la machine, dans son jeu,
Aux convalescens de la force,
Et le beau temps qui reverdit l'écorce,
Pour qu'il reprenne tout son feu.
« Ça, qu'on me selle ma cavale,
Dit-il, à peine échappé de son lit.
« Où courez-vous, s'écrie un ami qui pâlit : —
« Où ? dit l'autre. Je vais d'une ferme rivale,
« Solliciter la perte et suivre le procès
« Qui doit amener sa ruine,

« Je vais à la ville voisine
« Suivre mainte autre affaire et hâter mes succès.
« De là dans une autre contrée,
« Je vais disputer un terrain,
« Où tant en fermage, qu'en grain,
« J'espère un jour faire curée.
« Oh ! oh ! j'ai bien d'autres projets encor. »
Eh ! mon Dieu, dit l'ami plus sage ;
Avant de prendre un tel essor,
Reprenez un peu de courage ;
Eh ! savez-vous comme allait le ménage
Pendant la fièvre ? Pas trop bien.
Guillot, des troupeaux le gardien,
A détourné la crême et le fromage ;
Et si le loup au pâturage,
Vous laisse des moutons, rendez-en grâce au chien.
Et vos valets et vos servantes
S'en sont donnés de toutes les façons ;
Plus de lard au plancher, plus de vins aux poinçons ;
Plus d'œufs, plus de poules pondantes ;
L'étable est sans dessus dessous ;
Les bœufs sont morts et la jument fourbue ;
Les prés sont secs et la vigne herbue ;
Vous ne tirerez pas deux sous,
Dans le jardin de toute la laitue :
Pour comble de malheur tous vos toits sont percés :
Le vent et le bétail ont ruiné vos haies ;
Vos espaliers, le froid les a gercés.

Commencez par guérir ces plaies ;
Réparez d'abord tout cela ;
Remettez l'ordre dans la ferme :
Si l'œil du maître en est le germe,
Restez en paix, demeurez-là.
Votre maison sur pied remise,
Et votre santé bien en point,
Alors partez, je ne vous retiens point,
Et réponds de votre entreprise.
« Non, non, reprit le fermier obstiné ;
« J'ai la force d'Atlas et la santé d'Hercule,
« Je suis têtu comme une mule ;
« Mon projet est trop fortuné ;
« Je veux que mon plan s'exécute. »
Las ! de sa mort cet acte fut l'arrêt ;
Il périt dans une rechute
Tant de son mal que de regret.

Au Peuple, frais Républicain,
J'ai présenté cet Apologue,
Et ses médecins d'un air rogue,
M'ont dit que j'étais un coquin.

FRÈRE GIGOT,

CONTE.

Année 1788.

Est-ce un savant, un latiniste,
Un géomètre, un cathéciste,
Même un poète, croyez vous,
Dont les Franciscains soient jaloux
D'avoir les vœux? Non, Dieu m'assiste!
Père *Gardien*, chez ses grigoux,
Ne voudrait même un casuite.
Belle trouvaille qu'un savant!
C'est un bon frère de besace,
Quêteur adroit, quêteur tenace,
Dévot, niais, ou bon vivant,
Selon l'orage, ou la bonace,
Et maitre en tour de passe-passe :
Voilà ce qu'il faut au couvent.
Fruit de doctrine c'est du vent.

Faut il jeûner ? c'est prou de grâce,
Et du carême, et de l'avent.
Grain et gibier, fort et souvent,
Vive le vin, à pleine tasse !
Frère BERTRAND est un trésor.
A haute voix à la sourdine,
Moines ! chantez none ou matine ;
Prêchez la Cène ou le Tabor ;
Frère BERTRAND file et chemine,
Lui seul pourvoit à la cuisine ;
Avec des liards il fait de l'or.

Le voici donc qui fait sa ronde ;
Là, tout contrit ; ici, plaisant,
De porte en porte il va gueusant,
Et qu'on se taise, ou qu'on réponde,
Donne des *Paters* en présent
Sans humeur ; et chemin faisant,
Fait des saluts à tout le monde.
Il sonne chez Monsieur TRIFUR,
Procureur de la bonne étoffe,
Robin, tranchant du philosophe,
Se croyant tel, pour être dur ;
De sermons et de patenôtre,
N'usant jamais ; un franc vaurien ;
De l'Empereur Justinien,
En bref, faisant son seul apôtre ;
Chrétien d'ailleurs, tout comme un autre,
Et sur son dire, homme de bien.

Frère BERTRAND sonne à la porte ;
Non pas en maître, à plein cordon,
En créancier, et de main morte ;
Mais là, d'un air qui dit pardon :
Au tintin, vient jeune servante,
Fille des champs, depuis trois jours,
En qualité de gouvernante,
Prise chez TRIFUR, sauf l'attente
Du rang que donnent les amours.

A l'aspect de la robe sainte,
Ne faut demander si MANON,
Moitié respect, et moitié crainte,
Baissa les yeux sur son giron.
Cérémonie et révérence,
Beaucoup en fit, beaucoup. Notez
Qu'entre les champs et les cités,
Il est encor des différences.

Tête baissée, et d'un ton clair,
« Que Dieu vous soit toujours propice,
« Ma chère enfant, dit le Frater :
« Craignez le ciel, sur-tout l'enfer,
« Et gardez-vous du maléfice
« De ce fin démon de la chair ;
« De moi, ne craignez de malice,
« Ne reculez.... Dieu vous bénisse !
« J'ai soixante ans, vienne l'hiver.

« Comment se porte votre maître ?
« Il est cher à notre maison ;
« Il ne s'y fait pas d'oraison ,
« Dont il n'ait les trois quarts peut-être.
« Que fait-il ? n'est-il pas céans ?
« Que Dieu lui garde la lumière ! —
« Mon révérend , sur le derrière
« Il vient de monter tout d'un temps ,
« Avec son livre , et là dedans ,
« Possible qu'il fait sa prière. —
« Ah ! ah ! c'est pour me désoler :
« O le saint homme ! que je meure ,
« S'il n'est péché de le troubler !
« Mais , quoi ! je suis dans sa demeure ;
« Allez , de grâce , lui parler ,
« Ma fille , avant qu'il ne commence ,
« Et dites-lui par charité ,
« Que le couvent bien en souffrance ,
« Se recommande à sa bonté. »

A ce discours, qui lui fend l'ame ,
Plus promptement qu'on ne lui dit ,
La bonne MANON obéit :
Elle est des champs chrétienne et femme.

Et du coin de l'œil cependant ,
Le papelard guête , examine ,
Le grand crochet de la cuisine ,
Où certain gigot est pendant :

Gigot

Gigot arrivé des Ardennes,
En croupe de certain plaideur;
Gigot pas cher, mais bien meilleur,
Que notre dévot Procureur,
Ce soir, mangera pour ses peines....
A moins qu'il n'arrive malheur.
« Par Saint-François! la belle viande!
« Dit le quêteur, le beau morceau!
« Rien qu'à le voir on s'affriande.
« Si nous l'avions, frère *Couteau*,
« Pour le *Gardien*, que Dieu conserve,
« En prendrait la tranche de choix,
« Et pour nous deux en tapinois,
« Le reste serait en réserve. »

Un athée, un damné glouton
N'eût manqué, d'après cette envie,
De voler le quart du mouton;
On ne l'eût revu de la vie.
Pour quêter on n'est pas voleur.
« Bien d'autrui, dit le frère moine,
« Du couvent est le patrimoine;
« Mais le voler? ah! quelle horreur! »

Il résiste à sa convoitise;
Il sait par cœur, en temps et lieu,
Les dix commandemens de Dieu,
Sans oublier ceux de l'Église.

Voilà, voilà, frondeurs maudits,
De quoi sert la morale austère,
Aux moines de tout temps si chère :
Baste ! ils iront en Paradis.

Suivons la fille en ambassade,
Qui d'un ton sensible et peiné,
Parle, à son maître renfrogné,
Du bon frère et de la passade.
Qu'il aille au diable avec les siens,
Lui répond l'homme de pratique.
Langage de franc hérétique.
Les moines donc, sont-ils des chiens ?
Et je m'étonne, je l'avoue,
D'un Procureur qui parle ainsi,
Et de la patience, ici,
De Saint-Antoine de Padoue !
Qu'il aille au diable !.... Ces gros mots
Ne sont pas les plus gros encore
Que hasarda, d'un ton sonore,
Le robin contre les dévots.

« Ah ! mon cher maître.... — Vas lui dire
« Cela. — Mon bon Monsieur.... — Après ? —
« Monsieur Trifur, je n'oserais. —
« Eh bien ! attends, je vais l'écrire....
« Tiens, porte-lui ce billet doux. »

Voici venir la chambrière,
Tremblante et priant Dieu le père,
D'appaiser son maître en courroux.
Frère BERTRAND la voit, s'approche :
« Eh bien ! ma fille ? — Ah ! révérend !
« Lisez.... Oh ! Monsieur se méprend ;
« C'est sa volonté, sans reproche. »
O mœurs ! ó sainte humilité !
A l'aspect de l'obédience,
De cet écrit plein d'indécence,
Le frère plein de charité,
(Admirez cette différence)
Au ciel avec reconnaissance,
Recommande l'homme emporté.

« Tenez, ma sœur, prenez lecture. —
« Je ne sais lire, excusez-moi —
« Loué soit Saint Bonaventure !
« Ah ! qu'il soit plus heureux qu'un Roi.
« Ce Monsieur TRIFUR, ce brave homme !
« Oh ! qu'avec raison, mon enfant,
« Il prend en pitié le couvent,
« Et que pour Saint on l'y renomme !
« Voyez, ma fille, en ce billet,
« Votre bon maître vous ordonne
« De me livrer, par pure aumône,
« Un gigot, qui pend au crochet ;
« Hélas ! je prends ce qu'on me donne ! »

MANON docile le dépend,
Et bénit le ciel favorable,
Qui fait que Monsieur se repent
Au point d'en être charitable.

Le moine et le gigot s'en vont,
Que Dieu leur donne bon voyage!
Lecteur, soyez courtois et sage,
Et bien adroit sur-tout, je gage
Que les gigots vous resteront.

A tout méchant sa pénitence.
TRIFUR eut la sienne. Que sert
De mettre un crime à découvert,
Si l'on n'en conte la vengeance?

La nuit survient : En diligence,
Chez TRIFUR on met le couvert :
Bon pain, bon vin, et beau dessert,
Mais de mouton, fort peu, je pense.
A ce trait-là, qui fut capot?
Il n'est besoin de vous le dire.
Frère BERTRAND eut de quoi rire;
On l'appella FRÈRE GIGOT.

LE MALHEUREUX,

ALLÉGORIE.

UN infortuné dans son lit
Refusait au sommeil ses yeux et sa pensée :
De songes gracieux une foule empressée,
Près de lui s'établit :
Autour de son chevet ils versent, en silence
Et lentement, tous leurs pavots :
L'infortuné se dérobe au repos
Et veille avec persévérance.
Ingrat, lui dit Morphée, as-tu donc oublié
Et mes bienfaits et ta prière ?
« Quand je serai trahi par l'amitié,
« Ou que les orgueilleux m'auront humilié,
« Dieu du Sommeil, viens fermer ma paupière.
« C'est ainsi qu'il parlait. J'ai pris pitié de lui :
« Cent fois pour soulager son ame déchirée,
« J'ai posé sur son front ma couronne sacrée,
« Et de mes enfans aujourd'hui

« C'est vainement que la paisible troupe,
« Se fatigue à fermer ses yeux.
« Souffre avec les humains, n'invoque plus les Dieux,
« Tu ne boiras plus à ma coupe. —
« Charme des malheureux, douce divinité,
« Ah ! suspendez votre vengeance,
« Dit le rébelle, avec bonté :
« Un homme en ce jour même a plaint ma pauvreté,
« Je pensais à sa bienfaisance.

CAPRICE ET FORTUNE,

ALLÉGORIE.

AVEUGLE, fantasque, volage,
Femme au surplus, notez cela;
Tantôt par ci, tantôt par-là,
Le matin folle et le soir sage;
Femme à projets, femme à tripot,
Source du bien, ou du malaise.....
La FORTUNE, en bref, en un mot,
Véritable catin française,
La FORTUNE, qui sans égard,
De tel et tel, avec malice,
Refuse l'amour, le service,
Et souvent au premier pendard,
Donne cent baisers pour un liard.
La FORTUNE, après maint office,
Par l'accointance du *Hasard*,
Un jour accoucha du CAPRICE.

O vous, patrons de cet hospice!
Vous assistans, chacun à part,

Apréciez mon sacrifice.
L'allégorie est un bel art.
Le poète époux d'Euridice,
Des Juifs le prophète *cornard*,
Des Turcs le prophète *housard*,
Et le Nazaréen *mignard*,
L'ont employée à la propice :
Moi, je veux, sous un jour factice,
M'envelopper de son brouillard ;
Devant tous, hors de la coulisse,
La vérité bien mieux se glisse,
Sous la fourure du renard.

O Messieurs ! sans plus de retard,
Je dis donc qu'après maint office,
La FORTUNE fit un bâtard,
Par l'accointance du *Hasard ;*
Que ce bâtard est le CAPRICE.
Qui dit CAPRICE, dit assez.
Et besoin n'est ni prou ni guère,
D'ajouter, en mots compassés,
Que de cet enfant adultère,
Les désirs d'abord élancés,
L'instant d'après sont effacés
Par un désir plus éphémère :
CAPRICE enfin, vous le pensez,
Est le digne fils de sa mère.
De son portrait il ne s'agit,

Ni de conter au long sa vie :
Enfant qui naît bientôt grandit ;
Quand il fut grand, je vous en prie,
Écoutez ce qu'un jour il fit.

En bref exorde il faut vous dire,
Qu'à Paris il était alors ;
Lieu propice à ses goûts discors,
Lieu charmant pour se contredire,
Lieu divin pour quiconque aspire
A n'être dedans, ni dehors ;
Le plus beau lieu de son empire.
Voilà CAPRICE un beau matin,
Qui levant sa tête inconstante,
Au loin, dans la cité brillante,
Promène un regard incertain :
« Je bâille, dit-il, je m'ennuie ;
« Je suis à bout sur les désirs :
« Oh ! j'ai tant baloté la vie,
« Tant et tant goûté de plaisirs,
« Que me voilà dans mes désirs,
« Presqu'aujourd'hui, sans fantaisie.

« Sous le nom d'Églé l'autre jour,
« J'eus un seul soir quatre coiffures ;
« Dans la semaine sept voitures ;
« Chaque minuit nouvel amour,
« Et j'ai reçu des confitures :

« Autant valait ne pas changer.
« Auparavant j'étais actrice,
« Et j'avais dans cet exercice
« Plus de sujet de voltiger.
« En un seul jour, sans préjudice,
« Du lendemain à proroger,
« J'ai bouleversé la coulisse,
« Choisi dix rôles par malice,
« Refuser vingt pour déranger,
« Braver Versailles et la police.
« J'eus six auteurs à protéger,
« A flatter, à faire enrager;
« Des fadeurs à mettre en notice,
« Dans un journal bien étranger;
« Et puis, la langue à corriger,
« Sur un modèle welche ou suisse;
« Trois grands et trois sots à ronger;
« Une séance à ménager,
« Où j'eus l'art d'inventer un vice.
« Mais tout cela, dit le CAPRICE,
« Tout cela m'ennuya dans peu.

« C'est comme ce seigneur frivole,
« Mais pas assez de mon aveu,
« En un seul jour à mon école,
« Il perdit une terre au jeu;
« D'après *Vestris* le demi-dieu,
« Il prit leçon de cabriole;

« Chez *Macquer* il souffla le feu ;
« Sa muse au journal de ce lieu
« Inscrivit une faribole :
« Il brigua la mitre et l'étole ;
« Il demanda le cordon bleu ;
« Et du diplomatique hébreu,
« Il feuilleta le protocole :
« A la bourse il mit un enjeu ;
« Déclama contre ce pactole ;
« Puis, sur un double ou simple essieu,
« Il monta berline, gondole ;
« Visita maint fesse-mathieu,
« Des sots beaucoup, des amis peu ;
« Dit aux foyers son hyperbole ;
« A tout venant jura parbleu !
« Son cœur, sa vie et sa parole ;
« Donna sous l'impure coupole
« Le fin regard d'un tendre aveu ;
« A mainte et mainte sotte idole ;
« Aux créanciers pas une obole,
« Et dormit plus content qu'un dieu.

« Oh ! dit le fils de la FORTUNE.... »
C'est le CAPRICE. En tout ceci,
Si toujours répétant ainsi,
Ma muse paraît importune,
C'est que mon but est d'être clair.
L'allégorie avec son style,

Souvent s'égare et c'est facile :
Et tout auteur qui parle en l'air,
Qui d'une fantastique image,
Du lecteur occupe l'esprit,
Doit appuyer sur ce qu'il dit,
Une, deux fois et davantage.

« Oh ! dit ce fils capricieux,
« Que me font de telles journées,
« Et tant de cervelles tournées ?
« Possible est-il de faire mieux ?
« Que d'un projet ambitieux,
« Ne puis-je les voir couronnées ! »

Et le voilà, qui vif et prompt,
De l'amitié prend le costume ;
Quitte sa toque à longue plume,
Et d'un lys couronne son front :
Il affecte l'allure antique,
De la modeste déïté ;
Il revêt sa blanche tunique ;
Il ceint son écharpe pudique ;
Un chien est même à son côté ;
Pour mieux compléter le prestige,
Un flambeau brille dans sa main....
Durera-t-il jusqu'à demain ?
Dieu veuille, autant que le vestige,

Et voilà le drôle en chemin.
Il court, il va, passe et repasse.

A qui va-t-il offrir son cœur,
Et ce charme consolateur,
Par qui l'amitié sans grimace,
D'abord tempère, ensuite efface
Tourment, chagrin, peine et douleur?
Qui choisira-t-il? L'INFORTUNE.
Il la rencontre sur ses pas,
Non, gémissante et le front bas,
Non, vile, flatteuse, importune,
Mais sans bassesse et sans orgueil;
Ferme à souffrir, silencieuse,
Noblesse au front, fierté dans l'œil;
Sans humeur, douce et gracieuse;
Sans âpreté, laborieuse;
Des palais dédaignant le seuil;
Sur plus d'un insolent accueil
Un tant soit peu facétieuse;
Sur les offenses oublieuse,
Et des bienfaits, tenant recueil.

« Venez, lui dit-il, noble dame,
« Venez habiter mes foyers;
« J'y suis seul et sans casaniers,
« Votre air me plaît; heureux, madame,

« Heureux le cœur, heureuse l'ame,
« Où par ses discours familiers,
« L'amitié verse son dictame,
« Ce seront nos soins journaliers :
« Venez habiter mes foyers ;
« C'est l'amitié qui vous réclame.
« De ce flambeau la douce flamme,
« Vers mes lares hospitaliers,
« Vous guidera. Là, point de gênes,
« Là, je soulagerai vos peines ;
« Rien ne doit vous embarrasser ;
« Partagez mes petits domaines ;
« Jouissez-en sans balancer ;
« Rassurez-vous pour commencer :
« Avant qu'il passe trois huitaines,
« Ma main soulevera vos chaînes,
« Et les rompra sans vous blesser.

Il dit : l'INFORTUNE attendrie
Vers le ciel prolonge un regard ;
Sans faste, sans cajolerie,
Presse la main qui la convie,
Et suit le volage *bâtard*.

Dans le logis le couple arrive :
Égards, caresses, doux propos,
Soins prévenans, et gaîté vive,

Cœur tout de braise, ame naïve,
Pour le travail, pour le repos,
Projets certains quoiqu'il s'en suive;
Tout à foison et sans impôts;
Sur le cœur, et l'expectative
Délicatesse bien furtive,
Rendent un peu l'esprit dispos,
A l'INFORTUNE encor craintive.

« Œil du jour! Soleil qui me luis!
« O noble image, disait-elle,
« Du tendre cœur, de l'ame belle,
« Qui vient soulager mes ennuis!
« Éclaire toujours la prunelle,
« De l'amitié sainte et fidelle!
« Éclaire de ses ennemis,
« Les pas, la malice cruelle!
« Oui, que leur haine soit sans fruits!
« Que l'amitié soit immortelle!
« Sainte amitié! je te bénis,
« Consolatrice fraternelle;
« De l'homme heureux ou malheureux,
« Espoir, plaisir, honneur et gloire,
« Douce amitié reçois mes vœux!
« Remplis mon cœur et ma mémoire,
« Et sur cette terre illusoire,
« Sois le seul bien que je veux croire:
« Conduis mes pas, ferme mes yeux. »

Ainsi, s'exhalait l'INFORTUNE ;
Et, cependant dans le secret,
Le long de sa paupière brune,
Des pleurs coulaient sur son chevet.

Le couchant baisse, une nuit passe ;
Déja brillant d'or et d'émail,
Au Dieu du Jour et du Parnasse,
L'Orient ouvre son portail,
Et de notre pauvrette en place,
L'esprit, le cœur, la main tenace,
Déjà sont fixés au travail.

« O destin, céleste influence !
« Fais prospérer encor, encor,
« Ce mien ouvrage, seul trésor,
« Seul bien qui soit en ma puissance !
Disait la pauvrette en souffrance.
« Qu'il me comble de gloire et d'or ;
« L'or et la gloire en notre France,
« Me pourront donner quelqu'essor.
« Ah ! meure mon orgueil alor,
« Et vive ma reconnaissance !

Mais voilà qu'au ceintre azuré,
L'oblique char de la lumière,
Rougit le bout de sa carrière ;
L'horizon de feu bigarré,

Rougit

Rougit et n'est plus éclairé.
Même Phœbé lente courrière,
Au fond d'un bocage ignoré
D'Endimion, pasteur sacré,
Entr'ouvre et baise la paupière.

Le ciel est noir, et le réduit
De l'INFORTUNE et DU CAPRICE,
D'un peu de jour encore luit;
Jour vacillant, feu d'artifice,
Échappé du flambeau factice,
Et qui bientôt meurt et s'enfuit.
Flambeau de cire bien fusible,
Flambeau d'emprunt, flambeau d'un jour,
Comme la paille combustible,
Viens-tu du céleste séjour,
Flambeau! pour être inextinguible?
Ce feu, ce foyer immortel,
L'amitié seule le possède;
C'est la vertu qui le lui cède,
En l'allumant sur son autel.

Revenons à notre aventure.
D'abord contre la nuit obscure
CAPRICE montre de l'humeur;
Puis le voilà sombre et boudeur;
L'humble INFORTUNE, sans murmure,
Veut lui parler avec douceur;

Caprice alors, d'un air moqueur,
Ajoute une réponse dure.
Elle se tait. — Avec courroux
Il blâme son silence ensuite. —
Elle s'éloigne. Dans sa fuite,
Il la rencontre. « Où courez-vous?
« Sur mes pas vous êtes sans cesse. —
« Pardon! dit-elle, il fait obscur. —
« Double raison, eh! qui vous presse,
« De venir avec maladresse,
« Me rejetter contre ce mur? —
« Hélas! ce que je dis vous blesse. —
« Si mon propos vous paraît dur,
« Eh bien, allez ailleurs, Princesse. » —

« Cela suffit, j'ouvre les yeux,
Dit en pleurant l'infortunée:
« Si vous ne m'eussiez amenée,
« Je ne serais pas en ces lieux.
« Un seul jour j'y fus fortunée!....
« C'est un bienfait, c'est un plaisir,
« Que je pairai bien cher, sans doute;
« Mais n'importe; quoiqu'il m'en coûte,
« J'en garderai le souvenir.
« Mon cœur, jamais par leur durée,
« Ne prisa des bienfaits rendus;
« Ils furent courts, mais point perdus,
« Et la mémoire en est sacrée.

« Ah ! le malheur que je revois,
« Me cause encore peu d'alarmes ;
« Ma fermeté reprend ses droits ;
« Le sentiment verse des larmes !

« Calmez-vous ; à mon cœur navré,
« Souffrez, par le ciel que j'adore,
« De passer cette nuit encore,
« Dans un coin, ou sur le degré !
« Demain, sitôt qu'après l'aurore,
« Du soleil le globe doré,
« Nous lancera ce feu sacré,
« Où le pauvre se chauffe encore,
« Rassurez-vous, je m'en irai.

ROMANCES

ET

CHANSONS.

La Romance est un petit Poème, dont le sujet est, pour l'ordinaire, quelque histoire amoureuse, et souvent tragique : comme elle doit être écrite d'un style simple et touchant, et d'un goût un peu antique, l'air doit répondre au caractère des paroles; rien de maniéré, une mélodie douce, naturelle, champêtre, et qui produise son effet par elle-même, indépendamment de la manière de la chanter. Il n'est pas nécessaire que le chant soit piquant ; il suffit qu'il soit naïf ; qu'il n'offusque point la parole, qu'il la fasse bien entendre, et qu'il n'exige pas une grande étendue de voix. Une Romance bien faite, n'ayant rien de saillant, n'affecte pas d'abord; mais chaque couplet ajoute quelque chose à l'effet des précédens, l'intérêt augmente insensiblement, de manière qu'on se trouve attendri jusqu'aux larmes, sans pouvoir dire où est

le charme qui a produit cet effet. C'est une expérience certaine que tout accompagnement affaiblit cette impression. Il ne faut pour le chant de la ROMANCE qu'une voix juste, nette, qui prononce bien et qui chante simplement.

J. J. ROUSSEAU.

LES
AMANS DE BEAUVAIS,
ROMANCE.

Richesse ne fait point riche.
J. De Mehun, *Roman de la Rose.*

Année 1775.

LES AMANS DE BEAUVAIS,

ROMANCE.

PREMIERE PARTIE.

Écoutez-moi, pères et mères,
Et vous enfans ;
En versant des larmes amères,
Oyez mes chans :
Oyez les malheurs de Marie,
Et de Justin ;
Oncques ne s'est vu de la vie,
Pareil destin.

MARIE à la tournure gente,
A l'œil d'amour,
Dedans Beauvais, ville charmante,
Reçut le jour;
Mais à seize ans libre et légère,
Sans rien aimer,
Las! n'avait su près de sa mère,
Que nous charmer.

Mais le cœur d'une fille change,
En un matin:
Un officier beau comme un ange
(C'était JUSTIN)
Vint loger près de sa chambrette
De par le roi;
Depuis cet instant la pauvrette
Fut en émoi.

Les voilà tous les deux ensemble,
Dans la maison;
JUSTIN la regarde, elle tremble....
Qu'elle a raison!
Mais il exprime tant de flamme,
Par ses doux yeux,
Que la belle, au fond de son ame,
Ressent des feux.

Par hasard, il trouva MARIE
Seulette un jour :
« Soyez, dit-il, ma douce amie,
« Rose d'amour ;
« Prenez pitié, ma toute belle,
« De mes ennuis. —
« Las ! en soupirant, lui dit-elle,
« Monsieur, ne puis. —

« Quoi ne pouvez, brune trop fière,
« Dieu ! quels tourmens ;
« Faut donc vous fuir, beauté sévère ?
« C'est pour long-temps :
« Ah ! sans vous, c'est fait de ma vie,
« Bientôt mourrai..... —
« Vivez.... aimez-moi, dit MARIE,
« Vous aimerai. »

Certes, dira-t-on, la bergère,
Bientôt aima :
Mais, las ! que pouvait-elle faire ?....
Amour parla.
Est-il aisé de se défendre,
Dans ces momens,
Quand on a le cœur bon et tendre,
Et puis seize ans ?

Dieu ! qu'ils s'aimaient ! nœud si fidèle,
N'est plus, meshui :
Toujours allait ne cherchant qu'elle,
Elle que lui ;
Dans leur propos, leur accointance,
Que de vertu !
Tant de respect, tant de décence,
Onc ne s'est vu.

JUSTIN et sa belle maîtresse,
Le long du jour,
S'en allaient devisant sans cesse,
De leur amour :
« Veux-tu pour prix de mon servage,
« Dit-il enfin,
« Être à moi par le mariage ? —
« Oui, cher JUSTIN ! »

Lors, s'en allant trouver la mère,
Lui dit ainsi :
« Madame, soyez-moi prospère,
« En ce jour-ci ;
« J'aime votre fille MARIE,
« Et j'ai sa foi ;
« Pour ma moitié, bien vous en prie,
« Donnez-la moi.

« Au noble service de France,
« Suis officier,
« Et par mon cœur et ma naissance,
« Preux chevalier :
« Richesses, point ne dois attendre ;
« Trop le sais bien :
« Une ame vertueuse et tendre,
« Voilà mon bien. —

« Monsieur fait à notre famille,
« Beaucoup d'honneur ;
« Mais je ne puis lui donner ma fille,
« Pour mon malheur ;
« Trop jeune encore est la petite,
« Pour un époux. »
Là-dessus, la mère le quitte,
Presque en courroux.

Cette insensible vers MARIE,
S'en va soudain :
« Je vous défends, jeune étourdie,
« D'aimer JUSTIN :
« Ne suffit pas dans le ménage,
« Beau chevalier ;
« Faut de grands biens, c'est le plus sage,
« Pour festoyer. —

« Ma mère, de toute mon ame,
« J'aime JUSTIN ;
« Toujours serai très-riche dame,
« Avec sa main :
« Nêtes-vous pas dans l'opulence ?
« Cela suffit. —
« Ma fille, d'argent l'abondance
« Jamais ne nuit. —

« De mon cœur, maman que j'honore,
« Prenez souci. —
« Quoi donc ! vous me parlez encore
« De votre ami ?
« Vos prières, je vous assure,
« Sont mots perdus ;
« Point ne serez à lui, je jure,
« N'en parlons plus.

SECONDE PARTIE.

OR, imaginez la détresse,
De ces amans ;
La gêne ajoute à leur tendresse,
A leurs sermens :
Envain la mère les épie,
Soir et matin,
Toujours trouvait l'instant, MARIE,
De voir JUSTIN.

Tant

Tant et tant de fois se trouvèrent,
Ces chers amis,
Que de la belle s'effacèrent
Roses et lys;
S'arrondissait son fin corsage,
De jour en jour:
Des parens durs, voilà l'ouvrage....
Aussi d'amour.

Quand la mère en eut connaissance,
Ce fut grand bruit;
Elle bat sa fille, la tance,
Et la maudit:
« Loin de moi, fuyez, insolente,
« Fille sans cœur!
« C'en est fait, avez, imprudente,
« Perdu l'honneur. —

« Non, l'honneur est d'être fidelle;
« C'est ma vertu;
« Avec JUSTIN cette fleur belle,
« Point n'ai perdu;
« Si le voulez, à l'instant même,
« Sans différer,
« Saura bientôt, l'amant que j'aime,
« Tout réparer. »

La mère alors, toute en furie,
Oyant cela,
Dans sa chambre traîna MARIE,
Et l'enferma.
« Las! s'écria l'infortunée,
« Dieu tout-puissant!
« Veillez bien sur la destinée
« De mon enfant. »

Instruits de si triste aventure,
De tel excès,
Grands et petits, chacun murmure,
Dedans Beauvais;
Mais toujours l'inflexible mère,
Disait à tous :
« Que ma fille jamais n'espère
« Un tel époux. »

JUSTIN, loin de sa belle brune,
Se désolait;
En pleurant sur son infortune,
Toujours disait :
« J'ai perdu ma tant douce mie,
« Tous mes amours!
« Mère indigne, rends-moi MARIE,
« Ou prends mes jours. »

Que de tourmens MARIE endure,
Dans la maison !
De ses angoisses la plus dure,
N'est sa prison :
Ne voir JUSTIN, c'est son martyre,
Son crève-cœur ;
Jamais ne se pourra décrire
Tant de douleur !

Des neuf mois, l'extrême semaine
Approche enfin :
De la mère craignant la haine,
Alors JUSTIN
Va chercher sa mie et l'emporte,
Pendant la nuit,
Laissant sur le seuil de la porte,
Ce mot d'écrit :

Ne vous troublez, mère cruelle,
Gardez votre or ;
De vous ne veux rien que ma belle ;
C'est mon trésor :
Bientôt aura le nom de mère,
Ce nom si doux !
Mieux en aura le caractère,
Cent fois que vous.

Aussitôt qu'ensemble ils se virent ;
Dieu quels instans !
Que de promesses ils se firent
D'être constans !
« D'autres que toi n'en veux, ma mie !
« Tant que vivrai. —
« Jusqu'à la mort, disait MARIE,
« A toi serai. »

Avec douleur, lors met au monde,
Fruit de son sein ;
De larmes ce doux gage inonde,
Aussi JUSTIN ;
Ils disaient : « Pauvre géniture !
« Fleur des garçons !
« Présent d'amour et de nature !
« Que nous t'aimons ! »

TROISIÈME PARTIE.

CEPENDANT la mère, indignée
D'un tel départ,
Cherchait la pauvre infortunée,
De toute part ;
Apprenant enfin leur retraite,
Peur d'union,
Accourt soudain vers leur cachette,
Comme un lion.

Au lit de sa fille, la dame
Veut pénétrer ;
Mais ne la veut, la sage-femme,
Laisser entrer :
Lors, ce monstre, écumant de rage,
Poussant des cris,
Et jurant, se fait un passage,
Et force l'huis.

« O mon Dieu ! s'écria MARIE,
« En la voyant ;
« Au secours ! c'est fait de la vie
« De mon enfant :
Le doux JUSTIN se précipite
A ses genoux,
Disant : « Madame, je mérite,
« Votre courroux.

« Mais voyez en pitié, par grâce,
« Deux cœurs unis ;
« Parlez, que faut-il que je fasse ?
« Et j'obéis. »
Puis, son fils au berceau va prendre,
En gémissant,
Et lui présente d'un air tendre,
Cet innocent.

L'enfant lui jette œillade douce,
Fait un souris ;
Mais la barbare le repousse
Avec mépris,
Et dit, en frappant contre terre,
De rudes coups :
« Je maudis le fils et le père,
« Retirez-vous. »

Tout-à-coup, vers le lit s'avance,
Dieu ! quelle horreur !
Et sur sa fille elle s'élance,
Toute en fureur.
Ces mots, tirant la couverture,
Fait éclater :
« Je veux, du lit, la créature,
« Faire sauter. »

Voyant cela, chacun la pousse,
Hors la maison ;
MARIE était, de la secousse,
En pamoison.
Mille secours chacun apprête,
Pour la sauver :
Mais ne pourra, cette pauvrette,
S'en relever.

Elle ouvre pourtant la paupière,
Et voit JUSTIN ;
Elle le presse une heure entière,
Contre son sein ;
Souvent sortait de sa poitrine,
Ce cri dolent :
« Qu'avons-nous fait, bonté divine !
« Pour souffrir tant ? »

Qui ne plaindra la pauvre amante ?
Oyez ceci ;
Elle voit que son mal augmente,
Et dit ainsi :
« Malgré la haine d'une mère,
« Mon cher JUSTIN,
« En face du ciel, de la terre,
« Reçois ma main. »

Tout aussi-tôt demande en grâce,
Son cher enfant ;
On le lui donne ; elle l'embrasse,
En sanglottant :
« D'un lien tendre, mais funeste,
« Vois le témoin,
« Cher époux !.... plus rien ne t'en reste,
« Prends-en bien soin.

« Plus ne verras ta chère amie ;
« Tout est fini ;
« Adieu, souviens-toi de MARIE,
« Mon doux ami !
« Aime mon fils... » Sa voix s'arrête,
Disant cela ;
Et vers le ciel levant sa tête,
Elle expira.

Pleurez, pleurez, amans fidèles,
Avec JUSTIN ;
Ses larmes seront éternelles ;
Dieu ! quel destin !
Méritaient-ils tant de détresse,
Et pareil sort ?
Las ! ils s'aimaient avec simplesse,
Voilà leur tort.

MORALITÉ.

AVEC profit, parens avares,
Lisez mes chants ;
Que l'or vous rende moins barbares,
Pour vos enfans :
Ah ! la richesse d'un ménage,
N'est pas dans l'or ;
C'est dans les mœurs et le courage,
Qu'est le trésor.

HELOÏSE

ET

ABEILARD,

ROMANCE.

J'aime à pleurer, j'aime à rire.
EXTR. de la Romance.

Année 1778.

HÉLOÏSE

ET

ABEILARD,

ROMANCE.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous me l'ordonnez, Céphise;
Je vais tracer dans ces vers,
D'Abeilard et d'Héloïse,
Les amours et les revers :
N'attendez pas de ma lyre
Une sublime chanson;
J'aime à pleurer, j'aime à rire,
Et ma muse est sans façon.

Chez son oncle, homme d'église,
A Paris, vers treize cents,
Vivait la jeune HÉLOÏSE,
A la fleur de son printemps ;
Pour vous peindre son image,
Voici ce qu'en ont transmis,
Depuis lors, jusqu'à notre âge,
Nos ayeux de père en fils.

Œil brillant, regard modeste,
Teint de neige, bruns cheveux,
Bouche fraîche, taille leste,
Tour de sein, charme des yeux !
Sans prodiguer la louange,
Elle avait tout pour charmer ;
L'esprit, comme on dit, d'un ange,
Et le cœur digne d'aimer.

Un prodige de science,
Renommé de toute part,
Brillait alors dans la France,
On le nommait ABEILARD ;
Beau, brun, atteignant six lustres,
De tous points homme enchanteur,
Et par ses talens illustres,
Et par le feu de son cœur.

Près de lui, *Fulbert* l'attire :
« Tenez, dit-il, ABEILARD,
« A ce bijou que j'admire,
« De votre esprit faites part :
« Instruisez ma jeune nièce,
« Et logez dans ma maison. »
O parens ! trop de tendresse,
Nuit souvent à la raison !

Bientôt le couple commence
A parler grec et latin ;
Aux premiers jours, en silence,
On s'observe sans dessein ;
Chacun se dit sans malice :
« Quelle est belle ! — Qu'il est bien ! »
Et toujours va l'exercice ;
Mais le cœur n'y perdra rien.

Pas à pas, de thèse en thèse,
Ils vont se sondant le cœur ;
Chacun dit son hypothèse,
Sur l'essence du bonheur :
En vain la philosophie
Les tient dès le point du jour ;
Beau garçon, fille jolie,
Tôt ou tard parlent d'amour.

« Pour aimer je reçus l'être,
« Disait l'un, oui, je le sens. —
« Moi de même, mon cher maître,
« Disait l'autre en même temps ;
« Je crois qu'il est doux de vivre,
« Quand l'amour fait nos destins. »
Petit à petit, le livre
Leur tombait ainsi des mains.

D'une voix douce et flexible,
D'un air peint dans son regard :
« Si jamais je suis sensible,
Disait un jour ABEILARD,
« Je sais bien que sur la terre
« Il n'existe qu'un objet ;
« Qu'un seul qui puisse me plaire,
« Qu'un seul pour qui je soit fait. » —

« Ah ! répondit HÉLOÏSE,
« Amour ! à tes douces lois,
« Si jamais je suis soumise,
« Je vois bien quel est mon choix !
« Mais, las ! il faudrait lui plaire,
« Pour nous voir à l'unisson,
« Maître, c'est une chimère ;
« Reprenons notre leçon. —

« Oui, nous allons la reprendre ;
« Attendez quelques instans :
« Dieu ! que j'aime à vous entendre !
« Vous dites ce que je sens.
« A mon cœur il semble même,
« Quand je vois vos yeux si doux,
« Qu'il est près de ce qu'il aime,
« Tant il bat auprès de vous ! —

« Et moi donc, s'il faut le dire,
« Je sens un je ne sais quoi,
« Qui fait que mon cœur soupire,
« Aussitôt que je vous voi ;
« Quand vous parlez, certain charme,
« A mon cœur se fait sentir :
« Quelquefois je m'en alarme ;
« Plus souvent j'y prend plaisir. »

Par des regards qu'ils confondent,
Leurs yeux alors attendris,
S'interrogent, se répondent ;
On hésite, on est surpris :
La tendresse enfin l'emporte ;
Abeilard prend une main,
Sur ses lèvres il la porte,
Et delà contre son sein.

« Cher maître, dit l'écolière,
« Presse donc vite le mien ;
« Presse mon cœur ; il n'est guère
« Plus tranquille que le tien ;
« ABEILARD, vois ma franchise,
« Oui, je me livre aux amours ;
« Aime toujours Héloïse ;
« Elle t'aimera toujours. »

SECONDE PARTIE.

De jour en jour, davantage,
Ils s'aimèrent depuis lors ;
Dans ce clandestin ménage,
Point de bruit, point de discors :
Le plaisir par l'habitude,
Vint s'établir auprès d'eux ;
On n'oublia que l'étude,
Qu'on quittait pour d'autres jeux.

Nos amans de mainte astuce
Usaient si bien tous les jours,
Que *Fulbert*, le porte aumusse,
Ne voyait rien des amours ;
Soit que sans oreilles fines,
Il n'entendit rien bouger ;
Soit que l'heure des matines
Devint celle du Berger.

Mais

Mais l'amour, dit le proverbe,
Ne peut toujours se cacher ;
Toujours la trace de l'herbe
Aux genoux vient s'attacher ;
Le quartier n'en fut pas dupe ;
On fut d'abord aux aguêts ;
Bientôt la gent porte-jupe
Se répandit en caquets.

« Peut-on, disaient les voisines,
« Nez à nez voir, sans courroux,
« Ces liaisons libertines ?
« Sainte Vierge, assistez-nous !
« Ma commère, un semi-moine !
(C'était savant autrefois)
« Chez l'oncle, chez un chanoine,
« Faisons un signe de croix. »

Grâce aux femmes, l'amourette,
De bouche en bouche vola ;
Du jour c'était la gazette ;
C'était ci, c'était cela :
L'histoire même rapporte
Qu'une dévote, en secret,
De *Fulbert*, ouvrant la porte,
Un matin fit ce paquet.

« Bon jour, saint pilier d'Église,
« Mon cher frère en Jésus-Christ ;
« Abeilard aime Héloïse ;
« Le scandale fait du bruit :
« On prétend même autres choses,
« Et, par charité, je vien
« Découvrir le pot aux roses,
« Comme le doit un chrétien. —

« Que m'apprenez-vous, ma bonne ?
« Dit *Fulbert*, ah ! je suis mort !
« Portons plainte à la Sorbonne,
« Le cas est de son ressort. »
Soudain, il dresse requête ;
Le fait instruit, rapporté,
La Sorbonne, sans trompette,
Écrit cette vérité.

« Fulbert requérant la peine,
« *Visa lege de raptu*,
« Ordonnons qu'Abeilard prenne
« *Mulierem impromptu :*
« C'est la nièce du Chanoine,
« *Vel tacta sive virgo*,
« Toutefois s'il est idoine
« A former le *Conjungo.* »

J'ai laissé dans le silence,
Les reproches qu'au vieillard,
La colère et la vengeance
Dictèrent contre ABEILARD.
Parens alors d'ordinaire
Veulent tout exterminer;
Mais c'est, disait ma grand'mère,
La moutarde après dîner.

Pour ABEILARD, la sentence
N'avait que de doux appas;
Mais l'amour et la science
Alors ne s'accordaient pas.
« Un docteur, un philosophe,
« Prendre femme, disait-on!
« Certes, c'est bien mince étoffe,
« Pour avoir si grand renom. »

D'autre part, son HÉLOÏSE
Lui répétait tous les jours :
« Que fait le sceau de l'Église
« A la chaîne des Amours :
« Le sentiment qui fit naître
« Le charme qui nous unit,
« Ne reconnaît point de maître;
« La contrainte le bannit.

« Serai-je à tes yeux plus belle,
« Quand l'amour nous unira ?
« En seras-tu plus fidèle,
« Quand l'amour l'ordonnera ?
« Le cœur est-il moins volage,
« Quand il se voit réprimer ?
« Aimerons-nous, davantage,
« Pour être obligés d'aimer ? »

Le plaisir s'obtient par grâce ;
La difficulté l'accroit ;
Toujours son charme s'efface,
Quand il est acquis de droit :
C'est bien dit : c'était, sans doute,
Dans ce temps, comme aujourd'hui ;
L'amour était en déroute,
Quand l'hymen venait chez lui.

« Puisqu'il faut pourtant, dit-elle,
« Par de tels nœuds s'attacher,
« Dans une nuit éternelle,
« Sachons du moins les cacher :
« Je veux toujours que l'on dise
« Qu'ABEILARD est mon vainqueur,
« Et qu'en l'aimant, HÉLOÏSE
« Ne prend loi que de son cœur. »

La chose fut ainsi faite ;
En secret ce nœud se fit ;
Mais les diables en cornette,
Les femmes, autrement dit,
A *Fulbert* firent entendre
Qu'on feignait de s'engager :
Fulbert crédule et peu tendre,
Résolut de s'en venger.

Assisté d'un camarade,
Le malicieux vieillard,
Fut se mettre en embuscade
Dans l'alcove d'ABEILARD ;
Et là, pendant le silence
De la nuit et du sommeil,
Il assouvit sa vengeance,
Par le plus affreux réveil.

C'est ici qu'est l'enclouûre ;
A mon secours, maître Jean !
Ce récit est de nature
A blesser plus d'un tympan :
Je ne sais comment m'y prendre
Pour conter son triste sort ;
Si pourtant on veut m'entendre,
On m'entendra sans effort.

Notre ABEILARD, dans ce *bisque* (1),
Perdit tous ses attributs ;
Le geolier d'une odalisque,
A de moins ce qu'il n'eut plus ;
Onc ne put cueillir la pomme
Que donne et reçoit l'amour ;
Enfin il cessa d'être homme
Sans être à son dernier jour.

Par arrêt de la justice,
Vous pensez bien que *Fulbert*
Fut puni de sa malice ;
Il le fut, le fait est clair :
Mais, admirez la sentence !
Ce n'est ni mort, ni carcan,
C'est bien plus : il eut défense
De chanter vespres d'un an.

Toujours en proie à sa flamme,
Du plaisir, abandonné,
Emprisonné dans son ame,
Cet amant infortuné,
Craignant qu'Amour et la haine
Ne le montrassent au doigt,
Cacha sa honte et sa peine
Dans le cloître de Benoît.

(1) Vieux mot de Rabelais : *malencontre, malheur.*

Quand la fortune jalouse,
Traite si mal votre époux,
Chère et malheureuse épouse,
Cependant, que faites-vous ?
Accourez, rien n'est à craindre,
Dans ces malheureux instans :
Mais, hélas ! on doit vous plaindre,
HÉLOÏSE, il n'est plus temps.

On croira que cette belle,
Peut-être se consola,
Et qu'à la noce nouvelle,
Sans doute elle convola ;
A sa place mainte veuve
Eut demandé le congrès ;
Mais ce cœur, d'espèce neuve,
N'exhala que des regrets.

Fille qui perd ce qu'elle aime,
N'a plus qu'un voile pour but ;
Des mains de son amant même,
HÉLOISE le reçut :
Présent cher, quoique funeste,
Et peu fait pour tant d'appas ;
Mais qui n'a plus rien de reste,
Que peut-il donner, hélas ?

Ainsi long-temps ils vécurent,
S'exhortant à leur devoir ;
Dans les écrits qu'ils conçurent,
On se plaît à les revoir :
Leur ame, avec plus de charmes,
Plaît dans POPE et COLARDEAU ;
On y voit l'amour en larmes,
S'essuyer de son bandeau.

ABEILARD de son génie,
Encor tira des éclairs ;
Mais son ame était flétrie,
L'ame dort dans ses revers :
Tout affligea ce grand homme,
L'esprit, l'amour, l'amitié,
Le Cloître, Paris et Rome,
Et Dieu seul en eût pitié.

Aux bords que la Saône arrose,
A Saint-Marcel, près Châlon,
Là, sa paupière fut close,
Dans le jeûne et l'oraison :
Sa tombe s'y voit encore ;
Là, souvent baigné de pleurs,
De cet amant que j'honore,
J'ai déploré les malheurs.

Près des foyers de la Muse
De Thibault le Champenois ;
Au *Paraclet* la récluse,
Rendit les derniers abois ;
Elle s'y montra fidelle,
Jusqu'au bout, à son amant :
« Qu'on nous enterre, dit-elle,
« Dans le même monument. »

Respectant des nœuds si tendres,
Ce dernier vœu se remplit ;
Et l'on réunit leurs cendres,
Qu'on scela de cet écrit :
« De deux cœurs, voici, le reste ;
« Rien n'a pu les désunir ;
« L'Amour leur fut bien funeste ;
« Mais il fit tout leur plaisir. »

ALAIS.

Année 1771.

Alais, ville agréable,
Je chante ton vallon,
Ton citoyen aimable,
Et les bords du Gardon.
Que l'amant y promène
Un cœur pur et charmé,
Quand le temps te ramène
Le joli mois de Mai!

Là, ta rivière, en pente,
Bruite sur des cailloux;
Plus loin elle serpente
Sur un gravier plus doux:
L'odeur de l'aube-épine,
Dans vingt sentiers divers,
De ta verte colline
S'exhale dans les airs.

O que j'aime l'ombrage
De ces arbres épais,
Où le long du rivage
J'allais prendre le frais !
Que de fois, chère ville !
Languissant et rêveur,
Dans ce champêtre asyle
J'ai joui de mon cœur !

Souvent les jours de fête
J'admirais dans ce bois
La gentille grisette
Et le bon villageois :
Par la table et la danse,
Par les chants et les jeux,
La joyeuse innocence
Y faisaient tant d'heureux !

Autour de cet asyle,
De rustiques jardins
Offrent un charme utile
A tous les Citadins ;
Venez-y, dans l'automne,
Fortunés habitans,
De la belle Pomone
Savourer les présens.

O Gardon salutaire!
Pendant les nuits d'été,
Aux bains de ton eau claire
On puise la santé :
Dans cette eau crystalline,
De l'un à l'autre pont,
La jeunesse badine
S'appelle et se répond.

Peintre de la Nature,
Muse! n'oubliez-pas
Le pourpre et la verdure
Des ceps de ces climats;
Parlez de ces campagnes
Qu'ombrage le mûrier,
Et chantez ces montagnes
Que pare l'olivier.

Étranger, solitaire,
Retiré, dans tes murs,
Je n'y connaissais guère
Que tes réduits obscurs;
Mais de ma solitude
J'y découvrais encor
Un reste d'habitude
Des jours de l'âge d'or.

Ce précieux vestige
Te doit être bien cher!
C'est un rare prodige
En ce siècle de fer.
Vice impur, qu'à la plaine
On appelle à grands frais;
Écarte ton haleine
Des montagnes d'Alais.

LA TREILLE DE GENÈVE

Année 1782.

Que j'aime au déclin de l'hyver
Un beau jour sans nuage!
Le Ciel est bleu, l'horizon clair;
L'onde en reçoit l'image :
La neige fond, et par torrens
Sillonne la montagne :
Et l'oiseau qui sent le printemps
L'annonce à la campagne.

Eh bien! hier, c'était ce jour,
Comme le temps s'envole!
Avec l'air j'aspirais l'amour,
L'amour qui me console!
Au rayon d'or qui m'éclairait,
Mon sein palpitait d'aise;
Et mon ame qui s'enivrait
S'élançait vers Thérèse.

Je la voyais dans ses atours
Du sommet de la treille ;
Projets formés pour nos amours,
Chaque objet vous réveille !
Vers l'Arve et le Rhône bruyant,
Là bas, avec mystère,
Bientôt le plaisir nous attend
Sous l'ombre solitaire.

La blanche épine en ce chemin.
Qui serpente et s'élève,
Embaumera dès le matin
Le contour de Salève
J'y remplirai sans balancer
Le désir que Julie
Conçut et rougit d'exaucer
Au bois de Meillerie.

Si d'un œil fin quelque jaloux
Nous guête à la sourdine,
Nous fuirons au vallon de Joux,
Que d'ici je devine :
Sous le pin qui nous couvrira,
Sur un tapis de mousse,
Près des cabanes du Jura
La halte sera douce.

Vallon de Joux, réduit sacré!
Temple de la Nature!
Nymphes des bois, lac azuré,
Couvrez-vous de verdure;
Simples châtels, rochers pendans,
Enceinte de Mélèze,
Asyle fait pour les amans,
Parez-vous pour THÉRÈSE.

LAURE

LAURE ET PÉTRARQUE

ROMANCE.

Année 1776.

PÉTRARQUE.

Je vous salue, ô Muse!
Qui m'inspirez ici,
O Nymphes du Vaucluse!
Je vous salue aussi :
Je viens revoir l'Aurore,
Aux lieux qui m'ont charmé;
Éveille-toi, ma chère LAURE,
Voici ton bien aimé.

Déjà la terre exhale
Les vapeurs du matin;
L'abeille matinale
Déja vole au butin :

La campagne se dore
D'un rayon enflammé ;
Éveille-toi, ma chère LAURE,
Voici ton bien aimé.

Mais en vain je m'empresse
De voler en tes bras ;
O ma belle maîtresse !
Quoi, tu ne m'entends-pas !
Par le sommeil encore
Ton œil est-il fermé ?
Éveille-toi, ma chère LAURE,
Voici ton bien aimé.

LAURE.

Mon amant me ramène
Enfin tout mon bonheur ;
Calme ta tendre peine,
Ta voix frappe mon cœur :
Las ! pendant ton absence,
Point n'ai dormi :
Est-il de jouissance
Sans mon ami ?

ROMANCE,

Année 1776.

Dans le village de Boulène
Sont deux amans ;
L'un est JÉROME, l'autre HÉLÈNE,
Tous deux charmans :
Pauvre de biens, mais le cœur sage ;
Jeunes tous deux :
Bientôt devait le mariage
Les rendre heureux.

Un rival vint troubler la fête.
Ce vieux jaloux
Au père d'HÉLÈNE, homme honnête,
Dit en courroux :
« Puisque vous préférez JÉROME
« A mon argent,
« Vous me devez ; payez la somme,
« Et promptement. —

« Ah ! dit le père avec tristesse,
« Je ne peux pas ;
« Vous le savez, notre richesse
« Ce sont nos bras :
« Attendez, je vous en conjure,
« L'autre saison.—
« Non, non, bientôt, tu vas, je jure,
« Voir la prison. »

Qui n'aurait plaint cette famille
Et ses malheurs ?
Le gendre, le père et la fille,
Tout est en pleurs.
L'amant dit : « j'en mourrai sans doute ;
« Je le sens bien....
« N'importe, il faut, quoi qu'il en coûte,
« Faire le bien. »

Il se dérobe à son HÉLÈNE,
Sans lui parler,
Et soudain chez un capitaine,
Va s'enrôler :
Au père il vient porter la somme
Qu'il en reçoit :
« Tenez, dit-il, aimez JÉROME :
« Je sers le roi. »

Trois jours après vers eux s'avance
Un inconnu :
« Les cieux, leur dit-il, récompense
« Tant de vertus. »
Trente écus d'or, puis consolèrent
Ces chers amans :
On paya tout, ils s'épousèrent.....
Qu'ils sont contens !

ROMANCE.

Année 1776.

Beautés que Vénus même
Verrait d'un regard jaloux,
Voyez celle que j'aime,
Elle est plus belle que vous!
Dans ses yeux on lit son ame :
Fiers avec simplicité
Ils peignent d'un trait de flamme
L'esprit et la volupté.

Plus fraîche que l'aurore,
Qui nous annonce un beau jour,
Sa bouche semble éclorre
Aux caresses de l'amour :
Le parfum que dans la plaine
La rose donne au zéphir,
Est moins doux que son haleine,
Est moins pur que son soupir.

Une gaze légère,
Par des gracieux replis,
Décèle, avec mystère,
Son sein blanc comme les lys.
Ce sein que l'amour agite
Est le foyer du désir;
Il s'arrondit et palpite
Sous les lèvres du plaisir.

Amour! viens, prends ma place
Charme à-la-fois tous les yeux;
Prends mes crayons et trace
Des appas faits pour les Dieux;
Des beautés dont elle abonde
Peints les traits digne de toi;
Fais les envier au monde,
Mais ne les montre qu'à moi.

ROMANCE.

Année 1776.

Pourquoi quitter ces lieux où l'on respire
Un air si pur, si propice à l'amour?
Nous y voyons naître et finir le jour,
Et sans remords notre cœur y soupire.

Dans les hameaux qui bordent notre asyle,
Toujours chéris, nous portons le bonheur;
Des souverains la brillante faveur
Ne donne pas un plaisir si tranquille.

Heureux celui qui sent à chaque Aurore
Au fond du cœur le calme de la paix!
Vivons heureux sans nous quitter jamais:
Nous nous aimons, aimons-nous mieux encore.

ROMANCE.

Année 1776.

Non loin des bords de la Durance,
Non loin du Rhône impétueux,
Un monastère est en Provence
Au pied d'un mont majestueux;
Sa cloche dans l'air balancée,
Au lointain prolonge un bruit sourd;
Ce bruit attriste la pensée;
Alphonse l'entend, il y court.

« O saint abbé! bien vous en prie,
« Dans ce couvent recevez-moi:
« Je veux y terminer ma vie,
« Sous votre exemple et votre loi. —
« La règle en ces lieux est austère,
« Mon fils, craignez d'être accueilli;
« Tous les plaisirs du monastère
« Sont la paix d'un cœur recueilli. —

« D'autres biens ne me faut, mon père,
« Au monde n'ai plus de plaisirs.
« Hélas! en ce val solitaire
« Sont renfermés tous mes désirs.
« Déjà mon ame est attendrie,
« Du silence qu'ici je voi.
« O saint abbé! bien vous en prie,
« Dans ce couvent recevez-moi. »

Alphonse enclos dans la Chartreuse,
Deux fois en son petit jardin
A vu fleurir la tubéreuse,
Le lys cultivé de sa main;
Mais la nuit, quand tout dort au cloître,
Autre plaisir est dans son cœur;
Doux plaisir qui ne fait qu'accroître
Et ses regrets et sa douleur.

Quand la cloche à la deuxième heure,
Indique celle du sommeil,
Debout, en silence, il demeure,
Des frères craignant le réveil.
Une lampe qu'il a cachée
Lui prête bientôt sa lueur;
Alors muet, tête penchée,
De ses mains il presse son cœur.

Puis de sa poitrine enflammée,
Il tire et fixe, en soupirant,
Le portrait de sa bien aimée,
Et lui dit ces mots en pleurant :
« Douce amie ! ô tant douce amie !
« Reçois le baiser de l'amour,
« Ce baiser que toute ma vie,
« Mon cœur t'offrira chaque jour. »

Tout-à-coup voilà que sa porte
Se brise et s'entr'ouvre avec bruit....
Au milieu d'une sainte escorte
Est l'abbé que le prieur suit :
« Osez-vous, lâche solitaire,
« Vous souvenir, dans vos transports
« D'une femme en ce monastère,
« Et d'amour au séjour des morts ? —

« Si long-temps que l'Être-Suprême
« Mes tristes jours conservera,
« L'image de celle que j'aime
« Au fonds de mon cœur restera.
« Dieu, qui dans sa bonté touchante,
« Forma ce cœur à son désir,
« Me donna-t-il pareille amante
« Pour l'oublier et la trahir ? »

Soudain, transporté d'un saint zèle,
L'abbé s'élance et veut saisir
Le portrait adoré de celle
Qu'embrasse un tant doux souvenir :
Effrayé, le fidèle ALPHONSE
Serre l'image en ses deux mains ;
Sur son sein la presse et l'enfonce ;
Mais, hélas ! ses efforts sont vains.

C'en est fait, l'image est brisée.
« Ah ! dit-il, d'un ton douloureux,
« Enfin, mon ame est épuisée ;
« Ce dernier coup est trop affreux.
« Ah ! le sentiment qui m'emporte
« Jamais ici ne m'égara ;
« ROSE m'aimait ; mais elle est morte. »
De douleur ALPHONSE expira.

LE SOLITAIRE,

ROMANCE.

Année 1776.

OUVRE-moi ta maisonnette,
Solitaire de ce bois;
Sauve-moi de la tempête,
A l'abri de tes parois.
Soudain ouvre l'homme affable,
Soudain entre BÉRENGER :
Salut, vieillard vénérable. —
Bien venu sois, étranger.

Réchauffe ta main gelée;
Bois ce vin de mon tonneau;
Quitte ta robe mouillée,
Et revêts ce mien manteau :
Passe ici la nuit tranquille,
Il pleut toujours, il est tard;
On dort bien dans mon asyle.
Ainsi parla le vieillard.

Grand merci, bon solitaire,
Las! sans toi j'étais perdu;
Qui peut, Ange tutélaire!
T'inspirer tant de vertu?
Hommes ainsi, dans nos villes,
Ne savent se soulager;
Ils se ferment leurs asyles.
Ainsi parla l'étranger.

En les secourant, faut plaindre,
Mon fils, leurs calamités;
De les imiter faut craindre,
Le vice les a gâtés:
Laissons ce sujet de peine,
Dis-moi, quel heureux hasard
Dans ma retraite t'amène.
Ainsi parla le vieillard.

A la bourgade voisine,
M'en allais le cœur content,
Voir la bergerette Aline,
Aline, que j'aime tant!
Preux chevalier est mon père;
Je porte nom Bérenger;
Vingt ans a que Dieu m'éclaire.
Ainsi parla l'étranger.

Si n'est crime une amourette,
Vertu ne faut oublier;
Rarement à bergerette
S'unit fils de chevalier:
Te caches-tu de ton père?
Dis, mon enfant? Dieu te gard
D'affliger tête si chère.
Ainsi parla le vieillard.

Non : mon père sait ma flamme;
Et veut bien notre union:
Mieux vaut, dit-il, dans ma femme,
Sagesse que grand renom:
O bon homme! ne crois mie,
Que son cœur veuille affliger;
Il m'est plus cher que la vie.
Ainsi parla l'étranger.

Dieu, du haut de ton Empire,
Prends soin du père et du fils:
Belle sagesse! il respire
Encor pour toi des amis!
Toi, chéris ce père sage,
Et le Ciel, d'un doux regard,
Bénira ton mariage.
Ainsi parla le vieillard.

Oui, toujours ce tendre père
Veux aimer comme aujourd'hui :
Oncques, hors toi, solitaire,
N'ai vu d'humain comme lui :
Mais, las ! point n'avons richesse,
Et ne pouvons soulager
L'infortuné qu'on délaisse.
Ainsi parla l'étranger.

Mon enfant, la bienfaisance
Ne dépend point de l'argent :
Quel malheur, si l'opulence
Rendait seule bienfaisant !
Vas, soit grande, soit petite,
De la somme qu'on départ
Le cœur seul fait le mérite.
Ainsi parla le vieillard.

O quelle volupté douce,
Que d'aider les malheureux !
Mais le riche les repousse ;
Plus ne s'assistent qu'entre eux :
Plaisirs, grandeurs, étalage,
De fins joyaux se charger,
De l'argent voilà l'usage.
Ainsi parla l'étranger.

Doux sommeil, repos de l'ame,
Valent mieux que les grandeurs :
Ami tendre, aimable femme,
Sont les plaisirs des bons cœurs :
La plus brillante parure
N'est pas dans les dons de l'art,
Mais dans ceux de la nature.
Ainsi parla le vieillard.

Que ta sagesse divine,
Vieillard, a d'attraits pour moi !
Quand serai l'epoux d'Aline,
Souvenance aurai de toi :
Homme bienfaisant et sage,
Dis-moi, viendras-tu loger
Dedans mon joli ménage ?
Ainsi parla l'étranger.

De la paix, douce habitude !
Le beau Soleil qui me luit,
Les arbres, les fleurs, l'étude,
Sont mes biens dans mon réduit :
Dans chaque homme j'aime un frère ;
De mon sang leur ferais part ;
Mais je mourrai solitaire.
Ainsi parla le vieillard.

Repas de fruits, de laitage,
Suivi de si doux propos;
Natte molle sur feuillage
Leur offrit un doux repos :
Bientôt réveil agréable,
Suivit un sommeil léger;
Salut, vieillard vénérable! —
Viens me voir, jeune étranger.

ROMANCE,

A

MA FEMME ET MON FILS.

Mastricht, 17 Août 1779.

AIR : *Dieu d'amour*, etc. (Des mariages Samnites.)

PRÈS de vous,
Qu'il est doux
De pouvoir passer sa vie !
Amante, amie,
Vous êtes tout pour votre époux :
Le tendre nom de mère
Va bientôt à son tour
Vous rendre à mon cœur plus chère,
Et doubler aussi votre amour.

Quel plaisir
D'en sentir
En votre sein le doux gage !
C'est un hommage
Qu'à la vertu l'on peut offrir :
La félicité pure,
N'est pas toute à l'amant ;
Les plaisirs de la nature
Sont les plus chers aux sentimens.

Cher enfant !
Que l'instant
Où dans nos bras tu dois naître,
Tarde à paraître
Au gré du couple qui t'attend !
Viens, viens, ce jour de fête
Est celle de nos cœurs ;
Déjà notre main s'apprête
A couvrir ton berceau de fleurs.

Ne crains pas
Que nos bras,
T'ôtant du sein de ta mère,
A l'étrangère
Commettent un soin plein d'appas :
Ta mere en est jalouse ;
Elle en connaît le prix :
Le lait seul de mon épouse
Doit former le sang de mon fils.

Les honneurs,
Les grandeurs
N'orneront pas ta naissance;
Mais l'innocence
Est le vrai trésor de nos cœurs.
La vertu solitaire,
Les muses et l'amour,
Voilà les biens de ton père,
Viens pour en hériter un jour.

L'HOSPITALITÉ,

ROMANCE.

Mastricht, année 1780.

Il pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons;
Allons sous ma chaumière,
Bergère, vite, allons :
J'entends sur le feuillage,
L'eau qui tombe à grand bruit;
Voici, voici l'orage;
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre?
Il roule en approchant;
Prends un abri, bergère,
A ma droite, en marchant:
Je vois notre cabane...
Et, tiens, voici venir
Ma mère et ma sœur Anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

Bon soir, bon soir, ma mère;
Ma sœur Anne, bon soir;
J'amène ma bergère,
Près de vous pour ce soir.
Vas te sécher, ma mie,
Auprès de nos tisons;
Sœur, fais-lui compagnie.
Entrez, petits moutons.

Soignons-bien, ô ma mère!
Sont tant joli troupeau;
Donnez plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait : allons près d'elle.
Eh bien! donc, te voilà?
En corset, qu'elle est belle!
Ma mère, voyez-là.

Soupons : prends cette chaise;
Tu seras près de moi;
Ce flambeau de meléze
Brûlera devant toi :
Goûte de ce laitage;
Mais tu ne manges pas?
Tu te sens de l'orage;
Il a lassé tes pas.

Eh bien ! voilà ta couche,
Dors-y jusques au jour ;
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour.
Ne rougis pas, bergère,
Ma mère, et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

SUITE. Genève, 1783.

A peine encor le couchant brille,
Un peu, là bas ;
La nuit s'avance, et notre fille
Ne revient pas :
Femme, dis-moi : dis-moi, Marie,
Quel accident
Serait échu dans la prairie
A notre enfant ? —

Hélas ! mon dieu ! que puis-je dire ?
Je n'en sais rien :
Avoir des enfans, quel martyre !
Nous voilà bien.
Regarde, quelle nuit obscure !....
Paix, je l'entend :
Non ; c'est le noyer qui murmure,
Au gré du vent.—

Chez Paul Jérôme, au grand pacage,
Je suis surpri
Si Rose n'a, pendant l'orage,
Pris un abri :
Femme, elle est là, je le parie ;
Eh ! vraiment, oui ;
Elle sera, cette étourdie,
Chez son ami.—

Pierre, vas-y ; vas-y, mon homme ;
Mène ton chien.
Donne le bon soir à Jérôme ;
Et puis reviens :
Emporte ce bâton d'épine ;
Mais à propos,
Il a tant plu vers la ravine,
Prends tes sabots.

Allons, sultan, vas, suis ton maître :
Qu'il est content !
Pierre, je reste à la fenêtre
En t'attendant. —
Non, couche-toi ; dors, mon amie,
Pour mon merci. —
Adieu, mon homme. — Adieu, Marie ;
Sois sans souci.

Pan! pan! — Heim? qui trouble mon somme?
Qui peut venir?
Qui frappe là? — C'est moi, Jérôme;
Venez m'ouvrir.
Ma bien-aimée, hélas! ma ROSE,
Est-elle ici? —
Eh! c'est vous, Pierre? Elle repose;
Oui, mon ami.

La bonne nuit! près de ma mère,
Là, suivez-moi.
Tiens, ROSE, tiens, voici ton père,
Tout en émoi. —
C'est vous, mon père? Ah! c'est la pluie;
Pardon! pardon! —
ROSE!!.... Ma ROSE, vas, j'oublie
Ton abandon.

ROMANCE.

Année .....

De bergerette, il n'en est pas
D'aussi gentille que ma mie ;
Ce sont bien les plus doux appas
Qu'on ait vu de la vie :
Cherchez, amans, cherchez : jamais
N'en trouverez comme elle :
C'est pour moi qu'Amour tout exprès
A formé cette belle.

Une rose avez vu par fois,
Sitôt que vient poindre l'aurore ?
Regardez son joli minois,
C'est bien plus frais encore !
Mais voulez-vous de cette fleur
Trouver fidèle image ?
Ma belle, montre la rougeur
De son gentil visage.

Sa bouche peint la volupté ;
Elle n'est grande, ni petite ;
Deux petits troux sont à côté ;
Le plaisir les habite :
Perles sont ses mignones dents ;
Parfum, sa fraiche haleine ;
Doux miel, ses propos engageans ;
Sa voix, chant de Sirène.

Que j'aime encor ses deux grands yeux !
Ceux de l'Amour ont moins de charmes :
Le plaisir en tire des feux ;
L'infortuné des larmes ;
La pudeur y trouve un abri,
La modestie un trône ;
La sagesse un miroir chéri,
Et mon cœur sa couronne.

Mais pour son esprit et son cœur,
Amans, pourrai-je vous les peindre ?
Le premier est plein de douceur ;
Le second ne sait feindre :
Son esprit est gai, sans détour ;
Son cœur honnête et tendre ;
L'un est fait pour peindre l'amour,
Et l'autre pour l'apprendre.

ROMANCE.

Année 1773.

POUR bien aimer il faut une ame tendre,
De la décence, un esprit juste et doux,
Un cœur affable, et tant soit peu jaloux,
Sensible au bien, heureux de le reprendre!

Il ne faut pas qu'une œillade volage
Fixe le choix dont le cœur a besoin;
Au sentiment il faut laisser ce soin;
Il joint au goût la prudence de l'âge.

D'un siècle faux on doit braver le code,
Et faire cas de la simplicité;
Le cœur, séduit par trop de vanité,
Gémit souvent des erreurs de la mode.

Point de dépit dans un lieu aimable;
Point de caprice, il rompt les plus doux nœuds:
« Tu veux cela? De même je le veux. »
Voilà comment le bonheur est durable.

Au seul objet choisi par préférence,
Il faut fixer ses uniques amours :
C'est peu d'aimer, il faut aimer toujours :
On n'est heureux qu'à force de constance.

Il est si doux de voir couler sa vie
Entre l'amour et la douce amitié !
Tout au plaisir, et du monde oublié,
Puissai-je ainsi vivre avec ma SOPHIE !

CHANSON.

Année 1776.

Dans la chanson chacun à son système ;
L'esprit souvent fait les frais du couplet ;
Moi, je ne veux chanter qu'Elisabeth
Et le regret de perdre ce qu'on aime.

Regret affreux, qui tourmente et désole,
Il me souvient de toi, cruel regret !
Tu ne m'offrais plus rien qu'Elisabeth :
Il est bien vrai, ce souvenir console.

M'a-telle-vu ? La verrai-je de même ?
Voilà mes soins tant que durait le jour :
A-t-elle encor, n'a-t-elle plus d'amour ?
Et mon regret de perdre ce que j'aime.

Elisabeth entendit ma parole :
Elle me vit, mon bonheur fut complet.
Hélas ! n'ayons, ma chère Elisabeth,
Plus de regret, mais tout ce qui console.

HYMNE
A LA MÉLANCOLIE.

Année. . . .

Tendre et paisible ennui ! douce mélancolie !
Je vais chanter tes charmes séduisans :
O Vénus ! soutiens-moi ; préside à mes accens,
Et couronne de fleurs ma lyre appésantie :
La plume tient à peine à mes doigts languissans ;
Dans un sommeil flatteur mon ame ensevelie
Porte nonchalamment le flambeau de la vie :
L'indolence et l'amour ont assoupi mes sens.

Écarte loin de moi, père de la nature,
Ces rayons qui frappent mes yeux ;
Doux zéphirs, soufflez un frais délicieux ;
Amour ! enchaîne-moi sur ce lit de verdure ;
Roucoulez tendrement, tourtereaux amoureux ;
Clair ruisseau, je m'endors à ton léger murmure ;
Jouis, mon tendre cœur, d'une volupté pure ;
Du plaisir, cet instant est le plus précieux.

La

La richesse et l'éclat me paraissent un songe ;
J'en ai perdu le souvenir :
Ce n'est que par l'amour qu'on sait vivre et jouir :
Pour les indifférens la vie est un mensonge,
Qu'avec regret toujours on voit s'évanouir.
Agréable langueur où mon ame se plonge !
Tu files mes beaux jours ; ton charme les prolonge,
Et tu les embellis des roses du plaisir.

O toi, que j'aime tant ! de l'état que tu cause
Partage la félicité :
Viens, avec le désir, t'asseoir à mon côté ;
Sur ton sein palpitant que ma tête repose ;
Laisse tomber ta main sur mon cœur agité :
D'un baiser délicat que ta bouche de rose
Couvre amoureusement ma bouche demi-close,
Et respire avec moi l'air de la volupté.

Pressée avec douceur du poids de ta tendresse,
Mon ame palpite soudain :
Mes lèvres et mes yeux s'égarent sur ton sein.....
Je me sens dans tes bras, ô ma chère maitresse !
Quel instant !.... J'ose tout : tu résistes envain ;
Ta pudeur te défend, le sentiment te presse ;
Tu te rends à l'amour sans blesser la sagesse,
Et ton cœur sans rougir jouit de mon larcin.

O plaisir ! je succombe à l'excès du délire :
Mon œil à peine voit le jour :
Mon cœur est oppressé : mon ame, sans retour,
Semble fuir avec l'air que ma bouche respire :
Ma paupière se ferme et s'ouvre tour-à-tour ;
Le plaisir fatigué me flatte d'un sourire :
Je me sens défaillir ; je languis, je soupire,
Je tombe, je m'endors dans les bras de l'amour.

L'AGRÉABLE ILLUSION,

ROMANCE.

Année 1770.

Sous le rideau de cette nuit obscure,
J'étais livré dans les bras du repos ;
Un doux sommeil, réparant la nature,
Versait sur moi ses languissans pavots.

A ses côtés un agréable songe,
D'un vol paisible agitant sa vapeur,
Pour m'amuser enfantait un mensonge ;
De son haleine il caressait mon cœur.

Près d'un ruisseau bordé de violette,
Il me semblait que j'errais lentement ;
Là, j'ai cru voir ma charmante ROSETTE,
Qui, sur des fleurs, dormait nonchalamment.

D'un souffle pur, les zéphirs autour d'elle,
En voltigeant carressaient ses attraits ;
L'Amour content de la trouver si belle,
Dans ses beaux yeux puisait de nouveaux traits.

Sous un mouchoir, qu'un vent léger entr'ouvre,
Sa belle gorge enflant avec lenteur
Et s'unissant au beau feu qui la couvre,
Semblait dicter le trouble de son cœur.

Au même instant je la vois, je l'admire ;
Tout près de moi, le malin Dieu sourit ;
A son aspect, mon cœur tremble et soupire ;
Il me fait signe, et j'approche sans bruit.

Ce bel enfant vint me dire à l'oreille :
« Point de transport, parlons tout doucement ;
« Ne troublons pas la beauté qui sommeille ;
« Un tendre objet l'occupe en ce moment.

« Heureux mortel ! je te suis favorable ;
« Rosette veut répondre à ton ardeur ;
« Tu sais charmer cette brune adorable ;
« Un songe heureux te retrace à son cœur. »

Tout transporté d'amour et d'allégresse,
Malgré le Dieu, je prends sa belle main:
Elle s'éveille; et d'un air de tendresse,
Me voit, soupire, et se rendort soudain.

N'écoutant plus que l'ardeur qui m'agite,
Sans respecter son paisible sommeil,
Pressant mon cœur sur le sien qui palpite,
Par mes transports je hâte son réveil.

D'un air touchant: « Cher ami, me dit-elle
« Sans en rougir, je t'aime pour toujours;
« Puisse ton cœur, comme le mien fidèle,
« Voir couronner ses vœux et ses amours. »

Alors, épris du transport le plus tendre,
Je l'embrassai : son cœur pousse un soupir;
Et ce baiser, qu'elle voulut me rendre,
En m'éveillant, termina le plaisir.

ROMANCE.

Année ....

J'ai perdu ma brunette !
J'ai perdu mon trésor !
J'ai perdu ma Laurette !
Et je respire encor !
Une cruelle mère
L'arrache de ces lieux :
Pleurez, pleurez cette bergère,
Pleurez, pleurez, mes yeux.

Paré de sa verdure,
Voici le gai printemps ;
L'amour et la nature
Le rendent aux amans :
Il passera, ma chère,
Sans resserrer nos nœuds :
Pleurez, pleurez cette bergère,
Pleurez, pleurez, mes yeux.

Tout m'y peint ton image,
Tout m'y peint notre amour;
La fraîcheur de l'ombrage,
La pureté du jour,
Le cours de la rivière,
Le feu brillant des cieux;
Pleurez, pleurez cette bergère,
Pleurez, pleurez, mes yeux.

La blanche tubéreuse
Dont l'air est embaumé,
La colombe amoureuse
Près de son bien-aimé:
C'est ta grâce légère,
C'est ton cœur amoureux:
Pleurez, pleurez cette bergère,
Pleurez, pleurez, mes yeux.

De ta gaîté naïve
Le chevreau bondissant,
De ta douceur craintive
Le tendre agneau paissant,
Au cœur qui sait te plaire,
Peignent le charme heureux.
Pleurez, pleurez cette bergère,
Pleurez, pleurez, mes yeux.

N'espérez, dans la vie,
Que l'amour pour bonheur:
Avoir si douce amie
Et posséder son cœur,
Que vivre solitaire,
Est un sort douloureux!
Pleurez, pleurez cette bergère,
Pleurez, pleurez, mes yeux.

Vas, malgré tant de gêne,
LAURETTE, un jour viendra,
Qu'en dépit de la haîne
L'amour nous unira.
Jusqu'à ce temps prospère,
Qui comblera nos vœux,
Pleurez, pleurez cette bergère,
Pleurez, pleurez, mes yeux.

A CHLOÉ,

De qui j'ai fait le lit.

Année 1782.

Chloé, je suis ton serviteur ;
J'attends des ordres de ta bouche ;
Déjà ce soir avec ardeur
Mes mains ont préparé ta couche.
Le travail est tout mon plaisir,
Tu peux redoubler les ouvrages ;
Je hais l'attente et le loisir ;
Mais il faut m'assurer des gages.

Tu peux me fier un secret,
Pour jamais mon cœur le recèle ;
Je suis un serviteur discret ;
Il n'en est point de plus fidèle.
Tout ce qu'on refuse à ma foi
M'est plus sacré que des couronnes ;
Je ne veux avoir rien de toi,
A moins que tu ne me le donnes.

Ne sais-je pas qu'en te servant
Je sers une ame généreuse ?
Et que, quand tu fais un présent,
Ton propre don te rend heureuse ?
Un jour de fête enfin viendra,
Pour payer mes soins et ma peine ;
Ton cœur me récompensera ;
Sans murmurer, j'attends l'étrenne.

Je veux porter à tous les yeux
Et ta couleur et ta livrée :
De ton réduit mystérieux
J'aurai soin de garder l'entrée :
Quand un serviteur étranger,
Viendra pour te faire un message,
De crainte de te déranger,
Moi seul, j'expédirai l'ouvrage.

Si d'un bain, après le plaisir,
Il faut te préparer l'aiguade,
Je prendrai, pour te rafraîchir,
L'urne des mains de la Nayade :
Expose tes appas au jour,
De moi ne crains aucune ruse ;
J'aurai le bandeau de l'amour ;
Ta pudeur aura cette excuse.

ROMANCE.

Année ....

Oui, je veux dans la solitude
Passer le reste de mes jours ;
De Florine et de mes amours
Mon cœur y perdra l'habitude.
Dans des plaisirs toujours nouveaux,
D'un calme heureux toujours suivie,
Coulera doucement ma vie,
Libre de peine et de rivaux.

Fleur d'amour, rose purpurine,
Feuillage verdoyant des bois,
Chaque an vous changez une fois ;
Chaque jour voit changer Florine.
Mais, quand les jours dans leur reflux,
Nous rendent le printemps encore,
Vous retournez au sein de Flore ;
Florine, hélas ! ne revient plus.

Cœur léger, de tous tes caprices
Quelqu'autre amant me vengera :
Loin d'aimer il encensera
Ta vanité, tes artifices.
Dès qu'il aura cueilli les fleurs
Dont l'amour embellit FLORINE,
Dans ton cœur restera l'épine,
Et dans tes yeux seront les pleurs.

N'attends pas que de sa couronne
Le plaisir te couvre toujours :
Papillon, tes folles amours
N'ont qu'un printemps et point d'automne.
FLORINE, adieu : pour m'affranchir,
Prenons tous deux, sans jalousie,
Moi, cent plaisirs pour une amie,
Toi, cent amans sans un plaisir.

ROMANCE.

Année 1787.

Que ta voix tendre et langoureuse,
Cher oiseau, vient de me flatter!
Quoi, tu veux me féliciter!
Ma bien aimée est donc heureuse?
Ah! redoublez des sons si doux,
Célébrez mon cœur et ma belle:
Roucoulez, douce tourterelle,
Nous aimons tous deux comme vous.

Si le sort, couple tant fidèle,
Vous séparait, vous en mourriez;
Moi, chaque jour, vous le voyez,
Las! il faut me séparer d'elle.
Oiseaux d'amour, en ces momens,
Consolez mon cœur et ma belle:
Roucoulez, douce tourterelle,
Gémissez avec deux amans.

Parlez-lui, ma douce colombe,
Chaque matin de mon amour;
Par vos accens, que mon retour
Soit annoncé quand le jour tombe.
Soyez de nos baisers si doux
Le témoin discret et fidèle :
Roucoulez, douce tourterelle,
Soyez heureuse comme nous.

De bienfaits ma belle maîtresse,
Vous le savez, comble vos jours;
Elle protège vos amours,
Et vous nourrit, et vous caresse.
N'oubliez pas, oiseau charmant,
Les soins ni le cœur de ma belle :
Roucoulez, douce tourterelle,
Aimez-la comme son amant.

ROMANCE.

Année 1787.

Ne vois-tu pas tout mon plaisir,
Iseult, quand j'ouvre cette porte?
Un doux frisson vient me saisir,
Ne vois-tu pas tout mon plaisir?
Mais, hélas! quand il faut partir,
Iseult, mon ame est presque morte.

O mon Iseult! à mon départ,
Retiens-moi, si mon sort te touche:
Daigne apporter un doux retard,
O mon Iseult! à mon départ;
Et du moins encore, à l'écart,
Pose tes lèvres sur ma bouche!

Dans mon cœur pur comme le jour,
Je garderai ce baiser tendre;
Il viendra consoler l'amour,
Dans mon cœur pur comme le jour:
Le lendemain, à mon retour,
Iseult, tu pourras le reprendre.

Auprès de toi, pour ton amant,
Iseult, que la vie a de charmes !
Le plus long jour n'est qu'un moment,
Auprès de toi, pour ton amant.
Loin de tes yeux c'est un tourment ;
Quand je te revois, plus d'alarmes.

Mes yeux voudraient toujours te voir :
Je souffre tant quand je te quitte !
Et le matin comme le soir,
Mes yeux voudraient toujours te voir.
A l'adieu c'est un désespoir ;
Mais au bonjour mon cœur palpite.

ROMANCE.

Année 1788.

Je t'aime tant, je t'aime tant!
Je ne puis assez te le dire:
Et je le répète pourtant
A chaque fois que je respire.
Absent, présent, de près, de loin,
Je t'aime est le mot que je trouve:
Seul avec toi, devant témoin,
Ou je le pense ou je le prouve.

Tracer je t'aime en cent façons
Est le seul travail de ma plume;
Je te chante dans mes chansons,
Je te lis dans chaque volume:
Qu'une beauté m'offre ses traits,
Je te cherche sur son visage;
Dans les tableaux, dans les portraits,
Je veux démêler ton image.

En ville, aux champs, chez moi, dehors ;
Ta douce image est caressée :
Elle se fond, quand je m'endors,
avec ma dernière pensée.
Quand je m'éveille, je te voi,
Avant d'avoir vu la lumière ;
Et mon cœur est plus vite à toi
Que n'est le jour à ma paupière.

Absent, je ne te quitte pas ;
Tous tes discours, je les devine :
Je compte tes soins et tes pas ;
Ce que tu sens, je l'imagine.
Près de toi, suis-je de retour ?
Je súis aux cieux, c'est un délire ;
Je ne respire que l'amour,
et c'est ton souffle que j'aspire.

Ton cœur m'est tout, mon bien, ma loi ;
Te plaire est toute mon envie :
Enfin en toi, par toi, pour toi,
Je respire et tiens à la vie.
Ma bien aimée, ô mon trésor !
Qu'ajouterai-je à ce langage ?
Dieu ! que je t'aime ! eh bien ! encor,
Je voudrais t'aimer davantage ! ! !

ROMANCE.

Année 1789.

Laisse-moi, laisse-moi, perfide ;
Ne contiens plus ton ris moqueur ;
Tes yeux si doux, ton air timide
Ont trop long-temps séduit mon cœur :
Non, je n'aurai plus de faiblesse ;
Tu n'as plus d'empire sur moi ;
Vas, pour jamais de ton adresse
J'ai séparé ma bonne foi.

Tu l'as perdu, ce vrai langage
De l'amour et du sentiment ;
Tout en toi, jusqu'à ton visage,
Tout est changé pour ton amant :
Mon amour t'avait fait une ame,
Je la reprends, elle est mon bien :
Divinité, redeviens femme,
Et femme, ne me sois plus rien.

Cesse de demander encore
Ces lettres, témoins de ta foi;
Si tu m'écrivis, je l'ignore;
Ces chers écrits sont-ils de toi?
Renonce à la cruelle envie
De démentir mes plus beaux jours:
Je rougis de de l'avoir servie,
Je fais gloire de mes amours.

Je fus craintif, faible et crédule;
Devant toi je ne le suis plus:
Projette, espère, dissimule,
Tous tes détours sont superflus:
Affecte un air doux ou sévère,
Un parler rude ou gracieux;
Tu ne sens rien, mon cœur m'éclaire,
Et le mensonge est dans tes yeux.

Ton éloignement, ton approche
Me sont égaux, ne me sont rien,
Et je dédaigne ton reproche
Comme de t'adresser le mien:
De tes malheurs, de tes alarmes,
Il ne me souvient même pas;
Ni de ta voix ni de tes larmes,
Et presque plus de tes appas.

Fuis, ou reprends une autre chaîne ;
Sois tendre, ou reste sans désir ;
Pour moi, ton amour et ta haîne
Ne sont ni chagrin, ni plaisir ;
Ils ne sont ni vertu, ni crime,
Ni d'un grand, ni d'un faible prix ;
Je te retire mon estime,
Et te refuse mon mépris.

CHANSON.

Année. . . . .

ENFIN, la nuit est assez noire,
L'horloge frappe douze coups ;
Enfin je vole à la victoire :
Elle m'attend au rendez-vous.
Tu ne dors pas, ma VIRGINIE :
Tu frémis de crainte et d'amour :
Ah ! le temps passé de ma vie
A moins duré que tout ce jour.

Je suis tout près, écoute, écoute :
Respire mieux, rassure-toi :
Le portail et sa sombre voûte
Sont déjà loin derrière moi.
Je touche au seuil, près de la treille ;
La porte cède, pas à pas :
Jeannette dort ; maman sommeille,
Le petit chien entre ses bras.

Petit à petit je repousse
La porte, sans la refermer :
Je suis tremblant. Chut ! quelqu'un tousse....
C'est dehors, ne faut s'alarmer.
Déjà de ton ame oppressée
J'entends les rapides élans ;
Et de ton haleine embrasée
L'amour enflamme tous mes sens.

Le parfum de la tubéreuse,
De la jacinthe et de l'iris,
M'annoncent la couche amoureuse,
Egale au trône de Cypris.
J'approche, je respire à peine :
Les soupirs oppressent ton cœur ;
Et tout le mien de ton haleine
Aspire la douce vapeur.

Viens, viens dans mes bras, douce amie !
Mêlons nos baisers amoureux ;
Sur ton sein épuise ma vie ;
Ne soyons qu'un entre nous deux :
Dessous ce lin qui te recèle,
Reçois ton amant fortuné.
Elle est à moi, ma toute belle !
Enfin, l'Amour m'a couronné.

LA BARBE,

CHANSON.

Voici de quoi rire et pester :
Nina m'ordonne de chanter
La barbe qu'au menton je porte.
Non, jamais, le diable m'emporte,
Muse n'eut un tel canevas.
Obéissons ; l'Amour me dit tout bas :
Vivent les goût de cette sorte !

Vraiment la barbe a du renom.
Admirez la barbe d'Aron,
L'antiquité lui rend hommage ;
C'est une barbe à triple étage
Qui désigne un Père Éternel :
Vois, Néalcés, ton histoire est sans sel,
Et Barbe-bleue a l'avantage.

La mode, hélas ! fait tout déchoir,
Et ma barbe, sous le rasoir,
Tombe dix fois par chaque lune ;

Sa trace, d'une teinte brune,
Me laisse au moins quelque fierté:
L'amour sait même en tirer vanité,
Sans la rencontrer importune.

Ciel de saphir rend l'air plus pur:
Ainsi la barbe au ton d'azur
Nous rend la face plus riante.
Heureux quand une tendre amante,
La première y cueille un baiser.
Mahomet même eût voulu se raser,
S'il avait connu cette rente.

Mais quand, rebelle à l'art flatteur,
La barbe, avec plus de vigueur,
Repousse plus riche et plus noire,
Voilà l'instant de la victoire.
Que NINA résiste à l'amour,
Un fier baiser punit ce vain détour,
Et NINA rougit de ma gloire.

CHANSON.

Année ....

Ces jours passés, avec THÉMIRE,
Je me rencontrai sur le soir ;
Nous étions seuls, j'osai lui dire :
« Passons, Madame, en ce boudoir. »

Madame y passe sans mystère ;
Près d'elle me voilà campé.
« Quoi ! chacun sur une bergère ?
« Passons ensemble au canapé. »

Nous y passons l'un près de l'autre.
« Eh ! Monsieur, vous me serrez bien !
« Ma place est là, voilà la vôtre. —
« Pardon, Madame, ce n'est rien.

« Mon Dieu ! que votre main est belle
« Le long de ce tablier noir ! —
« Vraiment ? Que faites-vous, dit-elle ? —
« Je baise ; c'est peu de la voir.

« Le lys qui me tient en extase,
« L'emporte encor sur votre main. —
« Paix donc : vous chiffonez ma gaze :
« Ah ! que vous êtes libertin !

« S'il vous plaît, point de badinage,
« Ou je vais me mettre en courroux. —
« Madame, si je suis peu sage,
« Je m'en repens à vos genoux. —

« Eh bien ! quoi ! faut-il que je crie ?
« Fi ! Monsieur... Si je l'avais su !... —
« Ah ! votre mule est si jolie,
« Que j'en baise le contenu. —

« Finissez donc, c'est malhonnête...
« Eh ! mais vraiment, c'est tout de bon...
« Ah ! que ne tiens-je la sonnette ?
« Oh ! le méchant !... ah ! le fripon ! »

CHANSON.

Année ....

Ecoutez l'Eclésiaste,
Soyez de la noble caste;
Habillez-vous avec faste,
Logez dans un riche étui:
Doublez et triplez vos rentes;
Ayez des maisons roulantes,
Des valets et des servantes,
Tout cela laisse l'ennui.

Tout naît, meurt, revient et passe;
Toujours un clou l'autre chasse,
Rien ne reste en même place;
Le globe roule sans fin:
Fou qui sur le temps se fonde,
Le temps trompe tout le monde;
Et sur la machine ronde,
Qui jouit est le plus fin.

La solide jouissance,
C'est le bon vin, l'abondance,
Et le plaisir recommence
Chaque jour, à chaque instant.
Dans la jeunesse volage,
Sur la route du vieil âge,
Jusqu'à l'heure du passage,
A la table on est content.

Ce bien, ce plaisir suprême,
Ne dépend que de nous-même:
Qu'importe qu'un perdreau m'aime?
Je le mange sans remord:
Cette holocauste propice,
Tient mon goût en exercice;
J'arrose le sacrifice
A longs flots d'un rouge bord.

Boire et manger toujours pique:
En Asie, en Amérique,
En royaume, en république,
Soyez vingt, ne soyez qu'un;
Soyez de guerre ou d'église,
Plein d'esprit ou de sottise,
Opulent ou sans chemise,
Le vrai bonheur est commun.

Pourvu que dame Nature,
Avec sa juste mesure,
A moi, pauvre créature,
Accorde le sens du goût ;
Un palais qu'un fumet tente,
Une langue savourante,
Deux dents encore après trente,
Cela suffit : j'aurai tout.

J'entends la philosophie,
Sur le vrai bien de la vie,
Parler comme Jérémie ;
Amis, ne l'écoutons pas :
Fi ! de la bibliothèque ;
Fi ! du patron de la Mèque ;
Fi ! de Platon, de Sénèque ;
Vive, vive un bon repas !

CANZONETO

Para una muchacha llmada Glaudieta.

Que se dise lo mismo que... *(Compagne tant chérie! etc.)*

HERMOSA GLAUDIETA,
Puedes assi cantar?
Pues cada mañanita
Yo presto voy llorar.
Fuistes mia damilla
Mas no quieres por mi,
Estaras, ti, bobilla,
Mi nada para ti.

Yo querré tu hermana,
Mas la qual no savras:
A dios, golondrina,
Con d'altres (1) volaras;
Hazes la mélindrosa,
Dios te libre de mi!
Es harto, gloriosa,
Vete con Dios, ti.

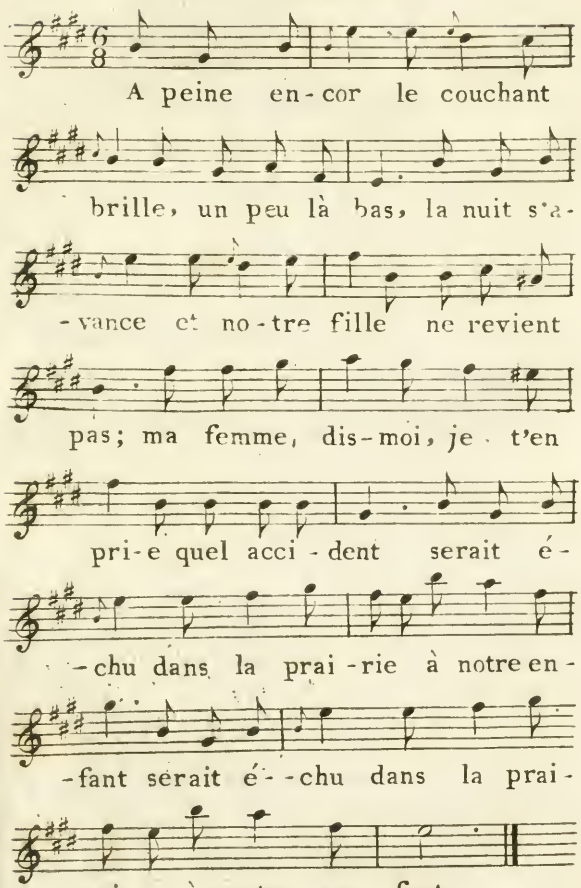
(1) Il faudrait *otros*.

FIN.

Air de

A peine encor le couchant brille, &c.

Suite de l'Hospitalité.



NOTES

A un Poète comique, Satire.

(*Page* 6.)

Mais ces fous, que MAYEUR cite avec apparat,
Bâtards de FONTENELLE, et singes de DORAT,

MAYEUR, le niais du théâtre de Nicolet, rédacteur des Étrennes du Parnasse. (*Note de l'auteur.*)

(*Page* 10)

. . . . . Mais ces gens qui riment par extraits,
Ces Lauréats, choisis par précoces décrets,

Murville, Garat et tant d'autres. (*Note de l'auteur.*)

(*Page* 11.)

Et cet extravagant qui fouillant l'alphabet,
Y contraint chaque lettre à dire un quolibet.

L'auteur de l'*harmonie imitative.* (*Note de l'auteur.*)

(*Page* 13.)

. . . . . Ces tartuffes lettrés
Qui d'un fauteuil quêté dans la docte tribune,
Ont su faire un char pour courrir la fortune.

Un membre de l'institut, à qui je communiquais ces vers, me demandait de bonne foi l'explication de ce passage.

(*Page* 14.)

Brillant du même éclat, *Rufos*, le flagorneur,
De petits vers de cour obscur entrepreneur,

Dans tous les temps, une foule d'auteurs environnent les grands; ce sont aussi d'adroits secrétaires de leur noble muse.

(*Page* 17.)

Eurus me réveillait de ses ailes légères;

EURUS, vent d'Orient.

Eurus ad Auroram, Nabathæaque regna recessit,
Persidaque, et radiis, juga subdita matutinis.

Épître du Pape.

Je prends la liberté de renvoyer les lecteurs à une petite pièce de vers qui a eu plusieurs éditions en 1792, ayant pour titre ÉPITRE AU PAPE, par F. G. J. S. ANDRIEUX; avec l'é-

pigraphe : *Nul ne doit être inquiété pour ses opinions*, SURTOUT *religieuses*. (Déclaration des droits, art. X.)

En voici les premiers et derniers vers :

Assistez-moi, grand Dieu ! dans ma sainte entreprise;
Je veux prêcher le Pape et convertir l'Église.
. . . . . .
Allons, Saint Père, allons, prenez votre parti,
Ou sur votre refus je m'adresse au Muphti.

Cette citation avec la réponse du Pape suffisent peut-être, pour donner une idée facile à acquérir de l'épitre elle-même, car :

Voltaire, Diderot, Toussaint, Delille et tous,
Ont dit ce que vous dites, etc.

Le Berger Martin, Poème sirvente.

(*Page* 74.)

On s'y sied comme chez MALHERBE;
Lorsque les sièges sont remplis,
etc.

MALHERBE rassemblait ses amis chez lui pour parler de littérature. Il n'était pas riche, et son logement répondait à sa fortune. Aussi lorsque ses quatre ou cinq sièges étaient remplis par les premiers arrivés, les autres se plaçaient sans façons où ils pouvaient.

Romances.

Ce recueil ne contient pas toutes les pièces fugitives de Fabre d'Églantine. Le reste est égaré. Ce que j'en publie ici m'a coûté d'autant plus de soins à recueillir, que je ne m'en suis rapporté qu'à l'écriture de l'auteur. J'ai voulu non seulement avoir en main la preuve irrécusable de ma propriété, mais encore pouvoir montrer *à tout venant* les manuscrits dont je suis possesseur : la plupart sont des brouillons et contiennent les ratures ordinaires. Ce sont quelquefois des feuilles éparses, retrouvées dans divers dépôts en cherchant d'autres ouvrages.

Il me manque principalement des Romances, peut-être plus qu'il n'y en a dans ce recueil. J'ai (toujours de la plume de l'auteur, écriture caractérisée et reconnaissable entre mille) j'ai, dis-je, une liste de tous les premiers vers de chaque pièce, de chaque strophe, de chaque couplet. C'est toujours une indice pour l'avenir. Cette liste m'aurait servi de pouvoir et de preuve pour publier entr'autres pièces, *Il pleut bergère, A peine encor le couchant brille, Je t'aime tant ;* mais j'ai recouvré depuis les originaux datés de temps et de lieu.

Alais.

ALAIS, ville du Languedoc, est sur la rivière du GARDON, auprès d'une belle prairie au pied des Cévennes.

Laure et Pétrarque.

Cette Romance et les trois suivantes, sont des fragmens épars d'un petit opéra comique, intitulé LAURE ET PÉTRARQUE, qui a été perdu.

(*Page* 221.)

Écoutez l'Eclésiaste, etc.

Je rappelle ici que l'ECLÉSIASTE est un livre de la Bible où l'auteur expose les maximes des voluptueux et y répond.

CANZONETO

Para una muchacha llmada Glaudieta.

CHANSONNETTE

A une jeune demoiselle nommée Claudine.

AIR : *Compagne tant chérie*, etc.

TROP charmante Claudine,
Peux-tu chanter ainsi ?
Ô folâtre et badine,
Ne vois-tu mon souci ?

Triste mélancolie
M'obsède nuit et jour :
Ne sois plus mon amie,
Ou sois à mon amour.

Toi, qui fus ma maîtresse,
N'attends plus rien de moi ;
Je ne veux pas d'adresse
Où j'ai ma bonne foi :
De tes sœurs, la plus belle
Captivera mon cœur,
Tu ne sauras laquelle ;
Adieu, pour mon bonheur.

Tu n'as plus mon servage,
Vas, trompe un autre amant ;
Adieu, jeune volage,
Un pareil sort t'attend.
Coquette et difficile,
Orgueilleuse et sans foi,
Vas faire un choix futile
Et me venger de toi.

Fin des Notes.

TABLE
DES MATIÈRES.

SATIRE *à un Poète comique*, page 1.
Réponse du Pape à F. G. J. S. Andrieux, 35.
Le Berger Martin, Poème sirvente, 57.
Le Quiproquo, conte, 78.
Les Châteaux, conte, 89.
Frère Gigot, conte, 93.
Le Malheureux, allégorie, 101.
Caprice et Fortune, allégorie, 103.
Romances et Chansons, 117.
Les Amans de Beauvais, Romance, 121.
Héloïse et Abeilard, Romance, 137.
Alais, ville agréable, 154.
Que j'aime au déclin de l'hiver, 158.
Je vous salue, ô Muse, 161.
Dans le village de Boulène, 163.
Beautés que Vénus même, 166.
Pourquoi quitter ces lieux où l'on respire, 168.
Non loin des bords de la Durance, 169.

Ouvre-moi ta maisonnette , *page* 173.
Près de vous qu'il est doux , 179.
Il pleut , il pleut , bergère , 182.
A peine encor le couchant brille , 184.
De bergerette il n'en est pas , 187.
Pour bien aimer il faut une ame tendre , 189.
Dans la chanson chacun a son système , 191.
Tendre et paisible ennui ! douce mélancolie ! 192.
Sous le rideau de cette nuit obscure , 195.
J'ai perdu ma Brunette ! 198.
Chloé , je suis ton serviteur , 201.
Oui , je veux dans la solitude , 203.
Que ta voix tendre et langoureuse , 205.
Ne vois-tu pas tout mon plaisir , 207.
Je t'aime tant , je t'aime tant ! 209.
Laisse-moi , laisse-moi , perfide , 211.
Enfin , la nuit est assez noire , 214.
Voici de quoi rire et pester , 216.
Ces jours passés , THÉMIRE , 218.
Ecoutez l'Eclésiaste , 220.
Hermosa Glaudieta , 223.
Notes , 225.

Fin de la Table du tome second.

ERRATA.

Tome I.

Page 6, *ligne* 16, put, *lisez :* pu.
Page 7, *lig.* 12, profita, *lisez :* profitat.
Page 10, *lig.* 19, Adieu, *lis. :* A Dieu.
Page 13, *lig.* 7, autre, *lis. :* autre chose.
Page 23, *lig.* 6, conçu, *lis. :* conçue.
Page 30, *lig.* 15, poursuis, *lis. :* poursuit.
Page 32, *lig.* 3, dangereuses, *lis. :* dangereux.
Page 35, *lig.* 11, palam, *lis. :* coram.
Page 41, *lig.* 16, point tâté, *lis.* point été tâté.
Page 75, *lig.* 5, tremblottant, *lis. :* tremblottans.
Page 80, *lig.* 2, disais, *lis. :* disait.
Page 87, *avant dernière lig.*, neige moins, *lis. :* neige est moins.
Page 89, *lig.* 19, recours, *lis. :* secours.
Page 95, *lig.* 14, qu'arrose vint, *lis. :* qu'arrosent vingt.
Page 98, *lig.* 3, l'exécute, *lis. :* s'exécute.
lig. 22, et de l'autre, *lis. :* et l'autre.
Page 101, *lig.* 21, *ôtez :* enfin.
Page 115, *ligne première*, la, *lis. :* ta. *lig.* 2, ta, *lis. :* la.
Page 124, *lig.* 14, *ôtez :* et.
Page 127, *lig.* 4, l'aimeront, *lis. :* t'aimeront.
Page 129, *lig.* 8, naturæ pengore, *lis. :* Naturâ pangere.
Page 138, *lig.* 5, la, *lis. :* ta. *lig.* 9, une, *lis. :* un.
Page 139, *lig.* 9, ta, *lis. :* ma.
Page 154, *lig.* 13, pâte notre, *lis. :* patenôtre.
Page 173, *lig.* 2, et l'Achille et Thersite, *lis. :* l'Achille et le Thersite.
Page 187, *lig. dernière*, faits, *lis. :* fait.
Page 191, *lig. dernière*, d'or, *lis. :* dorés.
Page 192, *lig.* 13, d'une vue, *lis. :* d'un aspect.
Page 193, *lig* 11, c'est, *lis. :* il a.
Page 201, *lig.* 4, *ôtez :* que.
Page 204, *lig.* 3, impudique. J'ai oublié, pour l'intelligence de ce mot, de citer le Cours de Littérature de La Harpe, tome XI, page 517.
Page 207, *lig. dernière*, dise, *lis. :* disent.

Tome II.

Page 4, *lig.* 10, des, *lis.:* de.
Page 9, *lig. première*, corps, *lis.:* cors.
Page 10, *lig. première*, perte, *lis.:* peste.
Page 11, *lig.* 16, scapel, *lis.:* scalpel.
Page 12, *lig.* 3, mêmes, *lis.:* même.
Page 14, *lig.* 6, des, *lis.:* de.
Page 20, *lig.* 11, *ôtez:* vous.
Page 24, *lig.* 4, Catina, *lis.:* Catinat.
avant dernière lig., *ôtez:* le.
Page 30, *avant dernière lig.*, carrefours, *lis.:* carfours. (Je crois que cette licence, toute forte qu'elle est, est suffisamment autorisée par celle que Boileau a prise en faisant de *chevreufeuille* une rime masculine.)
Page 31, *lig.* 10, praticien, *lis.:* patricien.
Page 37, *lig.* 10, il faisait, *lis.:* il y faisait.
Page 38, *lig.* 8, cornues, *lis.:* connues.
lig. 10, dites, *lis.:* dite.
Page 45, *lig.* 19, ces, *lis.:* ses.
Page 77, *lig.* qui, *lis.:* ce qui.
Page 79, *lig.* 12, Berteuil, *lis.:* BRETEUIL.
Page 91, *lig.* 23, herbue, *lis.:* est herbue.
Page 106, *lig.* 9, refuser, *lis.:* refusé.
lig. suiv. braver Versailles, *lis.:* bravé Versailles.
Page 127, *lig.* 11, *ôtez:* je.
Page 161, *lig.* 7, du, *lis.:* de.
Page 165, les cieux, leur dit-il, récompense tant de vertus, *lis.:* le ciel, leur dit-il, récompense tant de vertu.
Page 178, *lig.* 2, suivi, *lis.:* suivit.
Page 180, *lig.* 9, aux sentimens, *lis.:* au sentiment.
Page 187, *lig. dernière*, son, *lis.:* ton.
Page 192, *lig.* 14, zéphirs, *lis.:* Zéphire.
Page 212, *lig.* 7, de de l'avoir, *lis.:* de t'avoir.
Page 228, *lig.* 20, une, *lis.:* un.

PQ 1982 F2A12 1803 t.1
Fabre d'Églantine, Philippe François Nazaire
Œuvres mêlées et posthumes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY